This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

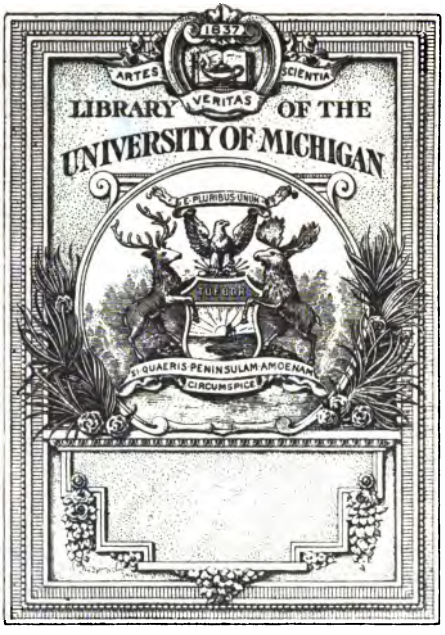
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

Fr. 3·37
+3579

84 r
742 mm
R2

SENSATIONS D'ENFANT

Monsieur Lulu

ŒUVRES
DE
André Theuriet

Édition elzévirienne

Poésies (1860-1874). *Le Chemin des Bois. — Le Bleu et le Noir.* 1 vol. avec portrait.	6	fr.
Poésies (1874-1894). *Le Livre de la Payse. — Jardin d'Automne.* 1 vol.	6	»
Nouvelles. *Bigarreau. — Claude Blouet. — L'Abbé Daniel,* etc. 1 vol.	6	»
Sauvageonne. 1 vol.	6	»
Madame Heurteloup. 1 vol.	6	»
La Maison des deux Barbeaux. — Toute seule. 1 vol.	6	»

Édition in-18

POÉSIE

Le Chemin des Bois. 1 vol. *(épuisé)*	3	»
Le Bleu et le Noir. 1 vol. *(épuisé)*	3	»
Le Livre de la Payse. 1 vol. *(épuisé)*	3	»
Jardin d'Automne. 1 vol.	3	»

PROSE

Nouvelles intimes. 1 vol. *(épuisé)*	3	50
Péché Mortel. 1 vol.	3	50
Bigarreau. 1 vol.	3	50
Les Œillets de Kerlaz. 1 vol.	3	50
Amour d'Automne. 1 vol.	3	50
Deux Sœurs. 1 vol.	3	50
L'Oncle Scipion. 1 vol.	3	50
Charme dangereux. 1 vol.	3	50
Mademoiselle Roche. 1 vol.	3	50
Tentation. 1 vol.	3	50
Cœurs meurtris. 1 vol.	3	50
Boisfleury. 1 vol.	3	50
Le Refuge. 1 vol.	3	50
Dorine. 1 vol.	3	50
Villa tranquille. 1 vol.	3	50
Claudette. 1 vol.	3	50
Le Manuscrit du Chanoine. 1 vol.	3	50
Sensations d'Enfant. — Monsieur Lulu. 1 vol.	3	50
Contes pour les Jeunes et les Vieux. 1 v. in-8° *illustré,* broch.	9	»
Contes pour les Soirs d'Hiver. 1 v. in-8° *illustré,* broché.	9	»
L'Oncle Scipion. 1 vol. 8° *illustré,* broché.	9	»
L'Abbé Daniel. 1 vol. in-32, illustré par Jeanniot.	2	»
Rose-Lise. 1 vol. in-32, illustré par Myrbach.	2	»
Deuil de Veuve. 1 vol. in-32, illustré par Mugnier.	2	»
Discours de Réception a l'Académie française, 1 v. in-8°.	1	»

THÉATRE

Jean-Marie. Drame en un acte en vers. 1 vol.	1	»

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

ANDRÉ THEURIET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

SENSATIONS D'ENFANT

Monsieur Lulu

Kathe — Histoire d'un Prétendant et d'un Escalier

Laurence

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCCCII

Monsieur Lulu

Monsieur Lulu

I

Premières Angoisses

C'EST dimanche. Un tiède dimanche de septembre, clair, ensoleillé à souhait. Le ciel est si calme que les sonneries de midi dans la petite église, là-haut, ont je ne sais quoi d'endormi. Elles s'égrènent mollement, nonchalamment sur les futaies du parc, qui envi-

274677

ronnent Marly. Le déjeuner vient de finir et Lulu est descendu dans le jardin, dont les plates-bandes fleuries, les carrés de légumes et les treilles s'allongent derrière la vieille maison, occupée en partie par ses parents. Lulu aura quatre ans au mois d'octobre prochain. Dans ce jardin qui lui paraît immense, son intelligence en bouton s'épanouit peu à peu ; ses yeux observateurs s'ouvrent tout grands pour s'assimiler les notions du monde extérieur. Sa sensibilité est déjà très éveillée. Les voix des cloches invisibles l'émerveillent; les odeurs éparses des fenouils et des clématites paraissent très douces à sa sensualité précoce. Il rôde autour des treilles où pendent des grappes dorées de chasselas. On lui a expressément défendu de toucher aux raisins mûrs du propriétaire; mais il est fortement tenté et ne comprend pas le pourquoi de cette défense. Déjà raisonneur, il pense que, puisque ses parents habitent la maison, les chasselas du jardin devraient aussi être à eux; et, très logique, il picore çà et là, furtivement, quelques grains, en se disant qu'après tout on ne les a pas comp-

tés. Néanmoins, il n'est pas très rassuré sur son droit et, le larcin une fois commis, il s'esquive vers une autre partie du jardin, tourne hypocritement autour du bassin où frétillent les poissons rouges, et gagne la niche où le chien de garde baye aux mouches, le museau appuyé sur ses pattes de devant. Le chien est un ami, et en admettant qu'il ait été témoin du grapillage des chasselas, Lulu est sûr qu'il ne le dénoncera pas. Pour capter, du reste, la bienveillance de Castor, il le caresse au passage. Le chien relève à demi sa tête noire et blanche, barbouille le visage de Lulu d'un large coup de langue, puis reprend sa pose somnolente et retourne à son rêve.

Les cloches se sont tues; on n'entend plus qu'un sourd bourdonnement de mouches. Le soleil tombe d'aplomb sur les pavés de la cour. La maison elle-même semble dormir. Lulu, las de son désœuvrement, songe à réintégrer le domicile paternel. C'est l'heure où d'ordinaire, chaque dimanche, son père et sa mère l'emmènent avec eux dans les allées du parc, ou bien le long des charmilles qui s'entrecroisent en voûte

près de l'emplacement de l'ancien château. Lulu aime tout particulièrement cet endroit. Il y pratique des fouilles avec sa pelle et y découvre des débris de marbre rose ou vert, dont les couleurs encore vives l'enchantent, et qu'il rapporte au logis comme des pierres précieuses. Lulu raffole de ces promenades dominicales où il gambade librement, tout en se sentant en sécurité, sous la protection de sa famille. A la moindre alerte, en quelques pas, il rejoint son père ou se raccroche à la jupe maternelle. Puis, c'est là que la marchande de « plaisirs » circule à travers les groupes endimanchés. On entend de loin le bruit de sa claquette; on voit briller entre les arbres la boîte de métal cylindrique où sont emmagasinées les oublies. Le cœur de Lulu tressaute, tandis que l'aiguille du tourniquet vire sur le couvercle numéroté. Malheureusement, elle s'arrête toujours plus souvent sur le I ou sur le V que sur le XII. Finalement la marchande ouvre le couvercle, soulève une serviette blanche, et les oublies montrent leurs frêles cornets de pâte odorante, que Lulu émiette avec délices dans sa bouche...

Tout en se pourléchant d'avance, il gravit l'escalier et s'étonne de trouver la porte du palier entrebâillée. Il pénètre dans la salle à manger où il a laissé ses parents en train de siroter leur café... Personne. C'est étrange. Le salon est vide, et vides sont les chambres à coucher. Serait-on parti sans lui? Inquiet, il retourne dans l'antichambre et visite l'encoignure où se trouve le porte-parapluies... La canne de son père et l'ombrelle de sa mère ont disparu. Alors, il commence à soupçonner quelque odieux mystère. Il s'effare et appelle d'une voix angoissée. A ses cris aigus, la bonne accourt du fond de la cuisine.

— Où sont papa et maman? demande impérieusement Lulu.

— Sortis, répond Céline..... ils sont allés à la fête de Saint-Cloud, et c'était trop loin pour vous, mon mignon...

Lulu reste d'abord bouche bée; il comprend pourquoi on l'a envoyé jouer au jardin : on voulait se débarrasser de lui. C'est une trahison noire. Jamais il n'aurait cru sa famille capable de

l'abandonner aussi vilainement. Il s'indigne, trépigne et éclate en sanglots. Céline essaie de le calmer avec de caressantes paroles :

— Pleurez pas, monsieur Lulu... Ils rentreront pour le souper et ils vous rapporteront quelque chose de la fête... En attendant, moi, dès que j'aurai rangé ma vaisselle, je sortirai avec vous. Nous irons promener au parc et je vous paierai les chevaux de bois...

Mais Lulu ne veut pas être consolé. Il s'affale sur un tabouret et continue à larmoyer et à sangloter tout bas. L'injustice de cet abandon le révolte. La solitude et l'obscurité du salon, dont les volets sont clos, redoublent sa détresse. Il en veut à ses parents de l'avoir laissé tout seul à la maison, et il se dit qu'il ne leur pardonnera jamais. Dans la pénombre, les formes confuses des meubles exaspèrent cette sensation d'esseulement. Les fauteuils, sous leurs housses blanches, ont des apparences de fantômes; le tic-tac de la pendule résonne lugubrement; même les rais du soleil qui filtrent par les trous des volets, découpés en cœur, et qui colorent les roses du tapis,

rendent plus amer son chagrin en lui rappelant qu'il fait beau dehors et que les autres enfants se promènent avec leur famille.

Cependant Céline, ayant parachevé sa toilette, vient chercher Lulu ; elle finit par lui persuader que le temps paraîtra moins long dans la rue et qu'on ira sur la route au devant de papa et maman. Elle lave à l'eau fraîche son visage tiré et ses yeux rougis ; elle le coiffe de sa toque écossaise, et les voilà sortis.

Lulu, sa petite main dans celle de sa bonne, marche mélancoliquement, la tête basse. Rien ne l'amuse : les charmilles de l'ancien château, où circulent des femmes et des enfants, n'ont plus d'attraits pour lui. Il se sent confusément humilié d'y être vu seul avec sa bonne, tandis qu'il avait l'habitude de s'y promener entre son père et sa mère. Les chevaux de bois, où il tourne aux sons ronflants de l'orgue, lui font mal au cœur. Même la claquette réveillante de la marchande de « plaisirs » n'excite en lui aucun désir de gourmandise. Il a la bouche sèche et l'estomac fermé. Ses parents, en s'en allant à

Saint-Cloud, ont emporté avec eux toute la joie et toute la sécurité de Lulu.

De guerre lasse, Céline l'emmène sur la route par laquelle sa famille doit revenir. Lulu s'y laisse traîner péniblement. Tandis que la bonne bavarde avec des camarades rencontrées en chemin, ou lorgne des militaires qui flânent en gants blancs, une baguette à la main, Lulu jette des regards anxieux sur la route blanche, qui poudroie au soleil couchant. Des voitures découvertes y passent à chaque instant et montrent, à travers des nuages de poussière, leurs sièges occupés par des dames en toilette, des enfants rieurs, des messieurs aux boutonnières fleuries. Et le cœur de Lulu se serre à la vue de ces gens qui filent joyeux vers la maison, où les attend le souper de famille, et qui lui sont si cruellement, si profondément étrangers.

Le soleil a disparu derrière les châtaigneraies du parc; le crépuscule tombe et la route s'assombrit. Alors, avec l'ombre accrue, l'angoisse de Lulu devient plus poignante, et son enfantine imagination travaille douloureusement. Il lui

revient à la mémoire des histoires d'ogres et de brigands que sa bonne lui a contées en le déshabillant, et il se prend à douter de revoir jamais son père et sa mère. — S'ils ne revenaient plus?... Si, comme le Petit-Poucet, ils avaient résolu de le perdre dans la forêt, et s'ils étaient partis pour toujours? — Les âmes d'enfants ont aussi leurs tragédies; elles sont d'autant plus atroces que ces petites âmes sont plus neuves et plus molles. De même que pour Lulu le modeste jardin de la maison paraît un enclos immense, de même la détresse qu'il éprouve semble infinie. Son cœur est plein d'angoisse, ses yeux sont gros de pleurs; il serre convulsivement la main de sa bonne et murmure d'une voix lamentable :

— Est-ce qu'ils reviendront, dis, Céline?... Est-ce qu'ils reviendront?

Il fait nuit maintenant, et Lulu frissonne de peur. Soudain, sur la route enténébrée, des pas résonnent, deux ombres émergent de l'obscurité...

— Les voici! s'écrie Céline, qui a reconnu ses maîtres.

Lulu se précipite dans les jupes de sa mère. Celle-ci le soulève dans ses bras; il se blottit farouchement contre la poitrine maternelle et de nouveau il fond en larmes :

— Ne t'en va plus, sanglote-t-il, ne t'en va plus!...

Et c'est ainsi que Lulu a été initié à la douleur.

II

La Robe

La vie enfantine de M. Lulu vient d'entrer dans une nouvelle phase, par suite d'un changement de costume qui a été pour lui un événement notable. Comme il a maintenant cinq ans sonnés, on l'a « mis en culottes ». Ses jambes menues, qui jusque-là se mouvaient à l'air libre sous une jupe flottante, ont été engainées dans un pantalon de drap léger, et une veste d'étoffe pareille, froncée devant

et derrière, boutonnée à la taille, dessine les formes fluettes de son buste. Une collerette de batiste s'ajuste sur ses épaules et complète sa toilette musculine. Cette métamorphose a eu lieu aux environs de Pâques; elle s'associe dans sa mémoire avec le départ des cloches pour Rome et leur retour joyeux, l'après-midi du Samedi-Saint, alors que dans leur vol sonore elles semaient parmi les buis du jardin de jolis œufs rouges et violets que M. Lulu ramassait le dimanche avec des cris d'émerveillement. Il se souvient très nettement de la bouffée d'orgueil qui lui a gonflé le cœur, lorsqu'il s'est vu dans le miroir, paré du pimpant costume neuf, — et aussi de la gêne qu'il éprouvait tout d'abord, aux bras et aux jambes, dans la prison de ces vêtements auxquels il était encore mal habitué.

Cette modification de sa petite personne coïncide également avec une circonstance qui a donné un tour nouveau à ses sentiments affectifs. Vers la même époque, il a fait la connaissance d'une enfant de son âge, une petite voisine, fille d'un vigneron dont le logis s'ouvre de l'autre

côté de la Grand'Rue, juste en face de sa propre maison. C'est une mignonne fillette aux boucles brunes, au teint mat et aux yeux d'un bleu noir. Elle se nomme Rosine et vient jouer chaque jour avec M. Lulu dans le grand jardin planté de treilles et d'espaliers. Ils passent ensemble des heures exquises à se vautrer sur le sable des allées, à regarder curieusement les bêtes à bon Dieu qui se promènent sur les feuilles des lys, ou les carabes dorés qui se faufilent prestement à travers les fraisiers. Les moindres détails de la vie obscure des plantes et des insectes sont pour eux des sujets d'étonnement et d'extase. Le ciel d'un bleu doux est incessamment traversé par des vols d'hirondelles caracolantes; un silence ensoleillé plane sur la jeune verdure des massifs; on n'entend que le bruit métallique du sécateur d'un jardinier, qui émonde les branches des pêchers et des poiriers. Quelques-unes, déjà fleuries, tombent sur le sable; les enfants ramassent précieusement ces brindilles aux corolles roses et les replantent dans un carré de terre. C'est leur jardin, à eux, et, le lendemain, ils sont navrés en

constatant que leur plantation dépérit et que les délicates fleurs roses sont flétries.

Parfois Lulu et Rosine traversent la rue et élisent domicile dans le logis du vigneron. Ils s'y rendent surtout les jours où la ménagère enfourne le pain et où une savoureuse odeur de miche chaude s'exhale dans la pièce qui sert de salle à manger et de cuisine. M. Lulu est gourmand; il hume avec délices cette odeur friande à laquelle se mêle le fumet d'une galette au beurre, et d'avance l'eau lui vient à la bouche. La porte du fournil s'ouvre, on voit apparaître la femme du vigneron portant la galette dorée sur la plaque de tôle, et dans un coin les deux amis, rapprochant leurs chaises d'une petite table, s'y installent pour faire la dînette. M. Lulu aime ces stations dans la cuisine modeste et proprette de la vigneronne; il ne mange jamais d'aussi bon appétit qu'en compagnie de Rosine. A la satisfaction de sa gourmandise se joint un sentiment de plaisir plus délicat et mal défini. Il sent vaguement que si Rosine n'était pas en face de lui, sa joie serait considérablement diminuée. Près

d'elle il éprouve un contentement, un émoi du cœur que ne lui donnent jamais ses joueries avec les garçons de son âge. Il voudrait toujours avoir Rosine à son côté. Le soir, quand Céline, sa bonne, vient le chercher à l'heure du souper, il se sépare de son amie avec regret, et, dès le matin, il n'a de cesse qu'on l'ait habillé pour aller la retrouver. Pourquoi Lulu perd-il la moitié de son entrain quand il n'a pour compagnons de jeu que les gamins du voisinage, et pourquoi se sent-il soudain illuminé et ragaillardi quand la mignonne tête brune de Rosine se montre dans l'embrasure de la porte d'en face? Est-ce parce qu'elle a une peau plus douce, une voix plus tendre, des façons plus caressantes? Est-ce parce qu'elle est une fille?...

Les premières intuitions et les premiers attraits de la différence des sexes éclosent dans les âmes d'enfants beaucoup plus précocement que ne le soupçonnent les parents, oublieux des désirs et des troubles qui ont agité leurs toutes jeunes années. Les grandes personnes ne prêtent qu'une attention superficielle à ces affections entre pe-

tites filles et petits garçons, et ne les prennent pas au sérieux. L'Église seule, plus avisée et prévoyante, sait combien les émotions charnelles sont promptes à s'éveiller en nous; aussi recommande-t-elle, dès le berceau, la séparation des sexes.

M. Lulu est inconsciemment et chaque jour davantage préoccupé du mystérieux penchant qui l'entraîne vers Rosine. Sa petite tête travaille et un malin esprit tourne son intelligence en bouton vers l'examen de très ardus problèmes. De même qu'Adam et Ève, après avoir tâté du fruit défendu, s'aperçurent soudain qu'ils étaient nus; de même Lulu se pose tout à coup des questions auxquelles il n'avait jamais songé. Sa rêverie s'égare sur des pentes périlleuses : — quand on lui a fait quitter sa robe de baby pour le mettre en culottes, et qu'il a interrogé Céline sur la cause de ce changement de costume, la servante lui a répondu en riant : « C'est que maintenant, monsieur Lulu, vous êtes un homme... » Il regarde, en effet, autour de lui et remarque que les garçons et les filles, les hommes

et les femmes ne sont pas habillés de même. Les pantalons des uns laissent deviner la forme des jambes, tandis que les jupes des autres cachent jusqu'aux talons la partie inférieure du corps. Pourquoi tout le monde n'est-il pas vêtu pareillement? Cette différence de l'habit indique-t-elle aussi une différence de conformation? C'est drôle, tout de même; est-ce que les filles ne seraient pas faites comme les garçons? Que peuvent-elles cacher sous leurs longues robes?... Ainsi, l'imagination de Lulu s'en va à la dérive, et, de plus en plus, il est tracassé par ce mystère de la différence des sexes. Il voudrait bien s'éclairer là-dessus, mais un instinct secret, une vague crainte d'aborder un sujet qui n'est pas de sa compétence, l'empêchent d'interroger sa maman ou même son père. Il pressent qu'il y a là quelque chose de voilé et de prohibé, et il craint de laisser voir aux grandes personnes de quelles singulières curiosités il est tourmenté. Encore moins oserait-il questionner son amie Rosine. Il aurait peur de détruire brusquement l'amitié qui les unit. « Et puis, pense-t-il, Rosine est trop petite encore;

elle ne doit pas savoir. Cette différence ne doit, sans doute, exister que lorsqu'on est grand, que lorsqu'on est une fille de vingt ans, comme Céline, par exemple. »

« Céline, au fait, songe M. Lulu, en voilà une qui pourrait me renseigner; mais si je lui demande la chose, elle me rira au nez, ou elle ne me dira pas la vérité, car elle est maligne et, si elle a mis dans sa tête de ne pas me répondre, je ne tirerai rien d'elle; sans compter que, peut-être, elle est capable de rapporter aux autres ce que je lui aurai demandé, et d'en faire des gorges chaudes avec ses camarades... » M. Lulu n'aime pas qu'on se moque de lui; il veut qu'on le prenne au sérieux. Cependant, plus il s'appesantit sur ce sujet scabreux, plus il est brûlé par une perverse curiosité, et plus aussi il est persuadé que Céline, étant sa bonne, se trouverait, par sa condition même, la seule personne sur laquelle on pourrait faire impunément une expérience...

Plusieurs jours se passent, et Lulu est plus fortement tracassé par un impatient désir de savoir. Il n'y tient plus et se sent tout à fait résolu à sai-

sir une occasion propice pour satisfaire sa curiosité.

Un après-midi, par la porte entre-bâillée de la lingerie, il aperçoit Céline occupée à un travail de repassage. La petite pièce, située à l'extrémité de l'appartement, est solitaire. Céline, penchée vers la planche à repasser, semble très affairée à tuyauter un bonnet, et sa pose inclinée fait bouffer comme à souhait ses jupes, qui découvrent les jambes jusqu'au-dessus de la cheville. — La voilà, l'occasion! — M. Lulu n'hésite plus; il s'avance à pas de velours dans la lingerie. Déjà, il effleure la robe de la repasseuse, et brusquement, sans crier gare, ses deux audacieuses petites mains essayent de soulever les jupes de sa bonne. Mais, hélas! elles sont trop lourdes, ses forces le trahissent; Céline, suffoquée, pousse une exclamation indignée; la maman accourt; M. Lulu reçoit une vigoureuse fessée.

Et, cette fois encore, sa curiosité sera déçue, et il continuera à ignorer en quoi consiste la différence des sexes.

III

Premier Voyage

Le père de Lulu, qui est fonctionnaire, a obtenu son changement. La famille va quitter Marly pour résider dans une petite ville de l'Est, tout là-bas, près de la frontière. Comme ce changement est non seulement un avancement, mais un retour au pays d'origine, on procède joyeusement aux préparatifs du départ. Déjà les meubles sont empaquetés, et des déménageurs les transportent sur leur dos

dans la grande voiture jaune qui stationne devant la porte. Le parquet est jonché de vieux papiers, l'escalier est semé de brins de paille. Au milieu de l'appartement à moitié vide, M. Lulu est désorienté et rêveur. Il ne sait pas au juste ce que c'est que ce grand voyage dont tout le monde parle tant, mais il souffre d'être arraché à ses chères habitudes ; le geste brutal et les voix rudes des déménageurs l'effarouchent et il va se réfugier chez ses voisins, les vignerons d'en face, où il s'attend à recevoir les consolations de sa petite amie Rosine. Rosine reste invisible ; il la cherche partout, dans le fournil, dans la chambre haute ; il l'appelle, pas de réponse. Il la trouve enfin, blottie dans un coin de la remise, l'air maussade, les yeux fixés sur la longue voiture de déménagement, qu'on aperçoit à travers le porche béant de la cour. Lulu veut câliner son amie ; mais elle le repousse et se renferme dans un silence boudeur. Étonné de cet accueil insolite, M. Lulu s'ingénie à proposer d'alléchantes parties de jeu. La petite est sourde à ses propos et à ses questions. A la fin, ses lèvres fermées par une

moue chagrine, se desserrent pourtant, et elle murmure :

— A quoi bon ? puisque tu vas t'en aller...

Lulu ne considère pas ce départ comme un événement fâcheux. Dans son gros égoïsme de garçon, il ne comprend rien à la bouderie de Rosine.

— Bête, réplique-t-il, qu'est-ce que ça fait ?... Je reviendrai...

Mais l'enfant hoche incrédulement la tête et continue à fixer ses yeux d'un bleu noir sur la longue voiture jaune où les meubles s'enfournent et disparaissent.

— Non, non, soupire-t-elle.

— Si fait affirme crânement M. Lulu, je reviendrai quand je serai grand et nous nous marierons...

Tout de même on est parti un matin, d'abord pour Paris, où l'on a séjourné à l'hôtel. De cette station dans la capitale, Lulu ne se rappelle que les pains mollets de la table d'hôte et une belle pyramide de fraises qu'une femme portait dans une jatte, au coin de la place Vendôme. Le sur-

lendemain, toute la famille s'est installée dans le coupé de la diligence Laffitte et Caillard, et le voyage a été long... Pendant le trajet M. Lulu a mangé, baillé, dormi ; il n'a eu d'autres distractions que de contempler à travers les glaces la route monotone où les arbres de bordure avaient l'air de fuir devant la diligence ; — les vastes plaines de la Brie, où les blés étaient coupés et où l'on apercevait de loin en loin un parc à moutons avec la maison roulante du berger ; — la croupe fumante des chevaux sur laquelle dansait, comme un nain fantasque, la mèche sautillante du fouet manié par le postillon...

Enfin, au milieu d'un après-midi de septembre, par une pluie battante, on est arrivé au galop de quatre chevaux dans la petite ville lorraine où la famille doit résider désormais. Les maisons basses aux toitures de tuiles sont lavées par l'eau ruisselante ; les arbres frissonnent sous l'averse, la chaussée ressemble à un lac boueux d'où les sabots des chevaux font jaillir de limoneuses éclaboussures.

Malgré l'ondée, la maman a mis la tête à la

portière pour respirer l'air natal. L'aspect du pays où elle a passé sa jeunesse la défatigue et la ragaillardit. Elle reconnaît les maisons et nomme les gens au passage. Tout à coup, au moment où la diligence s'arrête devant l'hôtel du Cygne, elle soulève Lulu dans ses bras et lui dit :

— Tiens, regarde ton grand-père qui nous attend !

Lulu écarquille les yeux et voit sous le porche de l'hôtel un homme grisonnant, à la taille haute et droite, au teint fleuri, aux lèvres et aux joues rasées. Sous la casquette de cuir qui le coiffe, ses yeux ronds et clairs comme ceux d'un bouvreuil, son grand nez aquilin, sa bouche gourmande, tous ses traits sont empreints d'une joyeuse bonhomie, et M. Lulu lui trouve très bon air.

Une minute après, il est dans les bras de bonpapa et, sous les parapluies où l'eau gicle, on s'achemine vers le logis des grands-parents, où l'on doit camper en attendant qu'on trouve un appartement et que les meubles y soient casés.

Le grand-père demeure dans une vieille mai-

son au-dessus de la boutique d'un chapelier. Dès la première inspection, M. Lulu est enchanté de son nouveau gîte. Le mobilier vieillot de chaque pièce récrée ses yeux investigateurs et démesurément ouverts. Dans la cuisine enfumée, des lithographies coloriées reproduisent des scènes de la vie de Napoléon. La salle à manger est tapissée d'un papier à grisaille où se déroulent les dramatiques épisodes de la retraite de Russie; et ce décor martial où grouillent des Cosaques au bonnet fourré et de vieux grognards se battant parmi des plaines de neige, est pour l'enfant un émouvant spectacle aux cent actes divers. Chaque matin, avant le dîner il se fait expliquer un panneau de tapisserie, par le grand-père qui a servi dans les dragons pendant les dernières années de l'Empire.

Il y a aussi, dans l'une des chambres à coucher, au-dessus d'une antique bergère en velours d'Utrecht, deux portraits d'ancêtres devant lesquels Lulu fait d'amusantes stations contemplatives. L'un représente un homme encore vert sous des cheveux poudrés. Cravaté de dentelle,

vêtu d'un habit bleu à la française et d'un gilet à basques flottantes, il a le teint coloré, les yeux rieurs et la bouche gourmande du grand-père. Dans l'autre s'étale, avec sa robe à ramages, ses blondes jaunies et sa coiffure noire en fanchon, une dame assez fraîche au long nez aquilin et aux lèvres pincées. Elle tient dans une de ses mains une tabatière et regarde les gens d'un air sévère. On a dit à Lulu que c'était le papa et la maman de son grand-père, il s'étonne de les voir si jeunes quand bon papa, lui, est déjà si vieux. Il se délecte à les contempler dans leurs habits à l'ancienne mode, qui sont autrement pimpants et jolis que les vêtements sombres et sobres, portés par ses parents aux jours de cérémonie.

Cette première quinzaine passée au logis du grand-père est pour Lulu un intermède très doux. Son père et sa mère affairés à leur emménagement n'ont pas le loisir de s'occuper de lui. Il a la bride sur le cou et emploie des matinées entières à rêvasser sur une galerie intérieure qui domine la cour. Il écoute le pépiement des moineaux sur les chéneaux du toit, les sonneries argentines de

l'église Saint-Antoine et se pourlèche à la perspective des friandises que le grand-papa rapportera à midi, pour le dessert. Pourtant, quand il a entendu à satiété la retraite de Russie, commentée d'après le papier de tapisserie de la salle à manger, il commence à se trouver à l'étroit dans les pièces trop petites et trop closes, dont la grand'mère ferme hermétiquement les fenêtres par peur des mouches. Le grand air lui manque et, peu à peu, il regrette les spacieuses allées du jardin de Marly, les treilles lourdes de raisins, le bassin plein de poissons rouges; il a la nostalgie de la cour de ses voisins les vignerons et des dînettes savourées en compagnie de Rosine.

Pour se distraire, il se faufile parfois dans la boutique du chapelier d'en bas. Il rôde à travers les châssis encombrés de casquettes et de chapeaux enveloppés dans des coiffes de papier bleu. Il se penche sur le comptoir où la fille du chapelier, Lise, surveille le travail des apprenties. Cette Lise est une grande demoiselle de dix-huit ans, fraîche, souple, grassouillette, avec de luisants yeux noirs, qui aime les enfants et que di-

vertit la précocité babillarde de Lulu. Elle le caresse, se plaît à le questionner sur la maison de Marly, sur sa petite amie Rosine. L'éloignement, cet embellisseur, a transformé pour l'enfant le village qu'il a si indifféremment quitté, en un lieu paradisiaque. Il ne tarit pas sur les beautés de son ancienne résidence, sur les délices du logis des vignerons et sur la gentillesse de la petite Rose. Il ne rêve plus que de reprendre la diligence et de retourner à Marly. Moitié par bonté d'âme, moitié par amusement, la fille du chapelier se plaît à compatir aux regrets, et à flatter les illusions de Lulu.

— Sais-tu ? lui dit-elle un jour, je ferai le voyage avec toi, et sans en parler à personne, nous partirons pour Marly.

— Oh ! oui, Lise, s'écrie l'enfant enthousiasmé, allons-nous-en tous les deux, je te conduirai chez Rosine, tu verras comme c'est joli, là-bas, comme ça sent bon le pain chaud dans la chambre à four, et quelle bonne galette on y mange !... Quand partons-nous ?...

— Ah ! dame, répond la malicieuse fille, il me

faut le temps de préparer mes affaires... Quand ma caisse sera prête, je te préviendrai.

Depuis que ce projet secret existe entre Lise et lui, son imagination flambe et l'impatience le dévore. Chaque matin il est pendu aux jupes de la fille du chapelier et murmure :

— Es-tu bientôt prête ? Sera-ce pour aujourd'hui ?

— Pour aujourd'hui, non... Il faut d'abord que je retienne nos places... Mais ça ne tardera pas.

Enfin, mise au pied du mur par l'enfant, qui ne lui laisse pas de répit, elle se décide à lui dire :

— Eh bien ! nous partirons demain. Viens me prendre au coup de dix heures du matin.

Lulu croit dur comme fer à ce voyage. Il ne lui est pas venu un moment à l'esprit que Lise puisse le tromper. Le lendemain, à dix heures, il descend, un peu pâle, mais très résolu, dans la boutique et chuchotte à l'oreille de Lise :

— Il est l'heure... Viens-tu ?

— Tout de suite, réplique-t-elle en souriant ; je

n'ai plus qu'à mettre mon chapeau... Va m'attendre dans l'escalier...

M. Lulu va s'asseoir docilement sur une marche de l'escalier et attend sa compagne... Il attend une heure, deux heures... Personne !... Il l'aurait attendue plus longtemps encore, si, à midi sonnant, son grand-père ne l'avait trouvé assis sur sa marche, les coudes aux genoux et les poings dans les yeux :

— Que fais-tu là, drôle ? demande l'aïeul.

— J'attends Lise qui doit venir me prendre.

— Lise ?... Elle est partie en vendange avec son père... Je viens de les rencontrer sur la route... Allons, dépêche-toi, il est l'heure de la soupe !

Mais Lulu éclate en sanglots. Il ne veut ni manger, ni être consolé. Cette perfidie de femme le révolte. L'idée que la jeune fille s'est vilainement moquée de lui lui crève le cœur...

Et, depuis, il n'a jamais pardonné à Lise de lui avoir causé cette première et navrante déception.

IV

La Science Amère

Les parents de M. Lulu se sont enfin installés dans une étroite petite maison située en face de la Préfecture; mais, par une tacite convention, il est resté, lui, jusqu'à nouvel ordre, l'hôte de ses grands-parents, et il ne s'en plaint pas. Bien que Lulu n'ait point pardonné à la grande fille du propriétaire de s'être jouée de sa crédulité, il con-

tinue à aimer le logis du chapelier. La galerie du premier étage domine une cour où grimpent des capucines, et le mur de cette galerie en auvent est mitoyen avec le théâtre de la ville. Précisément, à cette époque de l'année, la troupe ambulante donne ses représentations. De la marche d'escalier où il s'assied, pour rêvasser en regardant les légers nuages blancs qui filent sur le ciel bleu, Lulu parfois, l'après-midi, entend de l'autre côté du mur les accords d'un violon ainsi que les voix chantantes des acteurs qui répètent des vaudevilles ; — et il se forge toutes sortes d'affriolantes idées sur ce théâtre des grandes personnes, où les marionnettes de la foire sont remplacées par des acteurs en chair et en os.

Il est arraché à ses paresseuses songeries par la grand'mère, qui vient le chercher pour lui inculquer les premiers éléments de lecture et d'écriture. Elle n'a pas l'humeur commode, la grand'mère! Elle suit les lignes du livre avec une aiguille à tricoter, et quand l'enfant distrait ânonne sur un mot, l'aiguille quitte le

papier pour cingler vertement les doigts du lecteur inattentif. C'est la portion la moins amusante de la journée. M. Lulu demeure en tête à tête avec une page blanche qu'il doit couvrir de « bâtons ». Cette besogne lui semble insipide et il la coupe volontiers de pauses employées à contempler le vol bourdonnant des mouches dans les plis des rideaux, ou à écouter vaguement deux canaris qui, du haut de leur cage accrochée à la cloison, n'en finissent pas de gazouiller. La chanson des oiseaux le fait repenser aux acteurs du théâtre qui, eux aussi, derrière le mur, s'égosillent à chanter, et il cherche dans sa petite tête un moyen ingénieux pour décider son grand-père à le conduire au spectacle.

M. Lulu est servi à point. Le lendemain, pendant qu'il flâne par les rues en compagnie de l'aïeul, leurs yeux à tous deux sont attirés par une large affiche annonçant pour le dimanche suivant la représentation d'une féerie intitulée : *La Fille de l'Air*. Le grand-père aime le théâtre ; M. Lulu manœuvre si adroitement qu'il lui per-

suade que les grands-parents sont tenus de partager leurs amusements avec les enfants. Le bonhomme appartient à la catégorie des « papas gâteaux » ; il se laisse convaincre et promet d'emmener son petit-fils au spectacle, à condition que l'aïeule ratifiera la promesse. C'est la pierre d'achoppement. La vieille dame a pour principes que les enfants ne doivent pas veiller et qu'en outre il est dangereux de leur donner si tôt le goût des plaisirs. On bataille fort et ferme ; finalement, le grand-père a le dessus et la grand'mère se résigne en rechignant. La journée du dimanche paraît à Lulu d'une longueur démesurée; enfin le soir arrive, on soupe vivement et l'on part pour le théâtre.

M. Lulu, ébahi, examine minutieusement la petite salle tapissée d'un papier vert d'eau, avec ses deux galeries et son étroit parterre. Il écarquille les yeux pour admirer le lustre qui descend lentement du haut des frises et dont les lampistes allument un à un les quinquets fumeux. Il regarde aussi les bancs de l'orchestre où de vieux amateurs accordent leurs instru-

ments; mais son attention se concentre surtout sur le solennel rideau rouge, masquant la scène, d'où, par deux trous pratiqués à hauteur d'appui, des doigts mystérieux s'agitent parfois nerveusement. Peu à peu la salle s'emplit, le chef d'orchestre attaque l'ouverture, et le cœur de Lulu bat violemment. On frappe trois coups et le rideau se lève...

L'enfant, ébloui, plonge de surprise en surprise. Les décors, la grâce des comédiennes, les trucs des machinistes, tout l'émerveille. Aux sons d'une musique très douce, les fées descendent sur des chars vaporeux; il y a une jolie fille aux ailes de gaze qui s'élève peu à peu au-dessus des nuages et s'envole comme une fleur; il y a un grand diable de génie qui représente l'Aquilon et qui n'a qu'à souffler sur une porte pour la voir s'ouvrir toute grande... M. Lulu a le cou tendu vers la scène. Tout ce qui s'y passe constitue pour lui la réalité, le reste n'existe plus ou ne semble qu'un accessoire négligeable. Les entr'actes lui sont odieux et il ne commence à vivre que lorsqu'on lève le rideau. Quand la

toile tombe pour la dernière fois, Lulu ne bouge pas de sa place; il espère encore qu'elle remontera vers les frises pour un nouveau tableau; le grand-père est obligé de l'emporter dehors.

Le lendemain, M. Lulu ne rêve plus que fées et féerie. Il se fabrique des ailes en papier, les épingle à son dos et passe des heures à « apprendre à voler »; il souffle sur les portes, espérant qu'il parviendra à les ouvrir, comme il a vu faire à « l'Aquilon ». La grand'mère, qui l'examine à la dérobée, hausse les épaules et commence à craindre que son petit-fils n'ait un grain de folie. Le soir, quand la famille est réunie, elle dit gravement :

— On élève cet enfant comme un païen; il ne parle plus que des fées; sa tête est farcie de contes de nourrice... Il est grand temps de lui apprendre des choses raisonnables... Je suis d'avis qu'on le conduise dès demain à l'école des sœurs...

Et le lendemain, en effet, la sentence est exécutée. Après-midi, le grand-père prend Lulu par la main et l'emmène chez les sœurs de la Doc-

trine. Lulu est plein de méfiance; il se fait littéralement traîner par son aïeul; il invente de naïfs prétextes pour retarder le moment de l'entrée à l'école. Tout à coup, au détour d'une rue, il aperçoit sur le seuil d'une porte la Sœur avec sa cornette noire relevée en pointe, sa guimpe blanche empesée, sa jupe noire où cliquette un chapelet. La vue de la religieuse lui rappelle les corneilles et les pies qu'il a rencontrées dans les champs. La peur l'empoigne, il lâche la main du grand-père et, prenant ses jambes à son cou, il va se réfugier derrière les cuves d'une foulerie voisine. On a mille peines à le tirer de là; il pleure, se débat, résiste d'abord aux caresses apaisantes de la sœur et finit pourtant, à bout de force, par se laisser interner dans la salle de l'école.

Les sœurs de la Doctrine tiennent une classe de filles à laquelle est annexée une classe de bambins de l'âge de Lulu. Afin d'apprivoiser le nouveau venu, on lui permet d'abord de rester avec les petites filles, auxquelles la caressante religieuse qui l'a introduit apprend les éléments

de l'écriture et de la lecture. Ces blondinettes, aux frimousses roses, au milieu desquelles il est le seul garçon; l'agréable physionomie ouverte de la jeune sœur aux yeux bleus souriants, lui rendent ce régime beaucoup plus supportable qu'il ne l'avait cru. Néanmoins, il regimbe aux versets du catéchisme, conte aux petites filles ses histoires de fées et ses impressions de théâtre, fabrique des cocottes avec les pages de son cahier, bref, donne un si mauvais exemple, qu'on est obligé de sévir. Lulu est condamné à être fouetté, et la sœur Alexis, l'emmenant au cabinet noir, lui administre une fessée. Mais les blanches mains de la religieuse sont douces et satinées; M. Lulu trouve la pénitence plutôt délectable. Comme Jean-Jacques Rousseau, à l'école de Mlle Lambercier, éprouvait un plaisir pervers à être fouetté, il redouble d'indiscipline afin de sentir de rechef la caressante flagellation de sœur Alexis. Cet endurcissement dans le péché devient si scandaleux qu'on fait appeler la supérieure. Celle-ci est une maîtresse femme aux sourcils bourrus et à la face léonine.

Elle écoute en hochant la tête les griefs exposés, roule de gros yeux, marmonne une semonce, au cours de laquelle le coupable distingue les mots inintelligibles de « damnable concupiscence », et ordonne que M. Lulu soit immédiatement transféré dans la classe des garçons tenue par la sœur Euloge.

La salle où professe la maîtresse des garçons n'a rien de l'aspect aimable de la classe des blondinettes. C'est une pièce enfumée et peinte en jaune. Le long des murs s'alignent des bancs, sur lesquels sont assis une vingtaine de bambins de six à huit ans. A l'extrémité opposée à la fenêtre, au-dessous d'un crucifix, se dressent l'estrade et la table de la religieuse. Sœur Euloge est une fille de trente-cinq ans, au teint bis, aux yeux noirs surmontés d'épais sourcils, à la voix sèche et dure. Elle a, à portée de la main, une règle plate et un « signal » de fer, qu'elle fait retentir de temps en temps pour obtenir le silence. Ses élèves la craignent comme le feu et ne bronchent pas. Elle leur enseigne l'écriture à coups de règle sur les doigts et leur en-

tonne infatigablement les versets du catéchisme. M. Lulu est d'abord mal à l'aise et dépaysé; mais le démon de l'indiscipline s'agite dans son cœur et, dès le second jour, il essaye de se rebeller contre cette indigeste dose qu'on veut lui ingurgiter. Il a l'audace de prétendre que l'histoire du Paradis terrestre ne l'intéresse pas et que les aventures de la *Belle aux cheveux d'or* sont autrement amusantes...

— C'est bien, monsieur Lulu, réplique la sœur Euloge, vous serez fouetté!

Mais Lulu n'en a cure. Toujours poussé par un démon pervers, il n'est pas fâché d'expérimenter si la flagellation de la sœur Euloge a les mêmes vertus caressantes que celle de la sœur Alexis.

En un clin d'œil, il est appréhendé par le bras, retourné du côté du mur, lestement déculotté et le châtiment ne traîne pas... Hélas! cuisante déconvenue!... La terrible sœur ne se sert pas de sa main pour administrer la salutaire fessée, mais bien de la règle plate et cinglante qui ne la quitte point... Et M. Lulu apprend

ainsi, aux dépens de sa chair coupable, combien les commencements de la sagesse sont douloureux, et combien les racines de la science sont amères!

V

Tante Thérèse

HORS de l'école des Sœurs, l'enfance de M. Lulu s'écoule solitaire et pourtant heureuse. Fréquentant peu les bambins de son âge, il vit parmi de vieilles choses, avec de vieilles gens, et cette existence lui est douce. Tous les jeudis, on le conduit chez sa grand'tante Thérèse, une antique demoiselle qui habite rue des Clouères, un antique logis dont la physionomie semble n'avoir pas changé depuis la fin du dix-huitième siècle. La maison

d'habitation est séparée de la rue par une vaste remise, une *foulerie* obscure, où il y a un pressoir. De hautes cuves s'alignent au long des murs et des entassements de tonneaux s'amoncellent autour des piliers mal équarris qui supportent la charpente touffue. Tout cela est encore imprégné de l'odeur des vendanges dernières. Une courette, un puits à la margelle usée, trois marches de bois accédant à un large palier, et l'on arrive à la cuisine, haute, carrelée de briques, garnie de cuivres luisants, avec, au milieu, une table carrée où un perroquet et un geai se chamaillent dans leurs cages respectives. Puis, de nouveau, un ressaut, et par deux marches de pierre qu'ont creusées les pas de nombreuses générations d'hôtes familiers, on pénètre dans la chambre de la grand'tante.

La jolie chambre vieillotte, où tout reparle de l'ancien temps et dont les moindres détails sont restés gravés au fond du souvenir de Lulu! Le lit Louis XVI, laqué blanc; la cheminée au chambranle chantourné, supportant une glace ternie, surmontée d'un trumeau où un berger

joue de la flûte auprès de sa bergère; la commode ventrue sur le marbre rouge de laquelle sont empilés plusieurs tomes des tragédies de Voltaire et deux volumes de Walter Scott, et surtout au long des parois, en des encadrements de noyé ciré, les panneaux de toile gondolée, peints par un artiste du cru et représentant des scènes de chasse ou de bergerie. Cette tenture est l'un des émerveillements de Lulu; il stationne longuement devant chaque panneau, s'en fait expliquer le sujet et brode là-dessus, en imagination, d'interminables histoires.

La grand'tante Thérèse a de beaucoup dépassé la soixantaine; elle avait déjà vingt-cinq ans en 1794, et elle a gardé l'esprit et le franc-parler du dix-huitième siècle. Elle possédait jadis une belle voix; dans ses jours de bonne humeur, elle fredonne encore des airs d'*Armide* ou des *Indes galantes*, et elle raconte avec un reste d'indignation comment, pendant la Terreur, étant une excellente chanteuse, on l'avait forcée de figurer dans les chœurs organisés pour les fêtes de l'Être suprême. C'est une grande personne très impo-

sante, avec des yeux d'un bleu vif, un nez altier et une bouche spirituelle. Elle a le caractère entier, le verbe mordant, l'humeur indépendante. Aussi elle est demeurée vieille fille, par goût pour la liberté, disent les uns; ou plutôt, prétendent les autres, à cause d'une inclination contrariée pour un garçon qu'elle n'a pu épouser. La vérité est que la tante Thérèse, sous des dehors un peu rudes, cache un cœur sensible, légèrement romanesque, et qu'elle a une tendresse toute spéciale pour son petit-neveu Lulu.

L'hiver elle se tient dans son fauteuil devant la cheminée flambante, où entre les chenets, sur une plaque de tôle, deux pommes de reinette cuisent doucement, en exhalant une appétissante odeur. Elle narre à Lulu attentif des histoires d'autrefois; elle lui récite des tirades de *Zaïre* et répond sans se lasser aux infatigables questions du gamin. Elle sait beaucoup de choses, la grand'tante, et Lulu, dont la curiosité s'éveille, reçoit, grâce à elle, l'explication de cent phénomènes naturels qui jusque-là lui ont apparu comme d'indéchiffrables mystères.

L'été, la fenêtre à petits carreaux est large ouverte sur un jardin qui allonge ses parterres et ses massifs jusqu'à la rivière. Un cytise balance ses ramures flexibles vers l'embrasure de la croisée, et à travers ce rideau mouvant, Lulu contemple avec des yeux ravis l'enclos touffu où tant de fleurs s'épanouissent, où tant de fruits pendent aux branches. C'est pour lui un lieu de délice, d'autant plus attirant que l'accès en est difficile, surtout pendant la saison des confitures. La grand'tante surveille jalousement la maturité de ses arbres fruitiers. Elle sait combien l'enfance est, de sa nature, gourmande et pillarde, combien il lui est malaisé de résister à la tentation. Pourtant, attendrie par les muets regards suppliants du neveu, elle se laisse parfois fléchir et permet à Lulu de descendre au jardin, à condition de « marcher posément dans les allées et de ne toucher à rien ». « D'ailleurs, ajoute-t-elle d'un ton sévère, je verrai bien si tu respectes mes fraises et mes framboises, car je les ai comptées... »

M. Lulu promet tout ce qu'on veut. D'abord

il chemine sagement entre les plates-bandes où les croix de Malte alternent avec les campanules, où les œillets panachés, les roses paysannes et les grands lys blancs mêlent leurs odeurs. Il y a de tout, dans ce jardin un peu fouillis, et tout est, pour l'enfant, un objet d'émerveillement ou de convoitise : des pruniers de reine-claude et un abricotier tordu, dont les branches moussues plient sous les fruits mûrissants; des groseillers emperlés de groseilles rouges ou ambrées; des bordures de fraisiers, des buis taillés en boule; il y a même, dans le fond, un petit bois aux essences variées : hêtres, sycomores, frênes et tilleuls, dont les ramures enchevêtrées surplombent au-dessus de la rivière et d'où s'échappe parfois un véloce martin-pêcheur, qui effleure l'eau de ses ailes bleues et vertes, pareilles à de vivantes pierreries. Une fois abrité par toutes ces frissonnantes verdures, Lulu reprend plus d'aplomb et se met plus à l'aise. Le grand air lui souffle des idées d'indépendance, le vol capricieux des papillons fauves ou couleur de soufre, qui sucent sans vergogne le miel des fleurs, lui

suggère des velléités de rapine, et, à un brusque détour, le voilà qui s'arrête devant les haies de framboisiers. Les tiges feuillues s'inclinent sous le poids des baies couleur d'or ou couleur de rubis. Et cela sent bon!... Cela répand une haleine qui fait venir l'eau à la bouche. « Y en a-t-il, des framboises! se pourpense le sceptique Lulu; il est impossible que grand'tante les ait toutes comptées!... »

Là-dessus, se sentant à l'abri des regards, il détache un fruit, puis deux, puis une vingtaine, et les déguste, tourmenté tout de même par un petit remords qui accroît la saveur du larcin. Soudain, en pleine dégustation, il est rappelé à la réalité par une voix impérative, et, prenant ses jambes à son cou, il s'encourt, haletant, vers la grand'tante, qui l'attend debout sur les marches du perron.

— Tu n'as touché à rien, au moins? interroge soupçonneusement la vieille demoiselle.

— A rien, ma tante.

— Voyons, reprend-elle en rapprochant son nez investigateur; souffle un peu pour voir...

Il s'exécute sans méfiance, et aussitôt la grand'tante, dirigeant vers lui son index menaçant :

— Menteur! s'écrie-t-elle, tu as mangé des framboises!

Il est obligé d'avouer piteusement sa coulpe, et, après avoir été vertement semoncé, puis chassé du jardin de délices, M. Lulu, rêveur, songe, en son par-dedans :

— Comment a-t-elle pu deviner? Il faut qu'elle soit sorcière...

Ainsi passent trois belles années, claires et ensoleillées, encore que traversées parfois d'orages et de gronderies. Puis, un matin juste à la saison des confitures, la grand'tante est prise d'un frisson de fièvre et obligée de se mettre au lit. Elle ne le quittera plus, le grand lit Louis XVI, laqué blanc!... De temps à autre on amène Lulu au chevet de la malade. Elle souffre de suffocations qui l'empêchent de parler; elle fixe un moment sur le petit-neveu ses yeux bleus attendris, puis elle les referme et se tourne brusquement du côté du mur. Lulu s'en revient au

logis, effrayé par l'amaigrissement de la moribonde, et il songe mélancoliquement qu'elle ne pourra plus compter les fruits mûrs de son jardin...

Quelques jours après, on l'habille de noir et on le conduit de nouveau dans la chambre aux panneaux représentant des bergeries. Le lit Louis XVI est vide. Au milieu de la pièce, entre quatre cierges allumés, un grand drap blanc recouvre une étrange boîte oblongue, posée sur des tréteaux. On lui dit que sa grand'-tante est morte, et on le fait mettre à genoux près des cierges. Lulu, effaré, jette les yeux autour de la chambre, dont les volets sont mi-clos; autour de lui, les choses prennent un aspect inquiétant. Bien que la grand'tante ne soit plus là, le berger d'un trumeau joue toujours de la flûte, les chasseurs des panneaux continuent à sonner du cor sous bois, et le tremblotement des cierges leur donne comme une vie factice. Lulu, le cœur serré à la pensée que la grand'tante a disparu, se demande comment on fait pour mourir. Hélas! la chère femme, qui connaissait

tant de choses, n'est plus là pour lui expliquer le mystère de la mort...

Le lendemain, l'enterrement a lieu. Tandis que montent dans l'église les funèbres psalmodies, Lulu voit ses parents essuyer leurs yeux mouillés et étouffer des sanglots. Il voudrait bien pleurer, lui aussi; il ne peut pas, et il est tout honteux à l'idée qu'il passera pour un enfant sans cœur, pour un ingrat qui a déjà oublié sa grand'tante...

Le même jour, dans l'après-midi, la famille en deuil retourne au logis de la défunte. Pendant que ses parents visitent l'appartement et donnent de l'air aux chambres closes, Lulu est laissé libre d'errer à sa fantaisie dans le jardin herbeux qu'empourprent les lueurs du couchant. Jamais il n'a été mieux affruité et plus riche en fleurs. L'haleine mourante des roses et des résédas imprègne l'air attiédi. Les pruniers de reines-claudes et de mirabelles sont lourds de prunes mûres et juteuses. A l'aspect des branches surchargées, au bruit mat des fruits tombant sur la terre molle, M. Lulu sent ses instincts de marau-

deur se réveiller. En même temps une pensée mauvaise s'insinue en lui; il éprouve une joie involontaire en réfléchissant qu'il peut désormais satisfaire sans crainte ses appétits gourmands. Avec une hâte d'animal affamé, il fait main basse sur les prunes à sa portée, il en bourre ses poches, il en gave son estomac. Puis, soudain, par un brusque retour sur lui-même, il a conscience de la vilenie de sa conduite et de sa noire ingratitude envers la vieille parente qui l'aimait. Peu à peu, le jour a baissé, une ombre crépusculaire enveloppe le jardin; à mesure que l'obscurité s'accroît, une honte mêlée de peur s'empare de l'enfant. Il lui semble entendre la morte se dresser parmi les framboisiers et lui reprocher son vol. Alors, il vide précipitamment ses poches et, secoué par une crise nerveuse, il pleure cette fois toute ses larmes en songeant à la grand-tante Thérèse.

VI

Égoïsme

DEPUIS huit jours, la ville qu'habitent les parents de M. Lulu est en émoi. Il vient d'y éclater un de ces scandales qui défraient toutes les conversations et secouent violemment la somnolence coutumière des gens du pays. Au cercle, dans les salons officiels, chez les boutiquiers de la rue du Bourg, au fond des ateliers de modistes et de couturières, il n'est bruit que de cette histoire, d'autant plus exci-

tante qu'elle intéresse une famille appartenant à un milieu social, où d'ordinaire on se pique de correction et de respectabilité. Il s'agit d'une mésaventure conjugale arrivée à un juge du chef-lieu, nommé M. Tissopin. Ce juge, passablement laid et frisant la cinquantaine, est possesseur d'une jeune femme coquette et enragée de plaisir, une brune sémillante aux yeux éveillés et à l'allure fringante, que dans la ville on n'appelle pas autrement que « la jolie madame Tissopin ». Or, tout récemment, le préfet de Juvigny a donné un bal d'été, où il a convié la fleur du panier de la société locale. Les appartements de réception ouvrent de plain-pied sur le jardin de la préfecture, planté de vieux arbres et abondant en bosquets ombreux. Comme on était au mois de juin et qu'il faisait très chaud, dans l'intervalle des danses, des couples d'invités flânaient au long des parterres, afin de respirer plus à l'aise. Or, après plusieurs parties d'écarté, où la chance lui avait été particulièrement favorable, le juge Tissopin eut, à son tour, la fantaisie de descendre au jardin pour y fumer un cigare.

Mais, au lieu de se borner à une brève promenade à travers les plates-bandes, il eut l'idée de s'enfoncer en plein massif. Était-il déjà tracassé par quelque soupçon jaloux ou simplement guidé par son flair marital? On ne sait trop. Toujours est-il qu'en cheminant dans un sentier enténébré, il entendit au fond d'un bosquet de seringas des lambeaux d'un colloque fort tendre, et, s'avançant curieusement sur la pointe de ses escarpins vernis, il surprit la jolie Mme Tissopin en tête à tête avec un jeune garde-général des forêts. Furieux, il fonça sur le couple; tandis que le forestier s'esquivait, il empoigna le bras de sa femme et, sans lui laisser le temps de prendre un manteau au vestiaire, il l'entraîna hors de la préfecture et la ramena tambour battant au domicile conjugal. Même, on prétend que la dame, ayant, dans la déroute, perdu un de ses souliers de bal, le juge ramassa la mule de satin et s'en servit comme d'une férule pour marteler ses reproches sur les épaules nues de la pécheresse.

Il y a huit jours que cet esclandre a eu lieu et les commentaires vont leur train. Des amis ont

cherché à s'entremettre et à persuader au mari qu'il a mal vu, mais M. Tissopin ne veut rien entendre et déclare qu'il entamera un procès en séparation. Je vous laisse à penser si la petite ville de Juvigny est en rumeur. Naturellement, chez les parents de M. Lulu on commente l'aventure. On en parle à tous les repas, à mots couverts à cause de l'enfant. Mais Lulu tend l'oreille, attrape par-ci, par-là, des bribes de conversation, et, comme son intelligence de dix ans est fort éveillée, il devine bien des choses et son imagination travaille là-dessus.

— Je viens, dit la mère, de rendre visite à Mme Tissopin; toutes ces dames y sont allées... La pauvre femme fait pitié. Elle est recluse dans une chambre de domestique, au premier étage d'un pavillon dont les fenêtres donnent sur une ruelle. Elle pleure toutes les larmes de ses yeux; elle jure qu'elle n'a rien de grave à se reprocher, et qu'elle a été simplement imprudente... Mais le juge est intraitable.

— M. Tissopin, reprend le père, obtiendra la séparation, et comme toute la fortune est à lui,

la dame se trouvera dans une situation très précaire... Adieu les volants de dentelle et les chapeaux à cent francs pièce... Tant pis pour elle!... à force de jouer avec le feu, on se brûle les doigts...

— Heureusement qu'il n'y a point d'enfants! conclut la mère.

Ce mot de « séparation » a fortement frappé Lulu. — Cela signifie, sans doute, songe-t-il, que M. et Mme Tissopin vivront chacun de son côté; mais pourquoi maman a-t-elle ajouté : « Heureusement qu'il n'y a point d'enfants »? S'il y en avait, est-ce qu'ils iraient avec Mme Tissopin ou avec le juge? Auraient-ils le droit de choisir entre leur père ou leur mère et de suivre le sort de l'un ou de l'autre, à leur gré? — Très surexcitée par une si émouvante hypothèse, la petite tête de M. Lulu s'échauffe, et, avec l'impitoyable logique des enfants, il examine la question sous ses deux faces. Il se demande comment il se comporterait lui-même, s'il était le fils des époux qui vont se séparer, et qu'on lui permît de choisir. De quel côté se rangerait-il? Immédiatement, il revoit la

grande maison confortable du juge, avec le jardin fruitier attenant. M. Tissopin, d'après ce qu'a dit son père, possède toute la fortune, et par conséquent la maison et le jardin lui resteront, tandis que Mme Tissopin, redevenue pauvre, sera réduite à louer quelque modeste logement dans les bas quartiers. Chez le juge, on aurait toutes ses aises et on pourrait satisfaire tous ses caprices; on trouverait une table bien servie et on dormirait dans un bon lit bien douillet; chez la femme séparée, au contraire, on vivrait chichement, peut-être même serait-on obligé de travailler pour gagner son pain?... M. Lulu n'est pas un méchant garçon, il a le cœur sensible à ses heures, mais il est porté sur sa bouche; il a instinctivement le goût du luxe et du bien-être. La pauvreté lui fait peur et il ne peut voir, sans un sentiment de malaise, les gamins mal vêtus qui rôdent par les rues du faubourg ou grouillent aux portes des fabriques. Avec cet égoïsme inné chez l'enfant, il en arrive à se dire qu'on serait plus heureux dans la grande maison du juge, et il n'est pas éloigné de penser que, le cas échéant,

la belle aisance de ce dernier lui agréerait mieux que la gêne de Mme Tissopin.

Cette dislocation probable du ménage Tissopin le préoccupe plus que de raison et son agitation est encore entretenue par les bavardages des domestiques, car, à la cuisine aussi bien qu'au salon, on glose sur l'infortune du mari trompé. Un après-midi, dans le jardin de la grand'tante Thérèse, tandis que Lulu épie le vol des papillons, sa bonne et la servante du logis reprisent du linge à l'ombre du cytise et, naturellement, discutent le cas de Mme Tissopin, ainsi que les conséquences de la séparation imminente. Lulu les écoute sournoisement. Tout d'un coup, il se mêle à la conversation et déclare tout à trac :

— Moi, si papa et maman se séparaient, je resterais avec papa!...

Il n'a pas plus tôt fini sa phrase, qu'aux œillades peu charitables échangées par les deux domestiques, il en comprend toute la cruauté et qu'il voudrait bien la rattraper. Mais le mot est lâché, et, comme tous les mots malencontreux,

il n'est perdu pour personne. Le soir même, en assistant à la toilette de nuit de la mère de Lulu, la bonne n'est pas fâchée de répéter malignement à sa maîtresse l'égoïste réflexion de l'enfant. Blessée au vif dans ce qui lui tient le plus au cœur, la mère rougit, hausse les épaules et dissimule du mieux qu'elle peut le coup qu'on vient de lui porter, mais elle souffre atrocement de l'inconsciente ingratitude des enfants.

Le lendemain, lorsque, au petit matin, M. Lulu vient, comme d'habitude, se câliner dans le lit de sa maman, elle lui prend tristement les mains et, le regardant bien en face :

— Est-ce vrai, Lulu, demande-t-elle, que si je me séparais d'avec ton père, tu me laisserais pour demeurer avec lui ?

Lulu voit les yeux bleus de sa mère tout brillants de larmes ; il se sent piqué par un remords et a conscience de la peine qu'il a causée. Les paupières baissées, la mine contrite, il finit par balbutier :

— C'est vrai, maman, je l'ai dit, mais je n'en pensais pas un mot...

Et, en effet, en ce moment, étroitement enveloppé par la chaude étreinte maternelle, il a honte de ses calculs intéressés et donnerait tout au monde pour réparer le mal qu'il a fait.

— Méchant enfant; comment! tu aurais le cœur de quitter une maman qui t'aime si fort?

— Non, non, jamais! protesta Lulu entre deux sanglots.

Poitrine contre poitrine, la mère et l'enfant mêlent leurs larmes. M. Lulu, pour la première fois, comprend ce que c'est que l'égoïsme et apprend à le détester.

VII

Mythologie

MONSIEUR LULU a quitté la classe des Sœurs pour passer à des exercices scolaires plus sérieux. Il est maintenant externe à la pension Mauriceau — un établissement voisin de la maison familiale et installé dans une vieille bâtisse datant du seizième siècle. Les classes donnent sur une vaste cour intérieure et sur un jardinet dont deux vénérables sapins sont le principal ornement. Là, on inculque à Lulu des notions de grammaire, d'arithmétique,

et on lui apprend, par surcroît, l'Histoire sainte et la Mythologie. L'Histoire sainte l'a d'abord intéressé. Noé et le déluge universel, Abraham et Agar, Jacob et Esaü, Joseph vendu par ses frères, Moïse dans le désert, Samson et Dalila, ont amusé son imagination à l'instar des contes de fées. Il trouve seulement que Jehovah, toujours ombrageux, irritable et grondeur, y joue trop souvent le rôle de la méchante fée qui intervient au plus beau moment comme un trouble-fête. La Mythologie lui semble plus souriante et séduisante; dès les premiers chapitres elle le passionne; les aventures des dieux de la Fable font dans son esprit un tort notable aux récits de l'histoire sacrée.

Dans la bibliothèque de son père, M. Lulu a déniché un vieux volume in-8°, intitulé : « Mythologie à l'usage de la jeunesse », et où de vieilles estampes représentant les dieux, les demi-dieux et les nymphes, illustrent les pages du texte. Il lit avec délices ce bouquin relié en veau fauve et qui devient bientôt son livre de chevet. Toutes ces divinités de l'Olympe sont, à son

avis, autrement vivantes que les patriarches, les prêtres et les juges d'Israël. Elles ont aussi plus de couleur et d'originalité, puis — détail qui ne laisse pas de toucher le cœur de M. Lulu — elles sont toujours très accessibles au sentiment de l'amour et cela leur donne une physionomie infiniment attrayante. Combien Lulu préfère à Jehovah, constamment sourcilleux et chagrin, ce magnifique Jûpiter, père des dieux et des hommes et vainqueur des Titans. Ce dieu-là, s'il s'irrite de temps à autre, s'adoucit dans l'intervalle et s'humanise jusqu'à s'éprendre d'Europe, d'Io, de Léda, de Sémélé; le paradis des Hébreux où Jehovah et le Serpent s'agitent seuls, fait piteuse figure à côté de cet Olympe peuplé de dieux et de déesses aux visages si différents, à la beauté si éblouissante, aux attributs si ingénieusement variés! Neptune et Thétys, régnant sur les mers et ayant une prestigieuse cour de Néréides et de Tritons; Pluton, roi des Enfers enlevant Proserpine; Apollon Délien, maître de la lyre et si malheureux en amour; Vénus, née du sang d'Uranus, mêlé aux flots de l'Océan; Diane, la

vierge chasseresse, au front ceint d'un croissant de lune; Vulcain et sa forge; Hercule avec sa massue, domptant les bêtes sauvages et succombant aux blandices d'Omphale; le terrible Mars se déguisant en sanglier pour découdre Adonis, dont le sang répandu fait fleurir des anémones... Comme tous ces radieux personnages et leurs mirifiques aventures enchantent une imagination d'enfant!... M. Lulu les trouve admirables; il regrette naïvement le temps où ces êtres divins daignaient parfois descendre sur la terre et se mêler à la vie trop courte des mortels. Les péripéties de la guerre de Troie, où les dieux viennent combattre dans les rangs des Grecs ou des Dardaniens, lui paraissent bien plus épiques et empoignantes que les ennuyeuses querelles des Hébreux et des Philistins...

Mais ce qui le charme surtout, parce que cela le touche de plus près, c'est le monde des divinités inférieures qui vivent de plain-pied sur la terre, et habitent les forêts, les ruisseaux, les montagnes et les plaines. C'est Pan et les Sylvains; c'est le peuple capricieux et poétique des

Dryades, des Naïades et des Napées. Au retour de la belle saison, tous les jeudis, M. Lulu s'en va en compagnie de son grand-père dans un petit bois qui jouxte la grande forêt, et où l'aïeul passe ses après-midi à greffer des sauvageons ou à tendre des pièges aux petits oiseaux. Dès que le grand-père s'est installé dans la maisonnette et a allumé sa pipe, l'enfant s'enfonce dans le bois et rêve d'y surprendre un Faune joueur de syrinx ou une Nymphe en train de sortir de l'écorce d'un arbre. Il demeure des heures entières en face d'un gros hêtre creux, qui doit certainement servir d'asile à quelque Hamadryade. Il se la représente blanche et souple, vêtue seulement de ses cheveux épars à travers lesquels luisent de magiques yeux verts. Il va même jusqu'à murmurer des paroles d'évocation, comme au temps jadis, et à offrir des sacrifices à la divinité cachée. Il a apporté des perles de résine, raclées au tronc des sapins de la pension Mauriceau, et il les fait brûler sur une pierre, en guise d'encens, en l'honneur de la Dryade de ses rêves. Il l'invoque avec de douces paroles caressantes ; puis, tandis que la fumée

bleue et aromatique monte en un mince filet sous la voûte des feuillées, il attend tout frissonnant l'apparition de la déesse... Parfois, dans les hautes branches, un bruit sourd l'agite des pieds à la tête... Il perçoit très distinctement un mystérieux tac-tac... On dirait qu'un doigt impatient heurte l'écorce pour la fendre. « Serait-ce la Nymphe, enfin ? » M. Lulu commence à avoir la chair de poule... Mais non, c'est tout simplement un pivert, en train de marteler les branches à coup de bec et qui, soudain, dérangé dans sa besogne, s'envole en jetant un cri effarouché. Aussi épeuré que l'oiseau, M. Lulu se dresse sur ses jambes et s'en va mélancoliquement déçu.

Les mythes de la Grèce antique font une profonde impression sur l'âme de cet enfant de dix ans. Il en est hanté jour et nuit, et, comme il est très communicatif, il ne peut se tenir d'en parler aux gens de son entourage. Le père de Lulu s'amuse de cet éveil précoce de l'imagination, mais la maman est scandalisée ; elle rabroue d'importance le jeune païen ; elle s'évertue à lui prouver que l'Histoire sainte contient seule la vérité et

que la Mythologie n'est qu'un tissu de mensongères impiétés. M. Lulu est plus mécontent que convaincu. Il lui en coûte trop de renoncer à ses croyances et il ne veut pas être désabusé. Tout seul, en son par-dedans, il rumine les remontrances et les démonstrations maternelles. — Après tout, qu'est-ce qui prouve que l'Histoire sainte est la vérité et que l'autre est l'erreur ? Les Grecs sont aussi anciens que les Hébreux, et les dieux de l'Olympe ont dû exister avant le Paradis de Jehovah. Le cerveau de l'enfant travaille là-dessus ; il compare mentalement les récits mythologiques avec l'histoire juive et fait de l'exégèse sans s'en douter. Il constate que l'aventure de la boîte de Pandore a certaines analogies avec celle du fruit défendu. Le déluge de Deucalion et de Pyrrha ressemble fort au déluge auquel échappent seuls Noé et sa famille. Enfin, les prouesses de Samson et ses faiblesses pour la traîtresse Dalila rappellent singulièrement les grands travaux d'Hercule et sa lamentable chute aux pieds d'Omphale, reine de Lydie. M. Lulu se dit tout cela et d'autres choses encore, si bien que le doute

l'envahit peu à peu. Ceux qui ont écrit l'Histoire sainte ont pu emprunter ces détails aux poètes grecs qui ont chanté la gloire et les miraculeuses aventures des dieux de l'Olympe, et, dans ce cas, où est la preuve que la vérité est d'un côté plutôt que de l'autre? Or, comme les beautés de l'Histoire païenne semblent bien plus séduisantes à M. Lulu que les farouches récits de l'Histoire sacrée, il incline fortement à penser que Jupiter est antérieur à Jehovah; que les déesses antiques demeurent immortelles et que le monde des Nymphes et des Sylvains vit encore dans les profondeurs des bois, palpite encore sous l'écorce des chênes.

Persuadé de la justesse de son raisonnement, M. Lulu revient triomphant à l'heure du dîner et, devant la famille réunie, expose hardiment ses objections.

Le père, enchanté de l'argumentation ingénieuse de son héritier, continue à sourire discrètement; mais la grand'mère joint les mains et secoue la tête avec l'air de dire : « Voilà le fruit de l'éducation moderne! » Quant à la mère, cho-

quée dans ses convictions religieuses, elle est absolument stupéfiée.

— Cet enfant, soupire l'aïeule, raisonne comme un païen, il est grand temps qu'on le remette dans la bonne route.

— C'est affreux! gémit la maman; ce maître d'école, avec sa mythologie, a déplorablement faussé le cerveau de Lulu... Dès demain, je le conduirai chez M. le curé de Notre-Dame et, la semaine prochaine, il ira au catéchisme...

Le catéchisme!... Cela représente, pour M. Lulu, une chapelle froide et nue, dans l'un des bas-côtés de l'église; un vicaire rageur, s'agitant dans une chaire de bois peint, et des rangées d'enfants assis d'un air ennuyé sur des bancs très durs et sans dossier... Adieu les jeudis et les dimanches employés à errer sous bois en évoquant les Faunes et les Dryades!... Il croit entendre derrière lui comme un froufrou d'ailes gémissantes et il lui semble que les dieux et les déesses de l'Olympe s'envolent pour ne plus revenir jamais.

VIII

Le Catéchisme

SUPPRIMER la mythologie, ouvrage impie et diabolique; la remplacer par le catéchisme diocésain, dont l'enfant suivra les cours deux fois par semaine; de plus, il fréquentera assidûment les offices du dimanche. — Tel est le résumé de la consultation du curé de la paroisse, et c'est pourquoi M. Lulu, par un beau dimanche, sous l'escorte d'une servante, s'achemine, tête basse et l'œil ennuyé,

vers l'église où sonne à toute volée le troisième coup de la messe. La nef est froide, blanchie à la chaux, avec pour tout ornement un chemin de croix dont les tableaux, peints par un artiste local, représentent les principaux épisodes de la Passion. Tandis que les bancs se garnissent et que, sous la voûte, résonnent des toux de dévotes et des claquements de sabots, M. Lulu contemple distraitement les toiles attachées à chaque pilier : le Christ au jardin des Oliviers, le Christ devant Pilate, la rencontre de sainte Véronique, Simon le Cyrénaïque, le crucifiement entre les deux larrons. — En son pardedans, il les trouve lugubres et fort inférieures aux estampes de sa mythologie, où l'on voyait la naissance de Vénus, Daphné changée en laurier, les trois Grâces et les neuf Muses, toute une théorie enfin de Déesses et de Nymphes cent fois plus récréatives et charmantes que les filles de Jérusalem...

L'officiant a psalmodié l'*Introït*, les chantres entonnent le *Kyrie,* puis le *Gloria.* Lulu, au fond de son banc, essaie de retrouver le texte sacré

dans le paroissien ouvert sur les genoux de sa bonne; mais il y renonce vite, et bayant aux mouches, il rêve à tout autre chose. Oh! ces offices du dimanche, combien lentement ils se traînent pendant qu'on aperçoit un coin du ciel bleu à travers une vitre de l'abside et qu'on entend au dehors la réveillante musique des moineaux mis en joie par l'air libre et le soleil! La grand'messe passe encore! Il y a la variété des cérémonies rituelles, la belle envolée des hymnes, le va-et-vient des enfants de chœur en soutanelles rouges, les jolis morceaux d'orgue pendant l'*Offertoire*, puis le plaisant intermède du pain bénit dont Lulu bourre ses poches... Mais les vêpres somnolentes avec la ronronnante mélopée des psaumes, les ronflements mal étouffés des dévotes, les vêpres sont mortellement ennuyeuses! Et il n'y a pas moyen d'y manquer, car le catéchisme a lieu immédiatement après, et le curé fait défiler devant lui tout son troupeau d'enfants, afin d'être sûr qu'aucun d'eux ne manque à l'appel.

A demi ensommeillé, Lulu gagne les bas-

côtés où se trouve la chapelle du catéchisme. Consacrée à saint Louis de Gonzague et plus nue encore que la nef, elle n'a pour tout décor qu'un tableau représentant le jeune saint agenouillé à côté d'une gerbe de lys. Face à l'autel, les enfants sont assis en rangs d'oignons : les filles au fond, les garçons en avant. Le dos au mur, dans une chaire modeste, le vicaire, frisé comme un mouton, figé dans son surplis blanc, domine les rangées de gamines et de gamins et les interroge d'un ton nasillard. Il choisit au hasard, dans le tas, et rabroue rageusement les malchanceux qui hésitent ou qui altèrent le texte. Chaque fois, M. Lulu est dans les transes et frissonne à la perspective d'être questionné. S'il sait par cœur toutes les aventures de Jupiter et d'Apollon, en revanche il ne parvient pas à se mettre dans la tête la prose abstraite du catéchisme. Il y a surtout un chapitre sur « la Grâce », auquel il n'entend goutte et sur lequel on revient toujours. Pendant que le vicaire poursuit son interrogatoire, Lulu tourne des yeux anxieux vers l'image de saint Louis de Gon-

zague, et, encore qu'il n'ait pas une foi bien solide, dans sa détresse il invoque mentalement le saint et le supplie d'opérer un miracle pour que le catéchiste oublie de l'interroger à son tour.

Et ce n'est pas tout. Le petit vicaire n'a-t-il pas eu l'idée de s'assurer si les élèves savaient leurs prières du matin et du soir? Cette fois, chacun est mis successivement sur la sellette et il n'y a aucune chance pour que le malheureux Lulu échappe à l'épreuve. Son tour est arrivé. Une sueur froide lui mouille les tempes : il choppe au *Credo* et ne peut pas articuler un traître mot de l'*acte de contrition*. Le pis est qu'il est le seul qui ait fait montre d'une aussi crasse ignorance, et cela cause un scandale. Le dimanche d'après, à la grand'messe, le curé monte en chaire et prend pour sujet de son sermon : « L'éducation religieuse des enfants. » Dès le début, M. Lulu a comme un confus pressentiment de ce qui va se passer et il voudrait bien être dehors. En effet, après un court préambule, le prêtre tranche dans le vif : « Oui, s'écrie-t-il,

mes chers frères, on apprend aujourd'hui l'histoire profane, le latin et le grec, et on oublie d'apprendre à prier Dieu! Croiriez-vous que, parmi les enfants du catéchisme, j'ai eu la mortification de rencontrer des élèves qui ignorent leurs prières du matin et du soir? Et ce ne sont pas de pauvres enfants dont les parents ne peuvent s'occuper; ce sont des enfants de fonctionnaires; ils font leurs études classiques; ils connaissent les récits de la Fable, on leur enseigne les ridicules histoires des faux dieux du paganisme et ils ne savent dire ni leur *Pater* ni leur *Credo!...* » L'allusion est claire, personne ne peut s'y tromper; Lulu est de tout le catéchisme le seul qui ait commerce avec les dieux de la mythologie. Le rouge lui monte au front. Il lui semble que les yeux de tous les paroissiens sont braqués sur son banc et que les dévotes indignées se le montrent du doigt. Il se fait tout petit, se rencogne derrière sa bonne. Il souhaiterait volontiers de disparaître dans un gouffre, comme Ajax, fils d'Oïlée; mais les dieux refusent de l'engloutir et il est forcé de boire son

humiliation jusqu'à la dernière goutte, c'est-à-dire jusqu'à ce que le curé ait terminé son prône par un « Ainsi soit-il ».

Pourtant, de même qu'il n'est point de parfaite allégresse, il arrive toujours une heure où nos tristes déboires sont compensés par une joie inattendue. Un jeudi de printemps, Lulu est questionné par le vicaire sur le point de savoir « si nous pouvons coopérer à la grâce ». Tandis qu'il cherche une réponse, le visage tourné vers son interrogateur, il aperçoit, sur le premier banc des filles, une nouvelle venue qui a l'air de sourire en le désignant à sa voisine. La tête de l'enfant est toute bouclée, elle a de vifs yeux clairs, une bouche malicieuse et elle est enveloppée dans une mante bleue qui s'harmonise à merveille avec ses boucles châtaines. Il semble qu'elle dise : « Ah! ah! voilà donc ce garçon qui sait mieux sa mythologie que ses prières! » Lulu n'a plus d'attention que pour ce joli visage d'espiègle et, naturellement, il bafouille et reste *a quia*, ce qui le mortifie cruellement, non point à cause de la semonce du

vicaire, mais parce que cet échec va le diminuer dans l'estime de la fillette à la mante bleue.

Cette petite aux cheveux frisottants lui paraît aussi séduisante qu'Hébé, déesse de la jeunesse, et désormais elle occupe toute sa pensée. Il la suit en tapinois quand elle quitte l'église. Il connaît bientôt sa demeure et son nom, et tous les détails de sa vie de tous les jours. Elle est la fille d'un marchand de grains, s'appelle Francine et suit les cours de la pension des demoiselles Papillon. Chaque matin, Lulu quitte en hâte son école et va se mettre dans l'embrasure d'une porte, non loin de la pension, pour épier la sortie des externes, qui a lieu un peu avant midi. Et ainsi, quotidiennement, il a la joie de contempler pendant quelques minutes la mignonne espiègle, qui s'enfuit prestement après avoir lancé au hardi garçon une furtive œillade malicieuse.

Il n'en faut pas davantage, et le voilà sérieusement épris de Francine. — Quels éléments peuvent entrer dans la composition de l'amour instinctif qui s'éveille au fond des cœurs enfan-

tins?... D'abord une forte dose d'idées romanesques développées par la lecture; mais aussi une trouble curiosité, une sensualité inconsciente qui, dès le plus jeune âge, attire un sexe vers l'autre. — Lulu aime la petite Francine surtout avec son imagination, sans penser à mal et le plus platoniquement du monde; pourtant, une mystérieuse chaleur lui coule dans les veines au moment où ses yeux rencontrent ceux de l'enfant. Lorsqu'il admire cette tête aux cheveux frisottants, cette délicate bouche rieuse, ces joues aux fossettes rosées, il sent peu à peu dans sa poitrine un désir éclore comme une fleur vermeille — le désir de mettre un baiser sur les boucles châtaines et les lèvres espiègles...

Maintenant, le catéchisme est plein de charmes pour Lulu. Il a hâte d'être au jeudi et au dimanche pour apercevoir la fine silhouette de Francine se détachant sur les murs gris de la chapelle. Il sait par cœur les chapitres les plus subtils; il est particulièrement ferré sur celui de « la Grâce ». Le vicaire en est tout édifié; au milieu de ses bouquets de lys, le chaste Louis de

Gonzague lui-même a l'air de se féliciter de cette touchante conversion. Ils ne se doutent ni l'un ni l'autre que la *grâce* à laquelle le jeune catéchumène doit sa transformation est celle de cette petite, assise au premier banc des filles. Ce sont ces cheveux couleur de châtaigne, ces yeux clairs comme eau de source, ces fraîches lèvres souriantes, qui ont opéré le miracle, et tout en sachant mieux son catéchisme, M. Lulu est demeuré païen comme devant.

IX

Clairette

MARS est de retour. Dans le jardin de l'ancien logis de la tante Thérèse, occupé aujourd'hui par les parents de M. Lulu, les narcisses commencent à s'ouvrir et les merles à siffler. On entend, le soir, filles et garçons jouer sous les acacias de la rue des Clouères, et, à leurs rires plus limpides, on devine que le printemps est revenu, car les enfants sont comme les oiseaux; avril rend leurs mouvements plus légers et leurs voix plus musicales.

Les jours grandissent. Dans la salle à manger familiale, on peut dîner sans allumer la lampe, et quand le repas est achevé, il fait encore clair dehors. M. Lulu en profite pour gagner la rue, où un impérieux désir de dissipation l'attire; car le renouveau l'agite et lui infuse un sang plus vif dans les veines. Il a douze ans passés, il a fait sa première communion l'année d'avant et il est maintenant en cinquième. Il se considère comme un grand garçon, dédaigne les jeux trop enfantins de la toupie et du cheval fondu et recherche de préférence la compagnie des filles et des garçons plus âgés; — des filles surtout. — Sa platonique passionnette pour la petite Francine aux cheveux bouclés a pris fin avec les leçons du catéchisme, mais cette première éclosion de l'amour l'a mis en goût et a développé en son cœur d'adolescent l'attrait des fréquentations féminines. Or, ces voix chantantes qui l'ont poussé hors du logis sont précisément celles d'une bande joyeuse qui se réunit chaque soir pour danser des rondes aux dernières rougeurs du crépuscule. La rustique mélodie de ces danses

populaires s'harmonise heureusement avec les tièdes haleines du printemps, avec les odeurs de violettes et de narcisses, éparses dans l'air. M. Lulu en est comme étourdi, tandis qu'il rôde avec des yeux pleins de convoitise autour des meneurs et des meneuses de la ronde. La société est un peu mêlée; danseurs et danseuses appartiennent à la population ouvrière du voisinage : apprentis sortant de l'atelier, filles de tisserands et de petits boutiquiers du faubourg, mais les garçons ont l'humeur joviale; les filles sont plus délurées, jolies et avenantes: les aînées comptent dix-huit ans au plus; les jeunes, quatorze ans à peine. M. Lulu a grandi très vite, et paraît fort avancé pour son âge; il a de gentilles façons, et tout ce monde du voisinage le connaît depuis l'enfance. Aussi, à son approche, les mains se dénouent pour l'accueillir. L'instant d'après il tournoie entraîné dans un tourbillon de jupes envolées.

Oh! ces rondes du temps jadis, chantées à l'unisson par une vingtaine de voix jeunes et gaillardes, rythmées par le rebondissement des

talons sur le sable; ces rondes qui toutes parlent d'amour et s'achèvent par des baisers, quelle fièvre elles mettent au cœur de Lulu, quels voluptueux courants magnétiques elles font passer dans ses mains serrées par de nerveuses mains de filles! Les paroles libres et naïves des couplets lui suggèrent des idées de furtives tendresses, des perspectives de galantes et alléchantes aventures. Quand on chante :

A l'écart d'un petit bois,
La belle s'est endormie;
Par là il y passe
Trois chevaliers du roi...

l'adolescent tout de suite se représente l'une des jolies filles de la bande, endormie sous un hêtre, et souhaite d'être ce royal chevalier qui va l'éveiller, en la prenant « par sa main blanche ».

Une autre débute par ces mots :

A ma main droite, j'ai un beau rosier,
Qui porte rose au mois de mai...

et Lulu croit assister à un lever d'aube printanière dans un jardin enchanté, où des jeunes

filles « belles comme le jour » déroulent leur guirlande fleurie, à travers des buissons de roses empourprées.

Mais la ronde qu'il préfère encore est celle où la bande tournoyante se divise en deux chœurs de voix alternées. Le premier chœur commence :

Ah! qui marierons-nous?
Ah! qui marierons-nous?...

et l'autre répond, en désignant l'une des danseuses :

Mademoiselle, ce sera vous,
Mon joli cœur que j'aime...

Après la jeune fille, on nomme le garçon « qui sera son époux ». Ils entrent au milieu du cercle, ils s'agenouillent, et toutes les voix reprennent triomphantes :

Et puis embrassez-vous,
Embrassez-vous encore un coup,
Mes jolis cœurs que j'aime!...

Or, ce soir-là, le meneur de la ronde a fait pé-

nétrer au centre de la danse une fillette de quatorze ans, aux cheveux bruns épais, aux yeux noirs, à la peau blanche, à la taille souple déjà formée, et qui s'appelle Clairette. A la question :

Qui sera son époux ?

la voix mordante de la meneuse réplique :

Monsieur Lulu, ce sera vous,
Mon joli cœur que j'aime !...

Et voilà Lulu, tout palpitant, qui prend les mains de la jolie brunette, tandis que le chœur continue :

Mettez-vous à genoux,
Et puis embrassez-vous ;
Embrassez-vous encore un coup,
Mes jolis cœurs que j'aime !...

Le garçonnet intimidé ne sait d'abord s'il doit obéir à l'injonction, mais Mlle Clairette, plus dégourdie, a pris les devants et sa mignonne bouche provocante se pose vivement sur celle de son vis-à-vis, qui boit comme miel ce premier

baiser, et, devenu plus audacieux, le rend tout chaud à sa partenaire, pendant que danseurs et danseuses entonnent à plein gosier :

J'aimerai qui m'aime,
J'aimerai qui m'aimera...

Ce chant d'épithalame sonne délicieusement aux oreilles de Lulu; il voudrait qu'il ne finît plus et demeure encore agenouillé devant Clairette, dont il ne quitte pas les mains. Cependant, la nuit est venue, la bande des danseurs s'éparpille et l'amoureux rentre tout enfiévré au logis paternel. Cette première caresse féminine le trouble étrangement; elle descend de ses lèvres à sa poitrine comme une brûlante coulée de volupté et lui met tout le corps en langueur. Sa chair en conserve longtemps l'exquise impression. Le lendemain, il ne songe plus qu'à retrouver Clairette. Il sait qu'elle est la fille d'un jardinier de la rue des Foulans. Elle a la réputation d'être un peu trop garçonnière, assez mal élevée et mal surveillée par son père, qui passe son temps à cultiver son potager et à faire des

journées en ville. Ces détails ne sont pas pour effaroucher M. Lulu, au contraire. Au sortir du collège, il rôde autour du logis du jardinier, remarque le jardin un peu fouillis et mal clos par une haie d'aubépine et de sureaux; mais il n'aperçoit pas Clairette. Pour se consoler, il se dit qu'il la reverra sans doute en compagnie des meneuses de la ronde, et déjà il se pourlèche à la pensée de l'embrasser de nouveau. Malheureusement le guignon se met de la partie. Le soir, il pleut à verse et le malchanceux amoureux est claquemuré au logis. Tout le reste de la semaine, le temps est incertain; de capricieuses giboulées détrempent le sol, rendent les rondes impossibles. Lulu ronge péniblement son frein et commence à désespérer, quand, un matin, en rentrant de classe, il remarque sur la façade blanche de la maison paternelle une inscription toute fraîche au crayon rouge, rédigée sans souci de l'orthographe et ainsi conçue :

« *Si meussieu Lulu veut me voire, qu'il viéne au jardint demin jeudi. Il y a un trous à la aie.* »

Les joues du collégien s'empourprent à l'idée que d'autres que lui ont pu lire cette invitation compromettante, et il s'empresse de la gratter avec son couteau. Néanmoins, il ne doute pas un moment que l'inscription ne soit de la main de Clairette; une joie intérieure, mêlée d'un mouvement de vanité, lui gonfle le cœur et il décide qu'il ira au rendez-vous.

Le jeudi, le ciel est bleu et un clair soleil a séché les chemins. Après avoir exécuté prudemment un long détour, Lulu arrive rue des Foulans. Il y a, en effet, un trou à la haie, et, par cette brèche, l'adolescent pénètre, non sans un frisson d'inquiétude, dans le jardin qui paraît désert. Tandis qu'à pas de velours, il longe une allée de néfliers en fleurs, il entend un éclat de rire et, soudain, découvre, sous une tonnelle de noisetiers, Clairette, couchée sur un talus, parmi la jeune herbe déjà haute :

— Par ici! murmure-t-elle, vous êtes gentil de venir... Ainsi, vous avez-lu mon gribouillage?... L'avez-vous effacé, au moins?...

Comme elle le voit encore un peu pâle et effrayé de son entrée illicite dans le domicile d'autrui, elle ajoute :

— N'ayez pas peur, papa est en journée et je suis seule chez nous... Allons, asseyez-vous dans l'herbe, il y a de la place et vous verrez comme on y est bien!...

Si on y est bien! cela ne fait aucun doute pour le collégien. Il se coule à côté de la peu timide fillette. L'herbe épaisse les enveloppe; ils sont serrés l'un contre l'autre comme deux châtaignes jumelles dans la coque verte. A travers l'étoffe légère de la robe de percale, Lulu se sent frôlé par le corps tiède et rond de Clairette, et cette sensation le fait transir et brûler tout à la fois. Des odeurs de jacinthes et de giroflées lui montent à la tête; en même temps, il est obsédé par le désir de goûter de nouveau l'humide caresse des lèvres de la mignonne fille, posées sur les siennes. Seulement il ne sait comment débuter et cherche une transition pour arriver à obtenir le baiser si ardemment convoité.

Le voyant silencieux, Clairette a arraché une

frêle tige de graminée et la promène malicieusement sur les joues de l'adolescent qui tressaille.

— Vous êtes chatouilleux? demande-t-elle?

— Oui, et vous? répondit-il d'une voix oppressée.

— Oh! moi, cela dépend des places... Tenez, ajoute-t-elle en montrant son cou blanc et ses oreilles, quand on me fait des chatouilles, là... et là, ça me donne la petite mort...

— Et ici? questionne de nouveau Lulu, posant un doigt enhardi sur les lèvres de Clairette.

— Non, réplique-t-elle en lui adressant une œillade provocante, je ne sens rien quand on me touche avec le doigt...

— Et avec la bouche? chuchote-t-il tout à fait grisé. Sournoisement, enlevant son doigt et approchant ses lèvres, il s'apprête à resavourer les délices du baiser tant désiré, quand les branches des noisetiers s'écartent brusquement et, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, le jardinier, à l'aide de deux gifles vigoureusement appliquées, sépare sa fille de l'entreprenant Lulu.

— Ah! gueuse! crie-t-il à Clairette qui décampe, je t'y prends encore!... mais tu me le payeras...

Il empoigne Lulu par le bras, le relève violemment; puis, lui pinçant l'oreille entre deux doigts durs comme du fer, il le reconduit jusqu'aux limites de son domaine. Là, nouvelle gifle, accompagnée de cette brève admonestation :

— Drôle, ne remets plus les pieds chez nous... Si jamais je t'y retrouvais, je t'écrabouillerais comme un escargot!...

Et M. Lulu, piteux, confus et dégrisé, s'en revient tout pensif au logis paternel.

X

Souffrances d'Écolier

MONSIEUR LULU avait espéré que le piteux dénouement de son aventure avec Clairette resterait un secret entre lui et le trop démonstratif jardinier. Mais en province il n'y a pas de secrets. Il faut croire que, semblables aux roseaux jaseurs du barbier du roi Midas, les giroflées et les noisetiers du jardin ont raconté aux brises d'avril la déconvenue de l'amoureux et les gifles administrées par le père de

Clairette. Toujours est-il que l'histoire a transpiré en ville, et que M. Lulu, le lendemain, devant la famille assemblée, a été sévèrement chapitré à propos de ses goûts dépravés et de son précoce dévergondage. Le pis, c'est qu'au collège on connaît déjà par le menu tous les détails de l'affaire. Le principal est scandalisé et les camarades en font des gorges chaudes. Quelques jours après, à son arrivée sous le porche universitaire, Lulu est salué par des quolibets qui éclatent autour de lui comme autant de pétards. Le nom de Clairette, gloussé par vingt voix goguenardes, l'accueille au passage, tandis qu'il se terre dans un coin et rougit jusqu'à la racine des cheveux. Il n'est pas au bout. Un plus cruel supplice l'attend lors de l'entrée en classe. Le professeur, l'austère M. Dordelu, profite de l'occasion pour lâcher l'écluse à son éloquence grincheuse. Du haut de sa chaire, en lissant ses favoris poivre et sel, il parle à mots couverts d'un élève qui donnait de belles espérances, mais qui est en train de se perdre par de honteuses fréquentations et des écarts de conduite, fruits de mauvaises

lectures. Les bons camarades se poussent du coude et échangent de perfides sourires en se désignant du coin de l'œil l'infortuné Lulu, qui baisse le nez et sent une sueur froide lui perler aux tempes.

Jusque-là, en effet, il a tenu la tête de la classe; mais à partir de ce jour néfaste, les parti-pris dénigrants de l'impitoyable Dordelu et les incessantes allusions au jardin de Clairette le découragent et le démoralisent peu à peu. A la suite de la composition hebdomadaire, il n'obtient que la troisième place et sent autour de lui sourdre la joie méchante de ses condisciples, enchantés de sa défaite. « Vous récoltez ce que vous avez semé ! » dit en ricanant le principal qui est venu proclamer les places.

M. Lulu rentre chez lui amèrement mortifié. Son père ne plaisante pas lorsqu'il s'agit des études classiques et il juge du travail de son héritier par les résultats des compositions. Lorsque à l'heure du dîner, Lulu apparaît dans la salle à manger, il entend tout d'abord, comme tous les samedis, tinter à ses oreilles l'invariable question :

« Eh bien! quelle place as-tu? » Et il est obligé d'avouer, avec une pénible confusion, qu'il n'est que le troisième. Le père fronce les sourcils et murmure sarcastiquement :

— C'est une dégringolade!... Mais je m'y attendais ; on ne peut courir deux lièvres à la fois : les filles des rues et les bonnes places en composition... Si tu continues à marcher dans ces détestables chemins, tu deviendras un cancre et tu seras la honte de la famille.

— Malheureux enfant! s'écrie à son tour la mère, comment avez-vous pu donner ainsi dans le travers?... Vous n'avez pourtant autour de vous que de bons exemples!... Pour vous punir, ce soir, vous serez privé de dessert...

Bien qu'il soit un tantinet porté sur sa bouche et qu'il y ait ce jour-là un gâteau de riz comme entremets, M. Lulu supporterait stoïquement la punition, mais ce qui lui est intolérable, c'est le sentiment de sa déchéance. Il se demande avec désespoir si ses facultés n'ont pas baissé ou s'il ne va pas être la victime d'un mauvais sort, lancé par cette maligne fée de Clairette. Pourtant, il a

conscience de travailler avec le même zèle qu'autrefois. Jamais il n'a mieux compris les classiques qu'on lui fait expliquer; jamais mieux goûté les *Églogues* et les *Géorgiques*. Quand il lit dans l'épisode d'Aristée :

Qualis populea mœrens Philomela sub umbra
Amissos quæritir fœtus...

il se croit transporté à la lisière d'un bois, sous le ciel étoilé d'une tiède soirée de printemps; il entend en imagination la cantilène du rossignol monter dans les feuillées des peupliers, et il savoure avec ravissement la pénétrante poésie de Virgile.

Hélas! il est en ce moment lui-même semblable à la désolée Philomèle, et il emplit la nuit de ses plaintes contre la destinée. Il se condamne à un complet isolement; il évite la compagnie de camarades dont les plaisanteries lui sont odieuses; il fuit la ville où, dès qu'il traverse une rue, les rires malicieux des demoiselles de magasin, plantées sur le pas des portes, le mortifient au

passage. Sa seule consolation, pendant les jours de congé, est de monter au petit bois du grand-père et d'errer dans les futaies avoisinantes. La forêt, qui a revêtu ses habits de printemps, s'étale, toute verte, en plein azur. Les lisières sont peuplées d'oiseaux chanteurs ; les tranchées herbeuses, qui plongent dans les profondeurs boisées, foisonnent de la plantureuse variété des floraisons de mai : muguets, aspérules, ancolies et véroniques. Lulu y trouve à la fois un grand rassérénement et une sorte de sympathique sollicitude. Les fleurs bleues dont les talus sont semés semblent le regarder avec des yeux attendris ; le mélancolique appel du coucou invisible renvoie à ses oreilles l'écho de ses propres tristesses, et il revient au soleil couchant, le pas plus allègre, le cœur imprégné de la fortifiante poésie forestière. Il est plus sûr de lui-même, mieux disposé à lutter pour la conquête de cette précieuse première place qu'il a perdue.

Précisément, le mardi suivant on compose en version latine, et la version est son fort. Jusqu'à présent, il a battu haut la main ses concurrents,

et, cette fois encore, il espère prendre une éclatante revanche. Il écrit attentivement, sous la dictée, le texte extrait d'un poète qui lui est inconnu ; mais, enfin, c'est un poète, et Lulu a toujours eu des préférences pour la poésie latine ; il se sent plus apte à la comprendre et mieux outillé pour la traduire en français. A la vérité, le morceau choisi est d'une subtilité un peu précieuse. Néanmoins, après l'avoir relu deux ou trois fois, il croit en avoir saisi le sens ; même il y a découvert des beautés tout à fait neuves. Il s'emballe là-dessus, s'échauffe, et tout fumant, accouche d'une traduction qui, à son avis, fera certainement revenir M. Dordelu de ses injustes préventions...

Enchanté de sa composition, M. Lulu attend avec anxiété le jour où l'on connaîtra les places. Il voudrait déjà y être et trouve les heures trop lentes. Enfin, le samedi tant désiré arrive. Dans l'après-midi, l'adolescent écoute avec un affreux battement de cœur le pas pesant du principal qui monte l'escalier, apparaît sur le seuil, se campe au milieu de la classe, et avec son accent méridional, commence sa lecture :

— Classe de cinquième, version latine, premier...

Ici les oreilles du pauvre Lulu tintent douloureusement, et il croit avoir mal entendu... Mais la réalité est là impitoyable. Non seulement il n'est pas le premier, mais son nom ne vient qu'en cinquième ligne. Cela lui fait l'effet d'un coup de couteau en plein cœur. Il pâlit, ses jambes flageolent, tandis que l'austère Dordelu murmure :

— Je ne sais où l'élève Lulu avait la tête, mais il n'a rien compris au texte. Sa version grouille de contre-sens...

Il n'écoute plus, un froid glacial lui court par tout le corps, il a la fièvre et, constamment cet affreux mot : « cinquième », lui bat le cerveau. Cinquième ! Comment osera-t-il révéler ce désastre à sa famille ? Maintenant, il ne trouve plus les minutes trop lentes. Il voudrait que l'heure de la sortie ne sonnât jamais. Elle sonne, cependant. Le tintement grêle de la cloche de quatre heures se répand lugubrement dans l'air ensoleillé et les externes se précipitent bruyamment au dehors. Lulu, blême et fiévreux, demeure en arrière ; pour

retarder encore le formidable moment des aveux, il prend un chemin opposé à celui de sa maison; il erre lamentablement à travers les rues les plus solitaires de Juvigny. Il est absolument déprimé et, tout en vaguant dans les faubourgs, il se demande si le mieux ne serait pas de laisser ignorer le résultat de la composition à ses parents. Il est arrivé quelquefois — rarement — que le principal, empêché, n'ait pas proclamé les places, le samedi. Pourquoi ne laisserait-il pas supposer que le fait s'est produit cette semaine?... Le soleil s'abaisse vers la crête des vignobles de Corotte; il va être six heures, et il devient urgent de regagner le domicile paternel. Lulu se résigne à s'acheminer vers son logis. Il glisse en tapinois, par la porte entre-baillée, questionne la servante, et respire un instant. Sa mère n'est pas revenue de sa tournée de visites et son père n'a pas quitté son bureau... Le triste Lulu peut encore jouir d'un moment de répit. Hélas! cette trêve à son angoisse ne dure guère. Voici la maman qui rentre et le père qui apparaît dans la salle à manger. Le père a l'air de bonne humeur, mais la mère a

la mine soucieuse. Un silence mortel tombe dans la pièce...

— Lulu, dit enfin le papa, tu ne nous parles pas de ta composition ?

Lulu, mis au pied du mur, se décide à payer d'audace :

— On n'a pas donné les places, dit-il d'une voix blanche.

Il a à peine achevé que la mère s'écrie, indignée :

— Menteur !... Je sors de chez ton ami Maurice... Tu es cinquième ; il ne te manquait plus que de joindre le mensonge à la paresse et à l'inconduite !...

Pour le coup, tout s'écroule à la fois, Lulu voit les meubles tourner autour de lui, il lui semble qu'il a le vertige, et il s'accroche à une chaise, tandis que le père déclare rageusement :

— C'est bien. Il gardera les arrêts pendant huit jours au pain sec et à l'eau... Qu'on l'emmène dans sa chambre... Je vais prévenir le principal !...

XI

La Crise

MONSIEUR LULU est arrivé enfin au bout de ses huit jours d'arrêt. Les heures mauvaises passent tout comme les heures joyeuses, seulement elles sont plus difficiles à digérer, et c'est en quoi nous dupent les philosophes qui prétendent alléger nos peines en invoquant l'égale et inévitable fuite du temps. Oui, rien ne dure, mais les journées de souffrance n'en laissent pas moins après elles une

impression pénible qui ne s'efface point avec la même rapidité. Lulu est maintenant libre d'aller et de venir à sa guise, et pourtant il n'est pas heureux. Il lui reste de cette maudite semaine une sorte de courbature physique et morale : il a le cœur gros, la tête pesante et une insupportable douleur à la nuque, qui le gêne comme un torticolis.

Pour dissiper cet indéfinissable malaise, il a hâte de s'enfuir en plein air, dans les grands bois qui ont toujours été pour lui des consolateurs. Sa captivité a pris fin le jour des Rameaux, c'est-à-dire au moment où commencent les vacances pascales. On touche à la fin d'avril ; le printemps essaie ses premiers sourires encore trempés de larmes. Dès le lundi, Lulu prend sa volée vers le petit bois du grand-père. Les merles sifflent aux lisières des taillis, les alouettes montent en chantant au-dessus des blés verts. Le ciel montre des coins bleus parmi de gros nuages qu'un vent un peu aigre chasse vivement et qui, parfois, crèvent en soudaines giboulées. Mais, ces *avrillées* sont brèves ; de nouveau le soleil

reluit et fait scintiller, dans une brume d'or, les bouquets jaunes des cornouillers, les chatons gris des saules, les bourgeons des aubépines et des hêtres. Les branches trempées de pluie secouent des gouttes diamantées; la forêt s'égaie et rit. Pourquoi, au milieu de cette allégresse de la terre, l'enfant demeure-t-il angoissé et mal en train? Ses idées voudraient s'envoler, légères, ainsi que les alouettes à l'essor, et une lourdeur inexplicable leur brise les ailes; son cerveau, comme le ciel, lui semble brouillé de nuages, et il sent de douloureux martèlements qui redoublent d'acuité lorsque Lulu se baisse pour chercher dans le fourré les précoces floraisons de Pâques. Jamais, cependant, il n'a été plus tenté par la profusion des corolles déjà décloses : — les primevères jaunes, les anémones sylvies, les calices roses du *bois gentil*, les mignonnes coiffes retroussées des violettes pointent dans l'herbe nouvelle et les feuilles sèches de l'an dernier; toutes les fleurs d'avril foisonnent dans le taillis et exhalent une mielleuse odeur printanière. En dépit de son mal de tête, l'adolescent s'age-

nouille et compose sa gerbe, tout en se remémorant des souvenirs classiques. Il songe à Proserpine, ivre comme lui de renouveau et cueillant dans les prés de Sicile « de pâles violettes et de grands pavots... »

Pallentes violas et summa papavera carpens.

Les coquelicots ne fleurissent pas encore dans les terres froides du Barrois, mais les violettes abondent. Lulu les moissonne avec une hâte fiévreuse; il se grise de la verte senteur des jeunes pousses, de la tiédeur du soleil, de la musique des oiseaux, et, sans cesse, dans son cerveau endolori, le vers d'Ovide revient comme une obsession :

Pallentes violas et summa papavera carpens...

Las de fouiller le taillis, il se couche sur un talus, espérant qu'un peu de sommeil le débarrassera de sa migraine, mais le sommeil ne vient pas; en revanche, le trouble cérébral augmente et les idées fixes le harcèlent comme des mou-

ches bourdonnantes. Quand il se relève, ses tempes battent sous les coups violents du marteau intérieur; il se sent plus courbatu, plus frissonnant et moins lucide. Il a grand'peine à regagner sa maison, et, dès qu'il arrive, sa mère, effrayée de sa pâleur, l'interroge anxieusement. Il ne sait pas ce qu'il a, mais il éprouve un grand besoin de dormir. On le couche et toute la nuit des images délirantes se succèdent dans son cerveau : — Clairette, rieuse, sous la tonnelle de noisetiers; Proserpine cueillant « les pâles violettes »; Dordelu surgissant entre les branches du fourré et criant : « *Summa papavera...* Après?... Vous ne savez pas?... Vous me copierez les cent vers suivants!... »

Le lendemain, la fièvre n'a pas cessé, le front est plus brûlant et, malgré cela, Lulu grelotte sous ses couvertures. On mande en hâte le médecin de la famille, le docteur Brocard, qui apparaît une heure après. Le vieux praticien examine le malade, tâte le pouls, palpe tous les membres et secoue la tête. A travers le voile qui lui tombe sur les yeux, Lulu distingue à peine le

visage froid et grave du médecin; néanmoins, au milieu de ses idées troubles, il saisit quelques lambeaux de phrases : « Excitation cérébrale intense... Fièvre muqueuse... Application de sangsues à la nuque... »

Après cela, un trou noir. M. Lulu n'a plus conscience de ce qui est survenu pendant deux semaines. Lorsque au bout de cette quinzaine il revient à lui, sa première sensation est la lueur blanche de l'aube filtrant entre les lames des persiennes de sa petite chambre, et étendue dans un fauteuil, une forme confuse de femme, qui surveille ses moindres mouvements. Il essaye de se soulever, mais il est si faible qu'il ne peut y parvenir; sa tête lui semble vide et molle comme un ballon dégonflé. Cependant, il perçoit clairement certains phénomènes extérieurs : les premiers rayons roses du soleil levant, les pépiements des hirondelles sur les chéneaux du toit, le cri strident des laitières dans la rue... La forme féminine, couchée dans le fauteuil, se redresse et Lulu reconnaît sa mère. Elle va ouvrir les persiennes, une clarté limpide pénètre dans

la chambre et en même temps la maman revient vers le lit, baise doucement le front du petit malade et apporte une tasse de lait coupé dont la fraîche saveur lui paraît exquise. C'est la seule nourriture qu'on lui permette, car si le délire a cessé, la fièvre n'est pas encore tout à fait tombée. Elle reparaît périodiquement à certaines heures de la soirée, et le docteur a recommandé le repos absolu, la diète, l'absence complète de conversations excitantes. Néanmoins, Lulu se sent revivre; ses idées sont plus nettes, même son ouïe a acquis une finesse, une acuité merveilleuses.

Huit jours encore et la fièvre a définitivement disparu. Cette fois, le docteur autorise une tasse de bouillon de poulet, puis deux asperges sans huile, puis enfin un œuf à la coque. Toute cette alimentation semble fort peu substantielle au convalescent dont l'appétit est revenu. Un appétit féroce. Tout le jour, il est pris de fringale; il ne rêve que nourriture solides, soupes aux choux onctueuses, grillades juteuses et galettes dorées. On a grand'peine à le faire patienter et à

tromper sa faim avec de minces repas aussi légers qu'illusoires. On le choie, on est très affectueux pour lui ; le papa et la maman, tourmentés sans doute du remords d'avoir, par excès de sévérité, provoqué cette fièvre due à un surmenage cérébral, s'ingénient à prodiguer leur tendresse à l'unique enfant qu'ils ont failli perdre. Jamais M. Lulu ne s'est trouvé si heureux que pendant cette période de la convalescence. Tout le quartier s'intéresse à lui ; à chaque instant on vient prendre de ses nouvelles et on lui envoie toutes les douceurs permises : oranges, œufs frais et asperges. Son intelligence renaît, se développe et refleurit comme une plante enfermée en cave pendant l'hiver, et qui s'épanouit doucement dans la tiédeur d'une matinée de mai. Après cette plongée dans une nuit profonde, Lulu rouvre les yeux à la lumière avec les sensations et les émerveillements de la petite enfance. Tout pour lui a le charme divin de la nouveauté : le son des cloches d'église, la caresse des rayons de soleil, la verdure d'une branche d'arbre qu'il aperçoit de son lit, se balançant au vent, par la

fenêtre ouverte. Comme revers de médaille, la nourriture continue à lui sembler insuffisante et il trouve les journées fastidieusement longues, car il est trop faible pour sortir du lit et on lui a défendu de lire. Cependant, pour occuper les loisirs de son malade, le docteur lui a permis de se faire faire la lecture. La personne qui sert de lectrice est tout simplement une servante de la maison. Elle est fort novice à ce métier et ignore absolument les règles de la ponctuation; mais M. Lulu est plein d'indulgence. Il se fait lire tout d'abord des pages entières de la *Cuisinière bourgeoise* et leurre ainsi sa faim, en savourant les recettes détaillées des plats les plus succulents et des entremets les plus délicats...

Quand son auditeur est gavé de formules gastronomiques, la servante passe aux *Mille et une Nuits* et lit les aventures du prince Boudroulboudour et de la princesse Shemselnihar. Mais là, elle se montre si peu expérimentée, si effarouchée par cette littérature orientale, que les phrases enchevêtrées les unes dans les autres s'enroulent monotonement comme autour d'un

dévidoir. M. Lulu se laisse aller à une bienfaisante torpeur et s'endort à la voix ânonnante de la lectrice ainsi qu'aux ronrons d'un rouet.

A ce régime purement végétatif, les forces reviennent peu à peu. On a augmenté progressivement les doses d'alimentation, et il est convenu que, le dimanche de la Pentecôte, le convalescent se lèvera pour la première fois. Après midi, M. Lulu, lavé, peigné, douillettement habillé, s'achemine, soutenu par sa mère et sa lectrice, jusqu'aux fenêtres qui donnent sur le jardin. Il est tout étonné de se trouver les jambes molles comme du coton et la tête flottante. Il n'avance qu'à très petits pas, mais enfin on arrive à la croisée. Là, un éblouissement.

Juin flamboie en plein azur. Les cloches du dimanche sonnent le premier coup des vêpres. Une lumière d'enchantement ruisselle sur les coteaux de vignes d'en face, et, dans la clarté estivale, le jardin, plein de fleurs, incessamment traversé par des vols de papillons, envoie brusquement dans les yeux de l'enfant toutes ses vives colorations : le rouge éclatant des pavots

et des géraniums, les nuances carnées des roses et des œillets, les enroulements des chèvrefeuilles et des volubilis. Partout des abeilles bourdonnent, partout des hirondelles noires passent et repassent, telles que des flèches, en jetant de petits cris allègres. La joie de vivre gonfle le cœur de M. Lulu; ses yeux se mouillent et, comme si on lui avait versé un vin trop fort, sa tête chancelle et s'incline délicieusement étourdie sur l'épaule de sa mère.

XII

Peau Neuve

MONSIEUR LULU a mis deux mois entiers à se « rechaver », — c'est le mot en usage dans le Barrois vignoble — c'est-à-dire à se remplumer. Lente et douce période de la convalescence, où, chaque matin, on savoure un peu mieux la joie de vivre; de même qu'en avril on goûte jour à jour les menus progrès et les surprises du renouveau : le sifflet des merles, le bourgeon qui se fend, la plante qui sort de terre, la neigeuse floraison des arbres

fruitiers! Maintenant, le voilà haut la côte; il a retrouvé ses jambes, le libre jeu de ses poumons, le plein exercice de ses facultés cérébrales; un sang vif court dans ses veines et il a repris un peu d'embonpoint. En même temps, il constate que, pendant cette crise de la maladie, de notables changements physiques et intellectuels se sont produits. Son corps et son âme semblent avoir subi une mue. Son teint a bruni, ses cheveux ont noirci, sa claire voix d'enfant s'est modifiée; elle s'est voilée et passe sans transition des notes graves aux notes aiguës. Son esprit est devenu plus sérieux, avec des nuances de songerie mélancolique. Les mobiles aspects de la nature le frappent davantage et modifient plus fortement son humeur, ses nerfs et ses façons de penser.

Un après-midi d'octobre, tandis qu'un vent pluvieux souffle dans les arbres du jardin et en détache des feuilles jaunies, qui s'éparpillent lentement dans l'air humide, Monsieur Lulu se sent étrangement impressionné par le spectacle de ce déclin d'automne; même il se surprend à cher-

cher des phrases mesurées, terminées par des rimes sonores, pour traduire son émotion. C'est la première fois que l'idée de formuler sa pensée en vers le préoccupe et que le démon de la métromanie s'empare de lui. La découverte de ces dispositions versifiantes le flatte à la fois et le charme. Il n'est pas éloigné de croire à sa vocation poétique, prend des airs méditatifs et passe ses soirées à aligner sur du papier blanc des vers boiteux encore et gauchement rimés.

Aux premiers jours d'octobre, il entre en troisième au collège. La longue maladie, pendant laquelle il a été en danger de mort, l'a rendu intéressant. Son nouveau professeur, M. Thouvenot, est plus affiné et plus bienveillant que le féroce Dordelu. Ses nouveaux camarades se montrent aussi plus sympathiques et, dès le début, M. Lulu trouve parmi eux un ami vers lequel il se sent attiré par de secrètes affinités d'esprit et d'humeur. C'est un garçon de son âge, nommé Bellière, à la physionomie ouverte, à l'intelligence prompte, possédant déjà une culture littéraire avancée. Tous deux ont les mêmes

goûts pour les promenades en pleins champs, les mêmes préoccupations ambitieuses; seulement, tandis que Lulu se tourne vers la poésie, Bellière incline vers les sciences naturelles et veut devenir un botaniste comme Jussieu ou de Candolle. Ils se confient mutuellement leurs désirs et leurs espérances; chacun d'eux ouvre son cœur à l'autre. Dans un élan d'affectueuse expansion, Bellière confesse à son ami qu'il n'est pas uniquement épris des plantes des prés et des bois, mais qu'il a aussi un platonique et religieux amour pour une sienne cousine, nommée Nelly, qu'il rencontre de loin en loin, les jours où la jeune personne sort de son couvent. Cette confidence excite l'émulation de Lulu; il ne veut pas être en reste avec son copain, et s'ingénie à dénicher une idéale amoureuse, pour laquelle il soupirera en secret et à qui il dédiera des odes et des élégies.

Le hasard le sert à point. Un soir, dans une de ces intimes réunions familiales, chères aux bourgeois de province, où les grands parents s'attablent à un boston, tandis que les enfants jouent

aux petits jeux, l'adolescent se trouve en compagnie d'une jeune voisine, fille d'un filateur de la rue du Bourg et répondant au joli nom de Madeleine. Elle a quinze ans bientôt, elle est mignonne, blanche et rose, avec des cheveux châtains, de clairs yeux bruns et une bouche malicieuse. Il n'en faut pas davantage et Lulu n'a plus qu'à s'écrier, comme le berger des bucoliques : « *Ut vidi, ut perii!...* » A peine a-t-il vu Madeleine qu'il se sent le cœur meurtri d'amour. Ils ne se sont pas dit trois mots pendant la soirée, mais un espiègle regard de la châtaine aux yeux bruns a suffi pour incendier le cerveau du collégien. A partir de cette soirée, il ne rêve plus qu'à Madeleine et chaque jour, à la sortie du collège, il entraîne son ami Bellière vers la maison de la bien-aimée. Furtivement, il jette une timide œillade vers les fenêtres dont les rideaux de mousseline demeurent hermétiquement fermés. Ce platonique manège entretient innocemment sa flamme et, de retour au logis, il célèbre cet événement en strophes fleuries qu'il lit le lendemain à son camarade.

Durant les journées d'hiver, par le vent, la pluie ou la neige, les deux amis occupent leurs loisirs à déambuler mélancoliquement le long des trottoirs de la petite ville silencieuse. Mais dès que revient le printemps, un véhément désir de courses en plein air les entraîne vers les lisières des bois. Bellière emporte avec lui sa boîte de botaniste, et tous deux se délectent en récoltant les premières fleurs qui s'entr'ouvrent dans les friches ou sous les taillis à peine feuillés : la seille bleue à deux tiges, la pulsatille violette, l'anémone Sylvie dont Lulu compare la corolle blanche et rose aux joues de Madeleine... L'odeur des plantes fraîches et des pousses verdissantes leur monte à la tête; leurs confidences d'amour s'épanchent et s'extravasent comme la sève aux nœuds des branches de saules; ils ne rentrent qu'à la tombée du crépuscule, quand les toits de la ville fument là-bas au fond de la vallée, et ils ne songent qu'à reprendre leurs flâneries vagabondes au prochain jour de congé.

Même, aux vacances de Pâques, ils forment le projet de passer toute une journée sous bois et

d'y déjeuner sur l'herbe. En vue de cette partie champêtre et pour corser le menu, ils s'adjoignent un de leurs camarades de classe surnommé cadet Legendre, un garçon jovial, qui a des goûts d'artiste et emploie le meilleur de son temps à caricaturer les professeurs ou à illustrer de charges plaisantes les marges de ses cahiers de rédaction. Il a été convenu que chacun apporterait son plat et sa fiole de vin. Dès le fin matin, tandis que les cloches sonnent la messe de sept heures, cadet Legendre arrive au rendez-vous, les poches bourrées de victuailles et de cigares, avec, comme extra, une bouteille de vieux *pineau* de derrière les fagots. Il fait un temps à souhait : un petit vent d'Est gaillard échevèle les vapeurs d'un ciel un peu gris, mais qui laisse filtrer des rayons roses entre des coins d'azur...

Les trois amis grimpent allègrement la pente des vignobles encore nus, où l'hyacinthe à grappe épanouit ses épis bleus à odeur de prune; allègrement ils traversent la friche grise, au-dessus de laquelle planent de chantantes alouettes. Les voici à l'orée de la forêt bourgeonnante. Ils

s'enfoncent sous bois et ne s'arrêtent qu'à une clairière où un hêtre trapu aux branches étalées répand sur l'herbe une ombre légère. Là, on déballe les provisions et on met les bouteilles au frais dans une rigole. Cadet Legendre exhibe une large tranche de jambon cru et annonce l'intention de la faire cuire au four, à l'étouffée, à la mode des Caraïbes. On proclame l'idée géniale et on s'occupe d'abord à construire un four suivant les règles de l'art, avec des pierres plates pour foyer et un brasier dessus et dessous. Le four une fois édifié, on allume le feu; dès qu'on croit l'intérieur chauffé à point, on y insère le jambon enveloppé d'herbes odoriférantes, puis, là-dessus, un nouveau lit de pierres plates sur lesquelles flambe un second brasier. Pendant ces préparatifs, les heures se passent et les estomacs se creusent, mais cadet Legendre assure qu'il faut encore patienter; que, du reste, la cuisson s'effectue dans les meilleures conditions et qu'il sent déjà un appétissant fumet sortir de terre. Les deux autres ouvrent toutes grandes leurs narines et ne perçoivent guère qu'une odeur d'herbes

grillées. Enfin, le moment arrive où le rôti doit être à point; on enlève la couche de terre et de cailloux; le jambon apparaît... Hélas! il est presque aussi cru que lorsqu'on l'a enfourné, et on est obligé de se rabattre sur le demeurant des victuailles : des œufs durs et une volaille froide.

C'est un menu un peu court; mais on l'arrose amplement avec le vin ordinaire d'abord, puis avec le pineau d'extra. M. Lulu, qui n'a pas l'habitude du vin pur, réclame en vain de l'eau. On a oublié ce détail et il n'y a aucune source à proximité. L'adolescent fait néanmoins bonne contenance, se donne des airs d'homme et vide crânement son verre à mesure qu'on le remplit. Le trio devient très gai. Cadet Legendre est verveux, il chante des refrains comiques, récite en charge des vers de Virgile et répète en versant des rasades à la ronde :

Nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos...

Puis, il offre des cigares, et Lulu en prend un qu'il déclare excellent. Un chaud soleil printanier

glisse entre les branches du hêtre et darde traîtreusement ses rayons sur les têtes. Lulu a le cerveau et l'estomac vaguement barbouillés. Le vers cité par cadet Legendre lui revient, pareil à une obsession, et il se demande si un mauvais œil ne l'a point fasciné comme les tendres agneaux du pâtre de Virgile. Le cigare est peut-être la cause de ce malaise?... Il le jette furtivement à terre et subitement devient grave. Quand toutes les fioles sont vidées, on lève la séance et on reprend le chemin de la ville, en chantant à tue-tête. Lulu chante à l'unisson, mais il s'aperçoit qu'il n'est pas solide sur ses pieds et il s'accroche prudemment au bras de Bellière, tandis que le jovial cadet Legendre murmure avec un diabolique sourire :

Nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos...

A l'entrée des faubourgs, on se sépare et chacun tire vers sa chacunière. Lulu souhaiterait que Bellière lui continuât l'aide de son bras, mais il craint les railleries de Legendre; un méchant

point d'honneur l'empêche de formuler sa demande. Le voilà seul dans la rue. Il a le cerveau encore suffisamment lucide pour se rendre compte qu'il ne marche pas droit. Il titube positivement, et il tend tous ses nerfs, tous ses muscles pour que les passants ne remarquent pas l'incorrection de sa démarche. Une terreur le paralyse davantage, à la pensée que les gens sont scandalisés de son état d'ivresse et que cette mortifiante aventure pourra venir aux oreilles de Madeleine. Il longe soigneusement les murs et s'y arc-boute même parfois. C'est pour lui tout un anxieux travail d'atteindre sans encombre la maison paternelle...

Enfin, il arrive. Il entre dans la salle à manger où l'on dresse déjà le couvert pour le dîner.

— Bons saints anges! comme tu es pâle! s'écrie sa mère, serais-tu de nouveau malade?

— Non, non, un simple malaise, bégaie M. Lulu, c'est le soleil d'avril qui m'a étourdi...

Nescio quis teneros...

Il n'a pas le loisir d'achever. Sa tête tourne

décidément et son estomac n'est pas plus solide que sa tête. Il sort en hâte et il n'est que temps... Une sueur froide mouille ses tempes; le jambon cru et les œufs durs lui remontent aux lèvres... Tout à travers ce lamentable désastre, il songe aux clairs yeux limpides de Madeleine; il se sent honteusement disqualifié et se dit avec désespoir que son platonique amour ne survivra pas à l'ignominieuse débâcle.

XIII

Flirt

Il y a un dieu pour les ivrognes et il y en a un également pour les amoureux. Monsieur Lulu a pris l'alarme trop vite ; le lamentable dénouement de sa partie de campagne n'est point venu aux oreilles de Madeleine ; le secret de l'adolescent est resté entre lui et les massifs du jardin paternel. Au contraire, depuis sa mortifiante aventure, il semble que le destin se montre soucieux de le dédommager. Le principal du collège, qui est père d'une fille de

quinze ans et qui obéit à tous les caprices de cette enfant gâtée, a consenti à donner une sauterie, pendant les vacances de la Pentecôte. On a tranformé en salle de bal un dortoir laissé inoccupé par les internes en congé. Les lits de fer ont été entassés dans un coin et dissimulés par d'amples rideaux rouges. Cadet Legendre, en sa qualité d'artiste en herbe, s'est chargé de la décoration; il a ingénieusement tapissé de branches vertes les murailles nues, et enguirlandé de fleurs les lustres suspendus au plafond. On a convié à cette fête les jeunes amies de la fillette et aussi les *grands* des classes d'humanités. Naturellement, Bellière et Lulu figurent au nombre des invités et, pour cette solennelle entrée dans le monde, l'adolescent doit inaugurer son premier habit — un habit bleu barbeau qui a appartenu à son père et qu'un petit tailleur du quartier a rafraîchi, recoupé et mis à la taille du débutant. Ce frac, qui date de plusieurs années, n'est pas précisément à la mode du jour : le col est trop haut et les basques sont sensiblement trop longues, mais l'ensemble ne se présente pas mal, et la famille

réunie autour de l'armoire à glace, où le collégien se mire, déclare que l'habit lui va comme un gant.

Au coup de neuf heures, M. Lulu, cravaté de blanc, les mains emprisonnées en des gants beurre frais trop étroits, fait son apparition dans la salle de bal. Il est fort ému, et tout d'abord ébaubi par les lumières, par les soyeux froufrous des robes claires, par les regards sournois des danseuses alignées sur les banquettes d'andrinople. Les lustres jettent de molles clartés sur les feuillages verdoyants et parmi les guirlandes de lierre. Le professeur de violon a amené avec lui trois de ses meilleurs élèves; juché sur une estrade improvisée, il agite son archet et donne le signal de la première danse. Par les fenêtres ouvertes un air frais arrive du fond des jardins, et par intervalles, on perçoit au milieu du brouhaha le chant lointain des rossignols épars au fond des vergers du voisinage.

Tout à coup, le cœur de Lulu bat plus fort dans sa poitrine. Sur une des banquettes il vient de reconnaître son idéale amoureuse : Madeleine, la fille du filateur. Elle porte une robe de tarla-

tane rose, légèrement échancrée sur la poitrine et dans le dos. Deux roses mousseuses sont piquées parmi ses cheveux chatains crépelés. Cette printanière toilette, toute frissonnante et vaporeuse, met en valeur les yeux bruns malicieux, la peau blanche et les lèvres vermeilles de cette mignonne fille, dont les quinze ans sont à peine éclos. Lulu émerveillé la trouve adorable et plus charmante qu'un lever d'aurore. Attiré comme par un aimant, il s'avance vers elle, et, tournant gauchement son chapeau entre ses doigts, il demande à l'ingénue de vouloir bien lui accorder une contredanse... Madeleine, d'un clin d'œil, consulte son carnet d'ivoire; sa bouche ébauche une moue souriante :

— Oui, elle peut disposer en sa faveur du second quadrille...

Lulu s'éloigne, enchanté et fier. Il va se poser dans une encoignure et y attend nerveusement le bienheureux quadrille, où il pourra enfin causer avec celle qui a pris son cœur et ne s'en doute pas... Il la croit ignorante, en quoi il se trompe. Ces petites provinciales de quatorze à quinze

ans, qui sortent à peine de pension et portent encore la natte sur le dos, ont déjà l'esprit délié, l'œil observateur et la tête préoccupée des choses de l'amour. Depuis longtemps, Madeleine a remarqué les allées et venues du collégien qui rôde constamment sous ses fenêtres et lorgne ses rideaux fermés. Elle a deviné un amoureux; elle le trouve à la vérité un peu « gosse », mais elle ne serait pas fâchée de fleureter avec lui... en attendant mieux. Aussi, dès que le quadrille commence et qu'après avoir chassé-croisé ils reprennent leur place, elle demande sournoisement :

— C'est la première fois que vous venez au bal ?

— Oui, répond Lulu avec émotion, mais ce n'est pas la première fois que je vous vois, mademoiselle, et si je suis pour vous un inconnu...

— Oh! interrompt-elle malicieusement, je vous connais... Je sais même que vous faites des vers.

— Qui a pu vous dire cela ? se récrie-t-il, étonné et rougissant.

— Qui?... mon amie, la fille du principal... Elle a eu de vos poésies entre les mains et elle me les a lues... C'était très joli!

Lulu prend des airs modestes et jubile intérieurement. Même cette confidence l'enhardit et, quand le quadrille est terminé, il se hasarde à solliciter une valse qui lui est gracieusement accordée.

Les voilà de nouveau réunis. Cette fois, l'heureux éphèbe sent plier dans son bras la taille mince de la mignonne aux yeux bruns. Leurs visages se touchent presque, leurs regards se fondent l'un dans l'autre; Lulu, grisé de musique, ne se possède plus... Au milieu du tournoiement de la valse, l'une des roses piquées dans les cheveux crépelés de la danseuse se détache et tombe sur le parquet. Le collégien ramasse la fleur et veut la garder:

— Non pas, murmure en s'éventant Madeleine, rendez-la-moi... D'ailleurs, elle est fanée...

Mais Lulu proteste que, pour lui, la rose sera toujours fraîche, et supplie qu'on lui permette de la conserver comme une précieuse relique.

— Soit! minaude l'ingénue, mais à une condition... C'est que vous me donnerez de vos vers en échange.

— Avec joie!... Seulement, comment pourrai-je vous les faire parvenir?

— Rien de plus simple... Dans quinze jours, nous aurons chez nous une soirée intime où l'on dansera... Vous serez invité et vous m'apporterez vos vers vous-même.

Au sortir de ce premier bal, Lulu, extasié, a peine à s'endormir. La musique des violons bourdonne tout le temps dans sa tête et la rose toilette de Madeleine passe sans cesse devant ses yeux. Dès l'aube, il se jette hors du lit et court savourer à travers champs les souvenirs de cette exquise nuit d'été... Il trouve au paysage matinal une fraîcheur toute neuve. Jamais les prés ne lui ont paru si verts, jamais le ciel si bleu! Il a conscience d'avoir subi une merveilleuse métamorphose depuis la veille; il est devenu un amoureux pour de bon et prend en pitié ses enfantines passionnettes d'autrefois. Auprès de l'élégante et mondaine fille du filateur, Clairette ne lui

apparaît plus que comme une vulgaire et rustaude créature. Et, tandis qu'il rêve aux vers promis à Madeleine, il écoute avec délices les cloches de la Pentecôte carillonner tout là-bas, au-dessus de la ville qui s'éveille...

Quinze jours se sont écoulés. Lulu a rimé des vers très tendres où il chante sur le mode lyrique :

Les murmures légers des fleurs et des dentelles,
Les accents d'un hautbois mélancolique et doux...
Toutes ces voix du bal qui disaient : « Aimons-nous ! »

Il les a recopiés sur un fin papier pelure et il s'en va vers la maison de la bien-aimée, après les avoir insérés dans la poche de son gilet blanc. Dès la première danse, il chuchote à Madeleine :

— Je vous apporte mes vers...

— Merci... Donnez-les moi !

Presto, le papier pelure passe dans les doigts de l'ingénue qui, les yeux baissés, le fait sournoisement glisser sous son gant déboutonné.

A partir de cette inoubliable soirée, le flirt avec Madeleine prend la tournure d'une passion

sérieuse — du moins de la part de Monsieur Lulu. On se retrouve chaque dimanche, à la promenade, devant le kiosque où joue la musique militaire; on se rencontre en visite chez des amis communs. De ces brèves et délicieuses entrevues, le collégien emporte chaque fois des trésors de souvenirs. Il bâtit déjà des châteaux en Espagne pour l'époque où, débarrassé de son *bachot,* il publiera son premier volume de vers. Le livre aura certainement un grand succès; comment en serait-il autrement, puisqu'il est tout brûlant de l'amour inspiré par Madeleine? Alors, le poète viendra déposer sa couronne de gloire aux pieds de la mignonne aux yeux bruns, et les parents ne pourront lui refuser la main de la bien-aimée...

Pendant tout l'été, Lulu, comme Ruy-Blas, « marche vivant dans son rêve étoilé ». Un matin, à l'approche des vacances, tandis qu'il s'achemine vers son collège, tout en ruminant un sonnet à la louange de son amoureuse, il entend soudain des pas menus derrière lui, et une voix le hèle discrètement. Il se retourne et reconnaît

la petite femme de chambre qui escorte d'ordinaire Madeleine dans ses courses à travers la ville.

— Monsieur, chuchote la soubrette, mademoiselle est là, chez le pâtissier, et voudrait vous parler...

Lulu bénit le ciel, et, en deux sauts, arrive à la pâtisserie, où la jeune fille est en train de choisir des gâteaux :

— Je vous ai prié d'entrer, murmure-t-elle en baissant les yeux, parce que nous partons ce matin pour Paris... Nous y resterons quelque temps... Je voulais vous dire cela pour que vous ne soyez pas inquiet en me sachant absente... Au revoir !

Là-dessus, elle lui serre furtivement la main, pendant que la femme de chambre les regarde d'un air futé, en mangeant des éclairs...

Lulu prend son mal en patience et compte les jours, qui lui paraissent démesurément longs. Une quinzaine se passe, et Madeleine ne revient pas... Puis, brusquement, comme un coup de tonnerre en plein ciel bleu, une nouvelle éclate

par la ville et foudroie le candide amoureux : — Madeleine se marie... Elle épouse un marchand de vins de champagne, et le voyage à Paris n'a eu d'autre but que la présentation et les fiançailles des deux futurs conjoints. — Lulu, d'abord, n'en veut rien croire, mais les détails qu'on lui donne sont tellement précis que le doute n'est plus possible. D'ailleurs, la famille de Madeleine, dès son retour, annonce officiellement le mariage. Les premiers pourparlers ont eu lieu en été, et la cérémonie nuptiale est fixée à la fin de septembre. Le pauvre Lulu écoute avec colère ce lamentable écroulement de tous ses rêves, et ce qui le navre le plus, c'est la constatation de la détestable fourberie féminine. Le matin même où l'ingénue lui serrait tendrement la main chez le pâtissier, elle se moquait de lui et songeait déjà à l'emplette de son trousseau de mariée!...

Du moins, il n'assistera pas à cette tragicomédie du mariage. Le jour même des noces, il monte en chemin de fer et s'en va achever ses vacances chez un oncle qui habite une campagne

aux environs de Laon. Tout l'après-midi, il berce son désespoir aux roulements du wagon. Le soir, à la station de Reims, il monte dans une patache qui dessert le village où l'oncle a son domicile. Une pluie battante assombrit encore ses tristes pensées. Tandis que la diligence trotte sous l'averse et que le vent d'automne fait rage contre la vitre, Lulu songe avec amertume que, à cette même heure, le marchand de vins de Champagne emmène la traîtresse Madeleine vers la chambre nuptiale. De même que le ciel et la terre semblent se fondre sous la pluie, il semble à l'adolescent que tout ce qui reste de ses illusions, de ses candeurs puériles, s'écoule dans le vent et l'ondée et s'en va à vau-l'eau. Cette fois, pour de vrai, une transformation s'est opérée. Monsieur Lulu n'est plus un enfant et la douleur est en train de faire de lui un homme.

Le Feu

Le Feu

Parmi les phénomènes naturels, celui qui agit sur l'imagination enfantine de la façon la plus subtile, la plus mystérieusement poétique et qui cause le plus d'émerveillements, c'est certainement le feu. Je parle surtout du feu de bois. Jadis, il réjouissait et illuminait les plus pauvres logis; actuellement, avec le régime des calorifères, du chauffage au gaz et des salamandres, les petits bourgeois n'en connaîtront plus bientôt les délices que par ouï-dire. Le feu, couleur d'or en fusion, est, en hiver,

le remplaçant du soleil, et l'on comprend très bien que, dans les âges primitifs, les peuples enfants en aient fait un dieu. Quand le feu flambant, « aithomenon pur », comme disait Homère, s'allumait de sommets en sommets pour annoncer la prise de Troie, les populations attroupées épiaient avec un religieux respect l'apparition sur les hauteurs de ces flammes porteuses de nouvelles. Il n'y a pas bien longtemps encore, pendant les nuits de la Saint-Jean, nos paysans, dans chaque village, assistaient avec la même curiosité émue à l'embrasement des feux de joie qui brillaient de colline en colline; et pour célébrer l'antique culte du feu, ils dansaient autour du brasier en chantant des rondes...

Aujourd'hui, en tisonnant mélancoliquement mes bûches de hêtre qui noircissent, je me souviens, tout attendri, de la vaste cheminée de cuisine où, en compagnie de gamins de mon âge, je passais une bonne partie de mes journées hivernales. Cet âtre spacieux, où la famille se réunissait le soir, était garni de tout un mobilier maintenant disparu. Il y avait d'abord la mas-

sive plaque de fonte qui s'encastrait dans le mur du foyer, la *platine,* où était sculpté un écusson fleurdelisé; puis la lourde crémaillère noire de suie, à laquelle on suspendait tantôt la bouilloire de cuivre où l'eau chantait, tantôt le chaudron destiné à la cuisson des pommes de terre. Les landiers de fer, solides et trapus, supportaient des troncs d'arbres entiers. La salière de bois d'érable était accrochée à l'une des parois intérieures; une autre boîte enfumée lui faisait face et servait à emmagasiner des paquets d'allumettes soufrées. Dans l'encoignure, à côté de la pelle et du tisonnier, se dressait un long tube de fer creux, qu'on appelait « le fusil », et dans lequel on soufflait à perte d'haleine pour faire *clairer* les brins de fagot jetés autour des souches. Sous le manteau de cette hospitalière cheminée, tout devenait pour nous un spectacle plein de surprises et d'amusements sans cesse renouvelés : les brusques jets de gaz bleuâtre, fusant des flancs de la bûche avec un clair sifflement, où la cuisinière voyait un présage de nouvelles; les soudains écroulements des souches consumées,

sur la braise desquelles de petites flammes violettes dansaient comme des feux follets; et les tisons encore embrasés que l'un de nous agitait en cercle, de façon à décrire de rouges traînées que nous nommions des « rubans »; et le soir, quand le feu s'assoupissait sous les cendres, le cri grêle et grelottant d'un grillon, toujours invisible, qui berçait de sa famillière chanson nos têtes déjà ensommeillées. — Au matin, dès que les bûches flambaient et que la braise commençait à rougeoyer, le grand-père arrivait avec un *michon* sortant du four; il le coupait dans sa longueur, beurrait copieusement les deux tranches ouvertes et les exposait à la braise sur un large gril de fer. La croûte rissolait doucement, le beurre fondant et grésillant imprégnait la mie, une friande odeur se répandait sous la cheminée, et le grand-père, après avoir parsemé de grains de sel les tartines imbibées à point, les partageait toutes bouillantes entre le petit monde aux mines alléchées et aux mains tendues... Aux approches du dîner, la mise en scène changeait. Le tournebroche, fixé à l'un des angles de la cheminée,

déroulait son mécanisme de chaînons, de poids et d'engrenages. La cuisinière passait dans la broche tantôt un gigot à l'ail, tantôt un poulet galamment troussé, et devant le brasier ardent, l'appareil, avec un tic-tac d'horloge, tournait lentement; le rôti se colorait peu à peu à la flamme, le jus tombait en gouttes onctueuses dans la lèchefrite, d'où nous étions chargés de le puiser avec une cuiller pour arroser dextrement la chair fumante et dorée... Et c'est ainsi que je suis devenu gourmand.

En ces jeunes années, l'obsession du feu nous poursuivait partout. Quand le retour de la belle saison nous chassait de l'obscure cuisine avec des suggestions d'école buissonnière, nous nous en allions vagabonder sur les plateaux où des friches mamelonnées ondulaient entre les vignes et la forêt. Dans cette solitude, notre premier soin était d'allumer un grand feu. Le combustible était à portée de la main : les sarments de la dernière taille du vignoble et les branches mortes, glanées à l'orée du bois, nous le fournissaient en abondance. Nous dressions artistement notre bû-

cher entre trois blocs de pierres; nous y accumulions les feuilles sèches. On frottait une allumette et c'était un royal plaisir de regarder la flamme luire peu à peu, les brindilles vertes se tordre en pétillant, et une bleue colonne de fumée monter dans l'air calme. — Je revois encore l'endroit : une sorte de cirque rocheux, où, dans l'herbe courte, les origans et les serpolets enchevêtraient leurs fleurs lilas qui embaumaient. Les vieux pins formant lisière nous enveloppaient d'une ombre menue, et sur le revers du pâtis, çà et là, des genévriers élançaient leurs touffes coniques. Le site avait un caractère d'antique sauvagerie et, nos souvenirs classiques aidant, nous nous y croyions à l'entrée d'un bois sacré. Un jour, grisés de mythologie et aussi peut-être du suc des mûres grapillées dans les ronciers, nous résolûmes de sacrifier au dieu Pan. Une infortunée rainette, surprise dans un fossé, fut la victime. Armé de mon couteau, je l'immolai palpitante sur un caillou plat transformé en pierre de sacrifice, et je la jetai dans le brasier fumant, tandis que mon compagnon déclamait je ne sais

quelle ode d'Horace... Le vent du sud murmurait mélodieusement dans les pins de la lisière et nous apportait l'odeur des vignobles mûrs pour la vendange; des grives chantaient parmi les genévriers. Les lignes sobres du cirque de rochers, la friche onduleuse, la fumée de notre feu montant droite vers le bleu du ciel, les parfums de la terre, le voisinage des bois profonds, tout nous donnait l'illusion d'un paysage de l'ancienne Grèce. Debout sur la pierre, j'agitais mon couteau de sacrificateur, je jetais des baies de genièvre sur la braise ardente, je criais : « Io, Pæan!... »

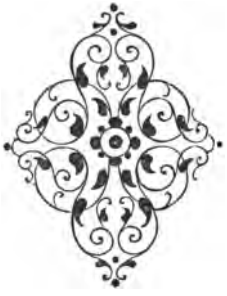
Et c'est ainsi que je suis devenu un païen.

Un peu plus tard, je me retrouve encore un soir de décembre, couvant des yeux un joli feu clair, mais cette fois dans un modeste salon bourgeois de ma province. — Assis au coin de l'âtre, j'avais en face de moi, sur une chaise basse, une fillette de quatorze ans, fort précoce de corps et d'esprit. Elle était svelte, brune, presque déjà formée; des cheveux nattés encadraient son visage ambré au profil très pur, aux yeux

noirs et peu timides. Moi-même, je courais sur mes seize ans, je venais d'entrer en rhétorique, mais je me sentais fort gauche près de cette adolescente, qui avait déjà la grâce inconsciemment provocante d'une petite femme. Dans un coin, nos parents jouaient au whist, à l'abri d'une lampe carcel qui laissait tout le reste de la pièce dans l'ombre. Ils ne faisaient guère attention à nous, et, rencognés dans la cheminée, nous causions à mi-voix, tout à notre aise, en regardant les jeux de lumière des souches flambantes. Nous parlions de nos livres favoris. Ma jeune amie, peu surveillée par sa mère, restée veuve et très absorbée par la direction d'une usine, avait lu un peu de tout, à tort et à travers : les romans de Walter Scott, les comédies de Molière et même les *Confessions* de Jean-Jacques. Je n'étais pas en reste avec elle, et nous nous remémorions avec enchantement les passages qui nous avaient le plus frappés, en insistant surtout sur les pages où il était question d'amour. Parfois, après ces citations, nous devenions tout à coup muets, mais nos regards se rencontraient aux lueurs du foyer;

ils se fondaient voluptueusement l'un dans l'autre, puis s'abaissaient avec embarras vers les bûches à demi consumées. Au dehors, la bise soufflait et on entendait sa plainte se prolonger à travers le couloir et la cage de l'escalier. Je sentais au dedans de moi une sorte d'étouffement à la fois anxieux et très doux. De confus désirs me gonflaient la poitrine. Jamais je n'avais dit un mot tendre à la fillette, jamais je ne lui avais serré la main... Je n'aurais pas osé!... Mais ces confidences à propos de lectures défendues, ces regards fondants échangés à la lueur incertaine du brasier, me jetaient en un trouble délicieux, en une exquise et chaude langueur... Mon cœur brûlait silencieusement comme les bûches de la cheminée sous leurs blanches pellicules de cendre...

Et c'est ainsi que je devins amoureux.



Kathe

Kathe

J'ENTRAIS dans ma quatorzième année lorsque Kathe vint servir chez nous. Elle arrivait d'un de ces villages situés aux confins de la Lorraine allemande, d'où les filles, à cette époque, émigraient presque toutes pour s'engager comme servantes en pays français. Je la vois encore entrer, un soir, coiffée de son grand bonnet d'indienne piquée, les épaules serrées dans un fichu de laine à fleurs vertes et rouges, serrant dans ses doigts les ficelles d'un

coffre en carton peint, où tenait son petit bagage, et écarquillant ses yeux bleus effarouchés. Elle avait vingt ans et savait à peine quelques mots de français. Tout d'abord, je ne fus frappé que de son air ahuri, de la gaucherie de sa tournure campagnarde, de son baragouin étrange, et elle me plut médiocrement. Le lendemain, cependant, au dîner, j'entendis ma grand'mère, qui habitait avec nous, dire à ma mère:

— Savez-vous que cette Kathe est une très belle fille?... Elle est ficelée comme un paquet, mais figurez-vous-la en toilette de dame... Les plus jolies femmes d'ici ne supporteraient pas la comparaison.

Cette remarque me surprit; je m'en voulus d'avoir si mal regardé notre nouvelle servante, et je résolus de l'examiner plus attentivement, lors de mon premier jour de congé.

J'étais demi-pensionnaire à mon collège; j'y allais dès six heures du matin, je ne rentrais qu'après l'étude du soir, et je ne passais à la maison que les jeudis et les dimanches. Dès le jeudi suivant, je profitai de ce que Kathe étendait du

linge au jardin pour l'observer sans qu'elle s'en aperçût, et je dus convenir que ma grand'mère s'y connaissait mieux que moi.

Déja plus à l'aise et plus apprivoisée, Kathe avait dépouillé sa gaucherie campagnarde. Elle s'était débarrassée de son lourd bonnet d'indienne piquée, qui ressemblait à une galette de ménage, et ses épais cheveux châtains, tressés en nombreuses nattes, étroitement serrées au-dessus de la nuque, faisaient ressortir l'élégance de sa petite tête finement modelée. Elle était grande, large d'épaules; sa taille souple était moulée dans un caraco de laine, et ses bras, nus jusqu'au coude, se haussaient et se baissaient avec une grâce naturelle. Elle avait de beaux yeux bleus, pareils à des fleurs de véronique; le front large et un peu bas; un nez mignon, d'un dessin très pur, et une bouche largement ouverte sur des dents fort blanches. Maintenant que j'y repense, elle m'apparaît, dans le champ du souvenir, ainsi qu'une sorte de Valkyrie robuste et infiniment séduisante.

Comme je suivais, au collège, un cours d'alle-

mand, je me hasardais à bredouiller quelques mots de son idiome natal; je les prononçais mal, et il nous fallait à tous deux de longs efforts pour arriver à nous entendre, mais cela amenait peu à peu entre nous une plus intime familiarité. Kathe me savait gré de lui fournir l'occasion de reparler une langue qui évoquait, pour elle, l'image de son village, perdu, tout là-bas, au bord de la Sarre. Elle avait fréquemment le mal du pays, et ses regrets nostalgiques lui remettaient en mémoire tout un répertoire de *lieder* populaires, qu'elle chantait d'une voix limpide, avec une émotion très communicative. J'aimais à lui faire répéter ces plaintives mélodies, dont je ne comprenais pas les paroles, mais qui prenaient, dans sa bouche, un mystérieux charme. Aussi, depuis que nous étions devenus de bons camarades, j'attendais avec une anxieuse impatience le retour de ces après-midi des jeudis et des dimanches où je pouvais causer librement avec elle.

La belle saison était revenue. Le jardin attenant à notre logis verdoyait et fleurissait. Vers

le milieu du jour, quand elle avait rangé sa vaisselle, Kathe allait reprîser le linge sous un couvert de vieux tilleuls, où elle s'asseyait, le dos appuyé à un tronc d'arbre. Ma mère, retenue dans sa chambre par des rhumatismes, ne s'inquiétait guère de la façon dont je passais mes jours de congé; dès que je l'avais quittée je filais lestement le long des framboisiers, afin de retrouver Kathe, installée à l'ombre, à coté de son panier de linge, et nous devisions doucement pendant deux bonnes heures.

Un jeudi soir, nous étions tous deux sous les arbres, dont les branches feuillues pendaient jusqu'au-dessus de la rivière qui coulait au bas de notre jardin. Il faisait très chaud, et Kathe, pour être plus à l'aise, avait déboutonné le haut du corsage de percale qui enveloppait son buste souple et rond. Je m'étais allongé près d'elle; j'éprouvais une sourde volupté à frôler de mes vêtements les plis de sa jupe. Mes quatorze ans commençaient à me tourmenter, et la puberté, montant en moi comme une chaude sève, répandait de soudaines langueurs dans tout mon corps.

A un brusque mouvement de Kathe, un mince dé d'argent, coiffant son index, s'en alla rouler parmi des touffes de lierre. Nous nous agenouillâmes pour le chercher sous les feuilles, et, nos têtes se touchant, nos doigts se rencontrant, nous mîmes un bon moment avant de le repêcher. Une fois rentrée en possession de son bien, la jeune fille reprit sa couture, et moi je m'étendis de nouveau auprès d'elle; mais cette quête du dé m'avait singulièrement agité : mon cœur battait à gros coups dans ma poitrine, et je n'osais plus parler, de peur de laisser voir mon trouble. L'odeur des tilleuls épanouis achevait de me griser; de temps à autre, une brise plus forte berçait les ramures, et les fleurs d'un jaune blond pleuvaient sur nous. Je les suivais dans leur chute; d'un œil d'envie, je les regardais glisser sur le cou et dans les plis du corsage de Kathe. Elle releva la tête et dit ingénument, avec un fort accent teuton :

— Je suis contente de ravoir mon dé... J'y tiens beaucoup... Il m'a été donné par mon *schatz*.

Je savais dèjà qu'un *schatz* est ce que nous

appelons, nous autres Français, « un bon ami », et je répondis avec une nuance de dépit :

— Ah!... Et où est-il votre *schatz*?

Elle soupira :

— Il est parti soldat et ne reviendra que dans six ans...

— Six ans, cela fait un bon bout de temps! répliquai-je, et j'ajoutai jalousement : — Est-ce que vous l'aimez toujours?

— Oh! oui, affirma-t-elle, il a emporté mon cœur avec lui...

Alors, ainsi qu'une eau qui bouillonne hors de l'écluse, le confidences jaillirent naïvement de ses lèvres. Elle me conta comment elle avait connu son bon ami pendant les travaux de la moisson, quel plaisir ils avaient à danser ensemble à la fête du pays, à la *kirb*, et la douceur de revenir, à la nuit, les doigts dans les doigts, le long de la Sarre... Loin de me refroidir, ces récits d'amour allumaient en moi de troubles désirs, et, feignant un hypocrite intérêt, je me serrais plus étroitement contre elle et je demandais avec une fiévreuse ardeur :

— Encore, Kathe... Racontez-moi comment vous vous aimiez avec votre *schatz*?...

En bas, près de la rivière, une fauvette des roseaux chantait à perdre haleine et les fleurs des tilleuls continuaient de pleuvoir sur nous. Je vis Kathe, soudain, secouer ses épaules et s'agiter avec inquiétude :

— Je crois, dit-elle, qu'une bête m'est tombée dans la poitrine... Elle me gratte la peau terriblement.

— Attendez, murmurai-je en me redressant... Et sans lui laisser le temps de la réflexion, j'enfonçai ma main dans le corsage entr'ouvert et je me mis à chercher la bête indiscrète. C'était délicieux, cette quête au long de la chaire moite et ferme, — bien plus délicieux et troublant que la quête du dé. Je m'y oubliais, Kathe elle-même se défendait mal contre cette étrange privauté. Je crois, entre nous, que cette caresse d'un enfant qu'elle estimait peu dangereux, ne lui était pas désagréable. Elle riait nerveusement comme quelqu'un qu'on chatouille, et bégayait :

— Finissez .. Finissez donc!

Je retirai lentement ma main, après avoir saisi deux fleurs sèches de tilleul, et les lui montrant :

— Peureuse!... Ce n'était pas une bête, mais simplement des fleurs sèches...

Elle me dévisagea avec ses caressants yeux bleus, et ce regard peu sévère coula en moi comme une enivrante liqueur.

— Kathe, repris-je d'une voix étranglée, je voudrais être votre *schatz!*

— Ho! ho! répondit-elle en riant, vous êtes trop jeune!

— Qu'est-ce que cela fait?... Je vous aimerais bien... Laissez-moi vous embrasser comme votre *schatz!...*

Sans attendre la permission, je la serrai dans mes bras et je pris sur ses lèvres un baiser qui me laissa à demi pâmé. Elle ne me repoussait pas et semblait émue à son tour...

Brusquement, elle se leva et, emportant son panier de linge :

— C'est mal tout de même, chuchota-t-elle, et ça me fait honte...

Je demeurai tout pantois. Ce baiser dérobé

m'avait mis le feu à la tête et le diable au corps. J'y pensais tout le temps pendant mes heures de collège et je ne rêvais plus qu'à l'occasion de recommencer. Mais soit prudence, soit remords, à partir de ce moment-là, Kathe eut l'air de m'éviter. Je n'en étais que plus enragé, et, dès que je pouvais la trouver seule, je jetais éperdument mes bras autour de ses épaules et j'essayais de reprendre ses lèvres. Elle se défendait plus énergiquement, mais je n'en réussissais pas moins à lui voler un baiser ou deux sur les joues ou sur la nuque.

Un jeudi, en arrivant du collège, je la surpris toute en larmes dans sa cuisine :

— Qu'y a-t-il, Kathe? demandai-je alarmé.

— Il y a qu'on me renvoie, monsieur Jacques, et que je vais partir.

— Partir?

— Oui... à cause de vous... Je perds ma place par votre faute... Chassée! Que diront mes vieux, là-bas, au village... et qu'est-ce que je vais devenir?...

A travers ses sanglots, elle m'expliqua que ma

grand'mère m'avait vu l'embrasser, qu'elle avait tout conté à ma mère et qu'on l'avait congédiée séance tenante.

Et Kathe, en effet, nous quitta une heure après. Je la vis s'en aller, la pauvre, avec le coffre de carton peint qui contenait tout son bagage, et, quand elle disparut au coin de la rue, je me sentis le cœur gros de chagrin et de remords.

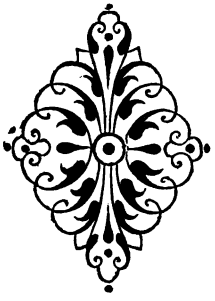
On la remplaça par une quadragénaire édentée et revêche, et, pour plus de sécurité, on me mit en pension tout à fait. Je n'ai plus revu Kathe, mais pendant longtemps j'ai gardé la saveur de son baiser sur mes lèvres, et, dans mes oreilles, le timbre clair de sa voix limpide, quand elle chantait :

Ach! ihr Berg' und tiefe, tiefe Thal,
Seh' ich mein Schatz zum letzten mal?...
« Ah! vous, montagnes, et toi, profonde, profonde vallée,
Ai-je vu mon bon ami pour la dernière fois?... »

Histoire d'un Prétendant

et

d'un Escalier



Histoire d'un Prétendant

et

d'un Escalier

Histoire d'un Prétendant
et
d'un Escalier

DANS la petite ville lorraine où j'ai passé mon enfance et une partie de ma jeunesse, il existe une rue assez solitaire, dont les sonneries d'une vieille église bercent doucement la somnolence. Sur l'un des côtés de cette voie silencieuse s'élevaient, il y a cent ans, des tanneries dont les façades postérieures étaient bordées par l'eau courante d'un canal de dériva-

tion; d'où son nom de « rue des Tanneurs ». Sur l'autre côté, au contraire, s'alignent encore aujourd'hui de spacieuses maisons bourgeoises, bâties au XVIIe siècle. Ces demeures profondes, avec leurs jardinets intérieurs, leurs vendangeoirs et leurs *fouleries,* ont toutes gardé une physionomie sévère et vieillotte, qui s'accorde parfaitement avec l'aspect monastique d'un quartier où l'herbe pousse entre les pavés. L'une d'elles surtout est remarquable par l'ampleur et la nudité de sa façade percée de hautes fenêtres à petits carreaux.

Or, en septembre 1713, cette maison quasi seigneuriale fut occupée par un royal personnage, Jacques-Édouard Stuart, plus connu sous le nom de « Chevalier de Saint-George ». Jacques-Édouard menait à ce moment la vie d'un roi en exil, riche d'espérances et fort pauvre d'espèces sonnantes. Il avait d'abord été logé au château, chez son parent Léopold, duc de Lorraine et de Bar; mais, soit qu'il fût devenu un hôte encombrant, soit que l'étiquette de la cour ducale gênât ses habitudes d'indépendance, il était venu s'in-

staller avec ses équipages dans ce logis plus modeste de la rue des Tanneurs.

L'habitation était mieux en harmonie avec la médiocrité de sa bourse; elle lui permettait une plus grande liberté d'allures; elle plaisait mieux aussi à son cœur. Car, encore qu'on soit un prétendant, on n'en est pas moins homme. Jacques-Édouard entrait alors dans sa vingt-cinquième année, il avait du sang de Marie Stuart dans les veines et il mordait volontiers à la grappe du plaisir. En ce coin du Barrois, les filles sont jolies et affriolantes. Le chevalier de Saint-George ne tarda pas à en trouver une à son goût. Il s'amouracha d'une jeune vigneronne nommée Nanine Chantemesse; une belle créature blanche, blonde, bien en chair, avec une forêt de cheveux et des yeux bleus à la perdition de son âme. Non seulement il fut payé de retour, mais — ce qui est rare — il fut aimé pour lui-même et sans que son titre de fils de roi entrât en ligne de compte. Nanine ne voyait en lui qu'un amoureux en pleine sève, en pleine verdeur, et se souciait comme d'un fétu de sa couronne en expectative.

Au contraire, les réveils d'ambition qu'elle surprenait de temps à autre dans l'esprit du Chevalier étaient les seuls points noirs qui apparussent de loin en loin dans son ciel d'amour.

Elle demeurait à la Ville-Haute, dans les vieux quartiers, et presque chaque soir, à la nuit serrée, dès qu'il avait pu se débarrasser de ses familiers ou de ses visiteurs, Jacques-Édouard s'encourait vers le logis de sa belle vigneronne. L'unique ennui de ce royal coureur de guilledou était dans la longueur du trajet. Pour se rendre de la rue des Tanneurs à la ruelle des Grangettes, située au sommet de la Ville-Haute, il fallait faire un grand détour et perdre ainsi un temps précieux. Il y avait bien, en face de la maison du Prétendant, une venelle avec un ponceau aboutissant à une grimpette fort roide qui conduisait tout droit au haut de la côte; mais cette grimpette ravinée était si abrupte, si sale et si mal fréquentée que le Chevalier répugnait à s'y risquer. A la fin, agacé d'être si loin de sa maîtresse, quand il s'en trouvait si près à vol d'oiseau, il se résolut d'adresser une requête au Conseil de Ville, et ce-

lui-ci, plein de déférence pour le royal demandeur, prit, le 11 octobre 1713, une délibération ainsi motivée :

« Plusieurs officiers de la suite de monseigneur le Chevalier de Saint-George, ayant dit au syndic que les degrés de communication de la rue des Tanneurs au château, situés vis-à-vis de la maison où loge monseigneur le Chevalier, sont si sales et si délabrés, qu'il est très difficile de s'en servir pour monter et presque impossible d'y descendre, et qu'ils souhaiteraient que ces degrés fussent nettoyés et rétablis;

« La Ville accorde les fins de la demande et payera les frais du travail. »

Le Chevalier eut donc gain de cause, et je vous laisse à penser s'il gravit gaiement les degrés, une fois qu'ils furent mis en état. Il y en avait quatre-vingts et Jacques-Édouard arrivait fort essoufflé au gîte de Nanine Chantemesse, mais les baisers de la blonde vigneronne le remettaient d'aplomb et il reprenait haleine dans les bras blancs de son amie, devant un clair feu de sarments, tandis que la bise de novembre

faisait rage contre les volets de la petite maison des Grangettes. L'hiver de 1714-1715 fut pour eux une saison de délices, où ils goûtèrent toutes les voluptueuses mignardises de l'amour partagé. Mais, au retour du printemps, le Chevalier se montra nerveux et inquiet, comme les chevreuils qu'on croit apprivoisés et qui tout d'un coup redeviennent sauvages lorsque le vent leur apporte l'odeur de la forêt natale. Les gentilshommes lorrains le raillaient de son oisiveté et les *lairds* écossais de sa suite le poussaient aux aventures; lui-même était pris par moments de la nostalgie du pays des Highlands et des lacs brumeux endormis dans les collines de bruyères. Nanine remarqua bientôt que son amoureux, d'ordinaire si ardent au déduit, avait de singulières distractions et d'insolites défaillances. Elle pressentit que sa félicité était menacée et redoubla de tendresse pour retenir le galant qu'on voulait lui enlever.

Quand elle le voyait ainsi rêveur et préoccupé, elle le serrait plus fort contre sa poitrine et le dodelinait comme un enfant qu'on berce

avec d'embobelinantes caresses. Dans son dialecte du Barrois et avec cet accent du terroir, traînant et chantant, qu'on ne perd jamais, même après de longues années d'absence, elle lui disait : « O mon *doudou,* mon seigneur chéri, voilà que vos vilaines lubies vous reprennent et je m'aperçois que je ne vous suffis plus. N'êtes-vous pas bien heureux près de votre Nanine et trouverez-vous donc autre part un cœur plus aimant et de plus chaudes tendresses ? Pourquoi voulez-vous changer ? N'écoutez pas les gens qui vous parlent d'une couronne à prendre et d'un trône à gagner. Les conseilleurs ne sont pas les payeurs. Songez que le trône n'est pas sûr, mais que certainement, en allant le quêter par monts et par vaux, vous attraperez des horions et perdrez les plus belles heures de votre jeunesse. D'ailleurs, par le temps qui court, le métier de roi est un métier chanceux, et la plus riche des couronnes ne vaut pas une belle nuitée de plaisir. Ceux qui vous chantent le contraire ne le font point par amitié pour vous, mais uniquement par intérêt et pour s'enrichir à vos dépens. Restez ici, et si

vous m'aimez un petit peu, songez combien je serais malheureuse au cas où je vous perdrais. Vous parti, je n'aurais plus de goût à la vie, et de chagrin j'irais me jeter dans le canal. . »

Jacques-Édouard, qui avait le cœur faible et détestait les scènes de larmes, la rassurait de son mieux et se laissait dodeliner, mais il n'en gardait pas moins ses pensées de derrière la tête.

Tant y a qu'il céda aux obsessions de ses partisans. On lui répétait que l'Écosse était prête à se soulever dès qu'il y aurait débarqué. Il le crut. Un beau jour, il quitta la maison de la rue des Tanneurs et s'en alla courir les aventures. « Même, dit un chroniqueur de ce temps-là, il contracta des emprunts chez plusieurs gentilshommes du Barrois et de la Lorraine, qui ne rentrèrent jamais dans leur argent. » Il arriva en Écosse dans le courant de 1716; mais le pays ne bougea point et il s'en revint Gros-Jean comme devant. Cette fois, il se réfugia en Italie, épousa la petite-fille de Sobieski et en eut deux fils, dont l'un, Charles-Édouard, renouvela les tentatives paternelles, se fit battre cruellement à Culloden

et ne réussit qu'à grand'peine à regagner la France sain et sauf. Le chevalier de Saint-George, guéri définitivement de ses ambitions, ne reparut plus dans le Barrois; il finit tranquillement et dévotement sa vie à Rome, où il mourut en 1766. Quant à Nanine Chantemesse, l'histoire ne dit pas si elle se jeta dans le canal ou si elle se consola avec un autre amoureux; j'aime à croire pour elle qu'elle prit ce dernier parti.

L'escalier bâti en face de l'ancien logis du Prétendant existe toujours et on le nomme encore « les Quatre-Vingts degrés »; mais on en a complètement oublié l'origine. Les honnêtes ménagères et les pieuses bourgeoises de la Ville Haute, qui se servent de ce raccourci pour aller au marché ou pour faire leurs dévotions aux Augustins, ne se doutent guère que ce commode escalier fut construit afin de faciliter les pérégrinations galantes et apaiser plus vite la fringale d'amour d'un petit-fils de Marie Stuart.

Laurence

Laurence

I

Nous étions seuls, le vieux Jean Faubert et moi, dans une des salles de la bibliothèque municipale de Villotte et, assis près de l'embrasure d'une fenêtre, nous causions d'histoire naturelle.

En ce temps-là, le conservateur de la bibliothèque abusait de ma jeunesse oisive pour me préposer deux fois la semaine au prêt des livres. C'était, à la vérité, presque une sinécure, car les

gens de Villotte sont médiocrement liseurs, et les clients n'abondaient point. Un seul visiteur, Jean Faubert, ne manquait pas une séance et faisait une prodigieuse consommation de bouquins. Non seulement il dévorait les voyages et les traités de géographie, mais il avait un faible pour les recueils de vers romantiques. Ce goût singulier pour la poésie et les poètes de 1830 à 1840 ne laissait pas de m'étonner chez un vieillard d'humeur peu sentimentale, d'esprit positif, que l'idéal ne devait guère tourmenter.

Jean Faubert, à cette époque, avait déjà passé la soixantaine. Néanmoins, il se maintenait très vert et ingambe. De taille moyenne, maigre, trapu et robuste, il gardait dans le geste, dans l'œil, dans le froncement de ses sourcils broussailleux, dans le son de sa voix cassante, dans la façon de jeter loin de lui un brusque jet de salive, quelque chose de brutal et de cyniquement autoritaire. Ses cheveux blancs, courts, crépus, descendaient très bas sur un front carré et têtu. Ses yeux aigus et clairs avaient la dureté de l'onyx, avec parfois d'étranges lueurs. Son

visage tanné était marqué de petite vérole, et une balafre à la lèvre supérieure donnait à sa bouche une expression de cruelle énergie.

Il avait quitté sa ville natale à vingt ans; il n'y était revenu que sexagénaire et possesseur d'une fortune assez ronde, dont l'origine demeurait inexpliquée. Il ne parlait pas volontiers de la période de sa vie comprise entre son départ et son retour. Ce mutisme, je dois l'avouer, faisait naître des suppositions fâcheuses dans l'esprit peu charitable de ses compatriotes.

Quand on s'extasiait sur le joli magot qu'il avait amassé à l'étranger, les gens hochaient la tête avec une ironique grimace. On l'appelait généralement « le Commandeur ». Commandeur de quoi?... Il n'était décoré d'aucun ordre, et cette appellation mystérieuse resta pour moi une énigme jusqu'au jour où un mauvais plaisant m'expliqua qu'on nommait ainsi, aux Antilles, les chefs des escouades de nègres attachées à une plantation, et ajouta qu'on soupçonnait fortement Faubert d'avoir fait la traite avant 1848. Le Commandeur paraissait, du reste, se

soucier de ces insinuations comme d'une guigne. Il rendait dédain pour dédain à ses concitoyens, s'abstenait de toute relation avec eux, vivait comme un ours dans une maison isolée, située au bout du faubourg, au beau milieu d'un jardin où il cultivait à grands frais des plantes méridionales, et où il ne laissait pénétrer personne.

Bien que ses façons rébarbatives invitassent peu à la familiarité, ma curiosité ayant été piquée, j'avais essayé de lier connaissance avec lui et j'y parvins à la longue.

Mes fonctions à la bibliothèque m'y aidèrent.

L'empressement que je mettais à satisfaire cet enragé liseur me concilia ses bonnes grâces ; il devint plus expansif, et, peu à peu, nous prîmes l'habitude de converser ensemble, pendant les heures réservées au prêt des livres.

Ce jour-là, donc, nous devisions d'histoire naturelle, près de la fenêtre ouverte. Au dehors, un tiède soleil de septembre dorait les coteaux du faubourg de Véel, et on entendait les grives chanter dans les vignes. Nous en étions venus à

disserter sur les requins et sur leur effrayante voracité :

— Effrayante, en effet, me dit Faubert, avec un sifflement dû à l'absence d'une de ses incisives; ces gredins-là flairent d'avance les aubaines qui les attendent. Une année, monsieur, je naviguais dans le golfe du Mexique, en compagnie d'un convoi de nègres qui *émigraient* à la Nouvelle-Orléans. Nous les avions logés dans l'entrepont; ils s'y trouvaient mal à l'aise et se laissaient mourir comme des mouches. De temps en temps, il en claquait un ou deux, et nous nous hâtions de les jeter à la mer. Les requins le *savaient,* monsieur!... Ils nous suivaient et nous les voyions grouiller autour de la coque, comme ces pauvres diables qui s'attroupent aux portes des casernes, à l'heure de la soupe. Ils *espéraient* la chair noire, ils l'attendaient comme leur dû, et ils nous escortèrent jusqu'à l'entrée du port...

Il racontait cela simplement, ainsi qu'une chose toute naturelle, avec un sourire qui retroussait sa lèvre balafrée, et, en l'écoutant, je sentais

un petit frisson me courir dans le dos. Je ne sais s'il s'en aperçut, mais il s'arrêta brusquement et changea de conversation.

Malgré tout, et à cause même du mystère qui enveloppait ce passé énigmatique, je cultivais volontiers la société du « Commandeur ». De son côté, il me prenait peu à peu en amitié; il me le prouva en m'introduisant dans sa maison, si obstinément fermée aux indifférents.

J'ai dit que cette demeure était située hors de la ville. On la nommait la Gruerie, et elle avait été bâtie jadis, sous le premier Empire, par un fournisseur des armées qui en faisait sa maison des champs. Elle ne se composait que d'un rez-de-chaussée, avec un étage en mansardes. Mais les pièces étaient spacieuses, décorées avec goût et garnies de meubles du temps. Le jardin, très fleuri, se terminait par un parc planté au XVIIIe siècle, mais fort négligé depuis et devenu un fouillis. Le logis lui-même était mal entretenu. Jean Faubert couchait dans une mansarde aménagée comme une cabine de vaisseau. La salle à manger, aux lambris de bois sculpté et

doré avait été transformée en cabinet d'étude, et garnie de livres ; le Commandeur mangeait dans une petite salle contiguë qui servait auparavant d'office. La plupart des autres chambres restaient closes, encombrées de meubles dépareillés ; une seule conservait la physionomie vivante et accueillante des pièces habitées, c'était le salon. Jean Faubert m'y recevait plus volontiers quand j'allais, le soir, fumer un cigare chez lui. Dans ce salon, garni de meubles Empire, aux formes rigides et aux massives ciselures de cuivre, il avait étalé tous les bibelots rapportés de ses voyages : carquois de cuir pleins de flèches barbelées, zagaies du Zoulouland, gris-gris du Soudan, boîtes d'ivoire filigranées d'argent, étoffes et bronzes du Japon. Sur la cheminée un grand bouddha de bois doré, un doigt levé au ciel, souriait béatement et reposait sur une énorme fleur de lotus. Dès ma première visite, je remarquai, accroché à l'un des panneaux, un tableau à l'huile qui contrastait avec tout ce bric-à-brac exotique.

C'était le portrait d'une jeune femme coiffée

à la mode des dernières années du règne de Louis-Philippe. Brune, vêtue de blanc et portant dans l'entrecroisement du corsage un bouquet d'œillets rouges, cette jolie personne aux traits délicats et spirituellement expressifs, fixait sur le spectateur de longs yeux gris noyés de tendresse. Il y avait de la malice et de la sensualité aux coins de ses lèvres mignonnes. Ses blanches mains, fuselées, étaient elles-mêmes fines et spirituelles; l'une d'elles, relevée et vue en raccourci, désignait du doigt un objet invisible. On se sentait irrésistiblement attiré vers cette figure imprégnée de grâce.

Mon admiration n'échappa point à l'œil du Commandeur; il se tourna, lui aussi, vers le portrait, le contempla en silence, étouffa un soupir et dit:

— Ah! vous regardez ce tableau... Il est d'un peintre que j'ai fréquenté dans ma jeunesse... Camille Roqueplan. C'est un des rares portraits qu'il ait exécutés, et cela lui donne du prix aux yeux des amateurs... Il en a encore plus pour moi...

Il s'interrompit, et faisant dévier l'entretien dans une autre direction :

— Une époque curieuse, s'écria-t-il, que ces années de 1838 à 1840... Ce fut le crépuscule des dieux, le coucher du soleil romantique ! Paris était intéressant alors, on y rencontrait toute une pléiade d'esprits originaux, pleins de verve et de fantaisie... J'en ai connu plusieurs avant de me lancer dans les aventures et de commencer mon premier grand voyage... Ah ! dans ce temps-là, on avait encore de la passion, de la jeunesse et de l'en-avant !...

D'où je conclus que le Commandeur avait été mêlé un moment à ce monde artiste et un peu bohème qu'on appelait dans ce temps-là les *Jeunes-France,* et que probablement sa jeunesse avait été aussi orageuse que sa maturité.

A mesure que nous nous connaissions mieux, il s'oubliait plus volontiers à parler de cette période de sa vie, et ces brèves confidences m'ouvraient d'étonnantes échappées sur son passé aventureux. Je découvrais par moments un homme tout autre que l'ancien loup de mer

qu'on accusait, peut-être à tort, d'avoir fait la traite dans l'Amérique du Sud; un Jean Faubert de vingt-cinq ans, excentrique, amoureux, frotté d'art et de littérature, ayant le goût des folles équipées et l'horreur du bourgeois.

Ces soirs-là, à mesure qu'il devenait plus expansif, il perdait de ses façons cassantes et de son langage cynique; il tournait ses yeux d'onyx vers le portrait de femme accroché au mur; ses prunelles s'imbibaient de lueurs mouillées; il contemplait la peinture avec attendrissement et tombait soudain en de silencieuses rêveries.

Parfois aussi nous passions des après-midi d'hiver dans son cabinet d'étude, où les livres s'empilaient en désordre sur les rayons; il me montrait quelques éditions originales devenues fort rares, — ou bien, ouvrant un massif secrétaire en bois de violette, il me laissait entrevoir des tiroirs bourrés de lettres et de paperasses.

— Tenez, murmurait-il, en compulsant tous les papiers qui sont là, on pourrait écrire les mémoires de ma vie, et c'est toujours intéressant, des mémoires!... Nom de nom! je vous promets

que les miens ne manqueraient ni de couleur ni de saveur... Ils réveilleraient le tempérament endormi des petits gommeux d'aujourd'hui, comme une fricassée au gingembre... Vous m'avez toujours été sympathique, vous, mon jeune camarade !... Quand j'irai manger l'herbe par les racines, je léguerai mes bouquins à la bibliothèque de la ville, et je vous instituerai mon exécuteur testamentaire... On trouvera mon testament dans ce secrétaire, premier tiroir à gauche... Si je viens à claquer, souvenez-vous de ça !...

II

Ce lugubre dénouement arriva plus tôt que nous ne le pensions l'un et l'autre. Un soir d'hiver où il gelait à pierre fendre, le Commandeur, qui mettait une certaine coquetterie à ne jamais porter de pardessus, fut saisi par le froid au sortir de la salle surchauffée de la bibliothèque. Une congestion pulmonaire le tua en trois jours. Il n'avait point de parents et, comme j'étais son seul ami, je m'occupai des mesures conservatoires, rendues indispensables. Au moment de l'apposition des scellés, j'informai le juge de paix des recomman-

dations de Jean Faubert au sujet de son testament. Nous trouvâmes, en effet, cet acte dans le premier tiroir de son secrétaire; il était ainsi rédigé :

« N'ayant pas de parents, j'institue pour mon légataire universel mon jeune ami Hugues Noirtin, demeurant à Villotte. Il connaît sommairement mes intentions, et, après avoir lu les papiers contenus dans mon secrétaire, il saura mieux encore les apprécier. Après distraction de mes livres que je donne à la bibliothèque municipale, Hugues Noirtin sera propriétaire de tous mes biens meubles et immeubles. Je le prie de les accepter en souvenir de nos excellentes relations et d'en disposer comme bon lui semblera.

« JEAN FAUBERT.

« *Villotte, 10 mai 1884.* »

Hugues Noirtin, c'était moi, et ma surprise fut grande de me trouver tout à coup l'héritier du Commandeur. Je vous avouerai franchement que ma joie n'égala pas ma surprise. Encore que

ma position fût des plus modestes et que je n'eusse pas plus qu'un autre le mépris des biens de ce monde, cette fortune qui me tombait des nues ne laissait pas de me peser, à cause de l'origine équivoque qu'on lui attribuait. Je connaissais l'esprit généralement malveillant des petites villes; les envieux n'allaient pas me manquer; on ne se gênerait point pour m'accuser de m'être insinué par un vil motif d'intérêt dans les bonnes grâces de Faubert, et on me ferait certainement un crime d'accepter cet héritage de provenance douteuse. Je me trouvais donc un peu honteux de cette aubaine inespérée et j'étais tourmenté par de pénibles scrupules.

Néanmoins, après les formalités de l'envoi en possession, je n'hésitai pas à m'installer dans la maison du Commandeur. Afin de mettre ma conscience en repos, je voulais tout d'abord dépouiller les volumineuses liasses de papiers renfermées dans le secrétaire et m'édifier ainsi plus complètement sur le passé mystérieux de Jean Faubert.

Quand j'eus compulsé les lettres et actes mé-

thodiquement rangés dans les premiers tiroirs, je fus du moins à peu près rassuré sur l'origine des biens dont j'héritais. Jean Faubert n'avait point fait la traite, comme on le prétendait; il s'était enrichi à force de volonté et de persévérance, en s'essayant à toutes sortes de métiers. Il avait été, à la vérité, surveillant d'esclaves et régisseur d'une plantation, puis il était devenu planteur lui-même à la Louisiane et y avait réalisé de beaux bénéfices. Ayant pris part à la guerre de Sécession et combattu avec les Sudistes, il avait prudemment liquidé sa situation aussitôt après la cessation des hostilités, et su tirer son épingle du jeu sans de trop grandes pertes d'argent. Son héritage ne provenait donc pas d'une source louche et trouble, comme on le prétendait, et sous ce rapport mes scrupules s'étaient peu à peu calmés.

J'avais presque achevé mon dépouillement; il ne me restait plus qu'à vider un dernier tiroir. Je l'ouvris et le premier objet qui me tomba sous la main fut un mince in-octavo, luxueusement relié en maroquin bleu, avec ornements aux petits fers. Sur le plat, je lus, gravé en lettres d'or:

« *Laurence, 1840-1841.* » A la suite des feuilles de garde en soie bleue moirée, le livre avait pour frontispice une aquarelle reproduisant exactement, dans la même toilette et la même pose, la jeune femme dont le portrait était accroché au salon, et je ne doutai plus que cette jolie personne ne fût la « Laurence » désignée au titre du volume. Tout l'in-octavo était manuscrit et de la main de Jean Faubert. En guise de préface, une note du Commandeur contenait des détails précis sur l'original du portrait.

Laurence de La Combe était une créole de la Martinique, dont la famille, originaire de la Saintonge, avait, après des revers de fortune, réintégré la province natale et s'était établie à Niort. M. de La Combe, père, y habitait avec sa fille une maison située à l'entrée de la ville, dans une île formée par une boucle de la Sèvre.

Jean Faubert, alors en villégiature chez un artiste du voisinage, avait connu la jeune fille pendant une fête donnée à l'époque du carnaval. Devenu un des hôtes de la maison des bords de la Sèvre, il s'était follement épris de Laurence et

l'avait tendrement aimée. Seulement, à l'exemple de Werther, il était arrivé quand la place était occupée par un fiancé déjà accepté, sinon préféré de Mlle de La Combe, et ne pouvant rompre les engagements solennellement pris par le père, il avait dû s'éloigner, la rage et la passion au cœur. Tout ce triste roman d'amour se trouvait raconté dans une vingtaine de petits poèmes composant la majeure partie du manuscrit. La plupart de ces poésies étaient d'une facture médiocre, mais d'un sentiment naïf et touchant. Elles possédaient le charme attrayant des plantes sauvages; elles plaisaient par l'inexpérience même de ce rimeur qui n'entendait rien au métier et qui écrivait, uniquement poussé par le besoin de traduire dans une forme poétique la passion qui le tourmentait. J'en cite une au hasard, comme caractéristique de ces cantiques bégayés par un amoureux inhabile, mais pleins d'une profonde tendresse :

Quand je t'ai rencontrée au bal, un soir d'hiver,
Des œillets fleurissaient ton corsage entr'ouvert,
Répandant un parfum d'amour parmi la fête;
Cet amour a brûlé mon cœur, grisé ma tête.

Laurence, ô ma beauté, te souviens-tu toujours
De ce temps de la vie où, comme une déesse,
Tu montais l'escalier doré de la jeunesse,
En traînant après toi mon cœur flambant d'amour !

Ce temps est loin; je n'entends plus ta voix câline,
Dont le son suffisait pour mettre une rougeur
Sur ma joue, et pour faire épanouir la fleur
Vermeille du désir au fond de ma poitrine...

Oh ! Laurence, l'ancien amour me brûle encor;
La mer est entre nous, mais tu m'es toujours chère;
Mon cœur est avec toi... J'emporte ma chimère
Et mon amer désir partout, comme un trésor...

Les petits poèmes que contenait cet élégant volume exhalaient tous la même odeur de tendresse dévotement ardente. A la suite, était épinglée une lettre de femme, en tête de laquelle un œillet desséché jaunissait, fixé par une bandelette de papier. La lettre, mélancolique épilogue du roman, était ainsi conçue :

« Mon ami, vous me dites que vous ne pouvez plus vivre sans moi, parce que vous m'aimez passionnément. Je le savais, et à vous parler fran-

chement, de mon côté, j'éprouve pour vous un doux sentiment qui deviendrait facilement une tendresse passionnée. Mais quoi!... Vous connaissez ma situation. Mon père et moi-même, avant de vous avoir vu, avions pris des engagements d'honneur envers un honnête homme auquel nous sommes liés par la reconnaissance, et je suis à la veille d'être mariée. Vous me parlez de fuir avec vous... Ce n'est pas possible, trop de devoirs m'attachent ici et je serais trop coupable à mes propres yeux en les oubliant... N'allons donc pas plus avant sur ce chemin dangereux. Soyez persuadé, si cela peut adoucir votre peine, que je vous aurais bien aimé s'il m'avait été permis de me consacrer à vous... Je vous envoie comme adieu un des œillets que j'ai portés. Vous savez, c'est ma fleur favorite. Bon courage, mon ami, et pensez quelquefois à moi, comme je penserai souvent à vous.

« LAURENCE. »

Ainsi s'était terminée cette brève idylle amoureuse. Et ce rude coureur d'aventures, ce brutal et

farouche planteur avait pieusement gardé le souvenir du chaste amour, poussé en son cœur comme une fleur de marjolaine au milieu d'une lande rocailleuse. Tant il est vrai qu'il n'existe pas d'être humain, si enfoncé soit-il dans les fanges de la matière, qu'un sincère amour ne puisse relever et embaumer d'un idéal parfum de poésie.

Ce n'était pas tout. Les dernières pages contenaient une note finale, rédigée à une date récente par le Commandeur, sous forme de post-scriptum, et cette note m'était adressée :

« Mon cher Noirtin, si vous étiez un vulgaire bourgeois, semblable aux bipèdes de Villotte, il est probable que vous vous contenteriez de jouir du magot que je vous ai bénévolement laissé, et de jeter au feu toutes mes paperasses sans les lire ; ce qui rendrait parfaitement inutile le mémorandum que je rédige pour vous ce soir, et qui est une sorte de codicille. Mais je me connais en hommes ; je sais que vous êtes un tout autre gaillard, que vous avez une âme saine et généreuse,

un cœur délicat, un esprit ouvert et cultivé. C'est pourquoi je vous ai fait mon légataire, bien persuadé que vous exécuterez toutes mes recommandations, et que le livre où j'écris ces lignes n'échappera pas à votre attention.

« A l'heure qu'il est, vous l'avez certainement lu; vous êtes au courant de mon histoire. Vous savez quelle brusque et orageuse passion a bouleversé ma jeunesse et l'a poussée vers des destinées imprévues. Je suis parti de Niort désespéré; je me suis jeté dans les aventures comme un homme se jette à la mer. J'avais bonne envie de m'y perdre, mais l'instinct de la conservation l'a emporté, je me suis raccroché aux planches du navire chaviré et le flot m'a ramené à terre. Alors j'ai repris pied, non parce que je trouvais une saveur quelconque à la vie, mais pour rendre dent pour dent, œil pour œil, à cette société qui m'avait fait souffrir. J'ai roulé ma bosse à travers les océans et les continents, jouant des coudes dans la foule, sans me soucier de meurtrir les côtes de mes voisins, et je suis arrivé ainsi, à la force du poignet, à une bonne hauteur de l'échelle

sociale. Mais au plus épais de la mêlée, aux jours de revers comme aux jours de fortune, j'ai toujours gardé en moi, pareils à un jardin vert au milieu d'un Sahara brûlé de soleil, l'image de Laurence et le souvenir de mon seul amour. Je n'avais plus entendu parler d'elle. Une fois de retour en France, je m'étais bien promis de m'enquérir de ce qu'elle était devenue, mais l'enfer est pavé de bonnes intentions... Subissant malgré moi la torpeur idiote des petites villes, je remettais toujours au lendemain le commencement de mon enquête. Après avoir tant usé mes bottes sur tous les continents, j'étais pris d'une mortelle lassitude, et j'ai laissé ainsi passer un temps précieux... J'ai été lâche, j'ai eu peur de courir au-devant d'une désillusion, et tout en souffrant de mon égoïste paresse, je me suis acoquiné à mon trou comme un escargot à sa coquille.

« Ce que je n'ai pas fait, peut-être pourrez-vous le tenter, mon camarade. Vous êtes jeune, vous avez de l'élan et de la générosité. Je mets ma confiance en vous. L'argent que je vous ai légué vous permettra les voyages et les démarches né-

cessaires pour retrouver les traces de Laurence. Vous savez déjà son nom de fille; l'homme auquel elle était fiancée et qu'elle a épousé s'appelait M. de La Brunie, un noble campagnard possédant une gentilhommière aux environs de Niort. Je n'ai pas besoin de vous dire que je m'en rapporte à votre conscience et à votre perspicacité pour agir en cette affaire comme j'aurais agi moi-même. Si Laurence de La Combe est encore de ce monde, ou si elle a laissé des enfants, je vous sais trop honnête pour avoir à vous dicter votre conduite. Vous vous considérerez comme un fidéicommissaire, et vous remettrez à Mlle de La Combe ou à sa descendance la fortune que je vous ai confiée. Si toutefois cette famille se trouvait déjà dans une large aisance, vous vous borneriez à lui transmettre quelques souvenirs d'un ancien ami. Je laisse à votre tact et à votre délicatesse le soin de juger ce qu'il conviendra de faire, et je suis convaincu d'avance que vous vous acquitterez au mieux de la mission dont je vous charge. Je vous quitte, mon cher enfant, sur cette dernière recommandation. J'ai attrapé hier un

chien de froid qui s'est jeté sur la poitrine, et je ne me sens point à mon aise. Du reste, j'ai dit ce que j'avais à dire.

« JEAN FAUBERT.

« *25 janvier 1885.* »

Après cette lecture, je demeurai un instant rêveur. La note de l'avant-veille de la mort du Commandeur modifiait totalement la situation. Elle devait être considérée comme un codicille exprimant seul les véritables volontés du défunt. Faubert n'avait qu'une vague teinture de droit, mais il savait que la loi n'admet pas les fidéicommis et il avait rédigé son testament en conséquence, bien persuadé, comme il le disait, que j'exécuterais religieusement ses intentions. Je n'étais donc plus un héritier, mais un fidéicommissaire, et, à franchement parler, après une minute d'involontaire surprise, je n'étais pas fâché de ce changement de rôle. Je n'avais plus maintenant qu'à me mettre en quête de Laurence de La Combe. Cette recherche d'une inconnue pi-

quait ma curiosité et flattait mon goût pour le romanesque. Je n'hésitai pas un instant. Je procédai en hâte à mes préparatifs de voyage, et vers la fin de la même semaine je partis pour Niort.

Il me tardait d'arriver au pays qu'avait habité, qu'habitait peut-être encore la mystérieuse Laurence. Je ne fis donc que traverser Paris, et le lendemain je débarquai à Niort vers la fin de l'après-midi. Après m'être installé à l'hôtel du *Raisin de Bourgogne,* je résolus de parcourir d'abord rapidement la ville. Je longeai donc la place et descendis vers les berges de la Sèvre, là où, précisément, d'après ce que j'avais lu dans le manuscrit à reliure bleue, devait se trouver la maison de campagne de M. de La Combe.

La Sèvre est une verte rivière qui coule à pleins bords parmi de grands arbres et de plantureuses prairies. De l'autre côté du pont, on aperçoit la ville en amphithéâtre sur le versant de deux collines parallèles, et, en avant, un massif donjon gris, flanqué de tours, construit par Richard Cœur de Lion.

Je demeurai quelque temps en contemplation en face d'un vieux logis bâti au milieu des jardins, entouré par un bras de la rivière, et où je crus reconnaître l'habitation décrite par le Commandeur; puis, gravissant d'étroites rues enchevêtrées, je montai au Jardin public, absolument désert, comme le sont d'ordinaire les promenades en province. Cette somnolente solitude avait je ne sais quoi de doux et d'intime; je m'y sentais enveloppé d'ombres et de souvenirs d'autrefois. On était au commencement d'avril, et un premier reverdissement printanier réjouissait les yeux. Partout, d'épais buissons de lauriers-tins, déjà couverts de fleurs roses et blanches; partout, sur les talus, des violettes et des primevères fraîchement écloses. De la terrasse du Jardin, on dominait la Sèvre et les horizons boisés du Bocage vendéen. Par-dessus les maisons aux toitures aiguës, des cloches d'église égrenaient lentement leurs sonneries, — dont la musique berceuse et mélancolique est chère à tous ceux qui sont nés au fond d'une petite ville. En les écoutant, il me semblait que je revivais dans un lointain passé, et

je n'eusse point été étonné de voir soudain surgir, au détour d'une allée, Laurence de La Combe vêtue de sa robe blanche au corsage entrecroisé où s'épanouissaient des œillets rouges.

Tout plein de ces impressions rétrospectives, je regagnai l'hôtel où je prolongeai nonchalamment mon dîner solitaire, puis je me rendis dans une sorte de parloir où je surpris mon hôtesse, seule à ce moment et occupée à mettre ses livres à jour. C'était une dame déjà mûre, à la physionomie avenante. Comme elle semblait d'humeur communicative, je n'hésitai pas à lui demander si elle ne connaissait pas à Niort une famille de La Combe. Ce nom ne lui disait rien, elle hocha la tête.

— Je ne tiens l'hôtel que depuis vingt ans, répondit-elle; à quelle époque cette famille habitait-elle la ville?

— Vers 1840.

— Ho! ho! Cela fait un bon bout de temps!... Ces personnes-là ne sont peut-être plus de ce monde!...

En effet, elle avait raison; en supposant que

Laurence eût vingt ans en 1840, elle pouvait en compter soixante-cinq à cette heure, et elle devait être pour le moins grand'mère.

— Je n'ai, ajouta l'hôtesse, jamais entendu parler de ces La Combe... Où demeuraient-ils?

Je lui donnai les seules indications que je possédais et je fis allusion à la maison du faubourg, enclavée dans la Sèvre, où j'avais cru reconnaître l'habitation de Laurence.

— La Jonchère! s'écria-t-elle, oui, je la connais... Elle appartient maintenant à un M. de Prangey, un vieux peintre qui s'y est retiré il y a une vingtaine d'années... Tenez, précisément, voilà l'homme qui pourra le mieux vous renseigner... Il est de Niort et il y a passé sa jeunesse, à peu près à l'époque dont vous parlez... Allez le voir, il a dû connaître les gens qui ont habité la Jonchère avant lui...

Le renseignement était précieux. Je remerciai l'hôtesse et j'allai me coucher.

Le lendemain matin, vers dix heures, je m'acheminai vers la Jonchère. Du côté de la ville, on y accédait par un ponceau jeté sur la rivière

et séparé de la route par une clôture grillée. Je sonnai à cette grille; un jardinier vint m'ouvrir et je demandai si je pouvais voir M. de Prangey.

On me fit traverser un coin de jardin soigneusement entretenu; à l'extrémité d'une allée tournante j'aperçus la maison au toit d'ardoises et à la façade revêtue d'une glycine en fleurs. L'instant d'après, j'étais introduit dans un salon spacieux, meublé avec goût et décoré de toiles qui me parurent d'assez bons morceaux de peinture. J'y restai seul pendant quelques minutes. J'étais, je l'avoue, assez embarrassé, craignant d'avoir l'air d'un intrus; mais surtout j'éprouvais une singulière émotion en songeant que je me trouvais dans le salon où Laurence et le Commandeur avaient sans doute tendrement conversé au temps de leur jeunesse.

Une porte ouverte en coup de vent interrompit ma rêverie et je vis entrer un petit homme sec, nerveux, à l'œil vif, à la barbe blanche en éventail, vêtu sommairement comme quelqu'un qu'on a surpris au saut du lit.

— Monsieur de Prangey? murmurai-je.

— C'est moi, monsieur, qu'y a-t-il pour votre service? répliqua-t-il brusquement.

— Pardonnez-moi, monsieur, une démarche indiscrète, mais je m'acquitte d'une mission qui m'a été confiée par un vieil ami... Vous l'avez peut-être connu, du reste; il a passé à Niort une des années de sa jeunesse et il se nommait Jean Faubert.

La physionomie mobile de mon interlocuteur s'éclaira :

— Faubert! s'écria-t-il, certes oui, je l'ai connu!... Où est-il? Comment va-t-il?

— Hélas! il est mort... Je suis son exécuteur testamentaire.

Ce titre me paraissait plus convenable que celui d'héritier, maintenant surtout que j'étais dans la maison de Laurence et que j'allais sans doute mettre la main sur la véritable héritière du Commandeur.

— Pauvre garçon! reprit le peintre, quand nous nous sommes quittés, il ne voyait pas la vie en rose... J'espère qu'il aura eu quelques com-

pensations postérieures... Ah! comme le temps file!... Il me semble que tout cela s'est passé depuis peu et que c'est hier que je le conduisais à Bordeaux où il devait s'embarquer... Qu'est-il devenu?

Je lui contai de l'histoire du Commandeur ce que je croyais convenable de lui révéler, et en terminant je mentionnai ce que je savais de Mlle de La Combe.

— Oui, dit M. de Prangey, devenu mélancolique, c'était une charmante fille... Ce pauvre Faubert l'a passionnément aimée et je crois qu'elle aussi n'eût pas demandé mieux de lui rendre la pareille... Mais elle était déjà engagée à un triste sire, un M. de La Brunie, et le père La Combe s'entêtait à ce mariage... Tenez, c'est ici qu'ils se sont connus, et je suis un peu responsable de ce qui est arrivé... J'avais emmené de Paris Faubert avec Camille Roqueplan, sous prétexte d'études intéressantes à faire dans ce pays poitevin, alors fort peu fréquenté et fort original... Nous y avons vécu toute une année de folie et de plaisir... Seulement Faubert prenait plus

que nous les choses au sérieux... Il s'est emballé, la passion l'a emporté dans une si sauvage chevauchée qu'il s'y est cassé les reins... Enfin il n'en est pas mort, puisque vous me dites qu'il a amassé une fortune assez ronde... Singulier, tout de même, qu'après une vie aussi mouvementée, il se soit souvenu de cette Laurence!

— Il s'en est si bien souvenu, repartis-je, que je suis chargé de la rechercher et de lui remettre cette fortune dont je ne suis que le fidéicommissaire... Mlle de La Combe existe-t-elle encore?

— Non, la pauvre!... Elle est morte, voilà trois ans. Sa vieillesse n'a pas été heureuse et je crois que l'héritage de Jean Faubert eût été bien accueilli s'il fût venu quatre ans plus tôt. Ce glorieux de La Brunie était joueur comme les cartes; il a mangé la dot et a ruiné M. de La Combe par-dessus le marché. On a été obligé de vendre la Jonchère, et Laurence, devenue enfin veuve, s'est retirée dans un modeste appartement avec des rentes plus modestes encore...

— Avait-elle des enfants?

— Un garçon seulement... Enfant gâté par le père et qui s'est marié lui-même assez sottement avec la fille d'un meunier des environs de Civray. Tout ça est mort. Les jeunes La Brunie ont laissé une petite-fille qui, dans les derniers temps, était tombée à la charge de la triste Laurence, et qui est restée avec sa grand'mère jusqu'au jour du décès.

— Et cette enfant, où est-elle ?

— Ah! voilà, répondit le vieux peintre après avoir un moment réfléchi... Où diantre niche-t-elle ?... Son aïeule n'étant plus là, elle a dû se trouver fort désemparée... Pourtant, comme c'est une fille de tête, à ce que j'ai pu voir, elle aura cherché à se caser quelque part... La grand'mère avait eu la précaution de la faire émanciper afin de la soustraire à la domination de ses parents maternels... Tout de même, il serait possible qu'elle se fût réfugiée chez eux momentanément... Tenez-vous donc beaucoup à continuer vos recherches ? Laurence de La Combe est morte et c'était d'elle surtout que devait s'inquiéter Jean Faubert.

— Détrompez-vous... Notre ami avait désigné Laurence et à son défaut ses enfants... Du moment qu'une petite-fille existe, je tiens à remplir ma mission jusqu'au bout.

— Vous êtes un mandataire consciencieux, et ces scrupules vous honorent... En ce cas il faut vous procurer un supplément de renseignements. Si vous le permettez, je vais d'abord faire un brin de toilette, nous visiterons ensuite le cimetière où on a enterré Laurence de La Combe... J'ai idée que si Jean Faubert voit ce qui se passe ici-bas, ce pèlerinage à la tombe de son amie le réjouira là-haut... Après, je pousserai jusqu'à l'étude du notaire qui a liquidé la succession et il m'indiquera certainement la résidence actuelle de Mlle de La Brunie...

Nous nous dirigeâmes donc ensemble vers le cimetière déjà verdoyant et fleuri. Après avoir longé une allée bordée de vieux ifs, nous débouchâmes sur un terrain planté de saules pleureurs où déjà s'élevaient des tombes récentes. En contournant quelques fosses encore fraîches, Prangey me conduisit vers une croix de granit entourée

de lilas blancs. L'inscription laconique, gravée dans la pierre, portait simplement :

LAURENCE DE LA COMBE, 1820-1882.

— Restez là un moment, murmura le peintre, je viendrai vous y retrouver après avoir vu le tabellion...

III

Je m'accoudai à la grille où grimpaient des lierres, et j'associai religieusement dans une même pensée le souvenir de Jean Faubert à celui de la jeune belle d'autrefois. Je les revis en imagination tous deux, vêtus à la mode de 1840 et se promenant sous les peupliers frissonnants qui bordent la Sèvre. En même temps les vers du volume de maroquin bleu me revenaient à la mémoire :

Laurence, ô ma beauté, te souviens-tu toujours
De ce temps de la vie où, comme une déesse,
Tu montais l'escalier doré de la jeunesse,
En traînant après toi mon cœur flambant d'amour ?

Ce temps est loin... Je n'entends plus ta voix câline,
Dont le son suffisait pour mettre une rougeur
Sur ma joue, et pour faire épanouir la fleur
Vermeille du désir au fond de ma poitrine...

Hélas! où étaient maintenant les ombres amoureuses de Laurence et de Jean Faubert?... Les lignes de leur écriture subsistaient encore sur les pages du livre bleu, mais les mains qui les avaient écrites, les cœurs qu'elles avaient fait battre, tout cela était décomposé, mêlé à la terre noire du cimetière, et l'essence même de leurs âmes, où s'était-elle évaporée?... Je fus tiré de mes songeries par un bruit de pas et je distinguai la mobile physionomie de l'artiste entre les lilas blancs.

— Je suis maintenant suffisamment documenté, me dit-il... La jeune fille, ainsi que je le craignais, est allée chez ses grands-parents, des meuniers qui demeurent aux environs de Civray. Nous ne savons pas le nom du moulin, mais le meunier se nomme Dalivaux et quand vous serez là-bas, le premier hôtelier venu vous indiquera où il perche...

Il voulait me garder à déjeuner; je le remerciai. J'avais hâte d'achever ma mission et de me mettre en quête de la petite-fille de Laurence. Il me reconduisit jusqu'au *Raisin de Bourgogne;* là nous nous serrâmes les mains et, à midi, je pris un train qui devait me mener à Civray par Melle et Chef-Boutonne.

IV

GRACE à la munificence du Commandeur j'aurais pu voyager en première classe, mais je montai à dessein dans un compartiment de troisième. J'avais déjà observé que c'est là seulement qu'on peut prendre langue avec les habitants des pays nouveaux qu'on traverse, et se renseigner ainsi, en peu de temps, sans en avoir l'air, sur les choses et les gens. Les voyageurs des troisièmes sont plus expansifs, plus naturels, et se laissent mieux pénétrer. Je pensai qu'à mesure que je me rapprocherais de Civray, j'aurais peut-être la chance

d'obtenir de mes voisins quelques indications qui faciliteraient mes recherches.

La première partie de mon voyage se passa sans incidents notables. Mes compagnons étaient tous des campagnards qui revenaient de vendre leurs denrées au marché et s'égrenaient peu à peu à chaque station. A Melle, je me trouvai presque seul et j'en profitai pour allumer un cigare. J'étais en train de le savourer, lorsque à Chef-Boutonne, où l'on change de train, une voyageuse monta dans le compartiment que j'occupais seul... Je jetai d'abord un coup d'œil agacé sur la nouvelle arrivante. C'était une jeune femme de vingt ou vingt-deux ans, assez grande, svelte, vêtue d'une petite robe noire très simple, qui faisait ressortir les élégantes lignes de la taille et du buste, et sur laquelle tranchait une collerette blanche. Le chapeau de paille unie et de couleur foncée laissait voir d'abondants cheveux châtains et un délicat visage d'un blanc mat, qu'éclairaient deux yeux bruns limpides. A peine eus-je terminé ce rapide examen que, pris de scrupule, je lançai par la portière mon cigare à

demi consumé. Peu habituée, sans doute, à de semblables attentions, la jeune personne eut pour moi un regard à la fois étonné et reconnaissant, sans cependant que mon léger sacrifice réussît à lui faire perdre son attitude réservée et un peu hautaine, car elle se rencogna à l'autre extrémité du wagon, cherchant visiblement à s'isoler et à éviter d'entrer en conversation. J'étais moi-même fort timide avec les femmes et je m'abstins de toute intrusion indiscrète. Néanmoins, tandis que je feignais de contempler les fuyantes lignes d'arbres qui s'encadraient dans la baie de la fenêtre, je ne perdais pas de vue la voyageuse, assise près de l'autre portière, dont la glace demeurait close. Elle paraissait plus occupée à suivre le fil de sa pensée qu'à examiner le paysage.

A un certain moment, elle consulta un petit carnet relié en toile grise, y crayonna quelques chiffres, puis tirant de sa poche un porte-monnaie de cuir, elle en supputa le contenu, comme pour vérifier l'exactitude de ses calculs. Très probablement cet examen donna de peu consolants résultats, car sa jolie bouche ébaucha une moue cha-

grine. Elle empocha la bourse et son visage prit une expression mélancolique qui me la rendit plus intéressante.

Quelle était sa condition? Jeune femme ou jeune fille? Je regardai à la dérobée ses mains gantées de mitaines de filet; je remarquai qu'elle ne portait aux doigts ni bague ni alliance, et j'en conclus qu'elle ne devait point être mariée. Sa toilette très simple, mais arrangée avec goût, n'était point celle d'une paysanne endimanchée. D'un autre côté, le choix qu'elle avait fait des troisièmes indiquait une situation très modeste; néanmoins son attitude, sa réserve et sa tournure ne donnaient point à penser qu'elle appartînt à la catégorie des boutiquières. Il y avait dans ses manières et sa physionomie un je ne sais quoi qui trahissait une éducation plus raffinée et l'habitude du monde. J'inclinai à croire que j'avais affaire à une institutrice ou à la fille d'un de ces gentilshommes pauvres, qui ne sont pas rares dans nos provinces de l'ouest. Quoi qu'il en fût, cette jeune figure, avec sa grâce un peu sauvage, sa réserve un peu hautaine, piquait ma curiosité.

Nous avions déjà stoppé à plusieurs stations, et il me semblait que je devais approcher de la ville. Pour m'en assurer, je me décidai à consulter ma compagne de route. Ce sont des questions autorisées en voyage et qu'on peut se permettre sans être accusé d'indiscrétion. Je tournai brusquement la tête vers le coin où la jeune fille se tenait en méditation. Sans l'inquiéter, ce mouvement imprévu la tira de sa songerie et nos regards se croisèrent :

— Pardon, mademoiselle, murmurai-je en saluant, savez-vous si nous arrivons à Civray?

— Pas encore, monsieur, répondit-elle, vous avez auparavant un arrêt et un changement de train à Saint-Saviol.

Le timbre de sa voix était argentin et sympathique. Après cette réponse, elle détourna la tête et se rencogna dans son angle, comme quelqu'un qui ne désire pas prolonger l'entretien. Mais la musique de son parler était si douce à l'oreille que je résolus de l'entendre une seconde fois.

— Est-ce que vous descendez aussi à Civray? poursuivis-je.

— Non, monsieur.

Et d'un coup d'œil rapide, elle sembla me signifier que l'entretien devait en rester là.

— Si vous êtes du pays, insistai-je, vous connaissez sans doute Civray ?

Elle ébaucha un sourire agacé et répliqua :

— Je ne suis pas du pays, mais je connais en effet la ville... En quoi cela peut-il vous intéresser ?

— Excusez mon importunité, ajoutai-je en rougissant, ma question n'a pas pour but de satisfaire une curiosité déplacée... Je viens en Poitou pour la première fois, je dois m'arrêter à Civray... Je désirerais simplement avoir l'adresse d'un hôtel convenable.

— Il y a le *Chêne vert,* sur la place des Halles... C'est, je crois, le meilleur et le mieux tenu...

Tandis que je murmurais un remerciement, le train ralentissait sa marche et stoppait brusquement.

— Nous voici à Saint-Saviol, reprit-elle... Je vous salue, monsieur.

Sans attendre que je lui aidasse à descendre,

elle ouvrit la portière et sauta légèrement sur le trottoir. Quand je descendis à mon tour, elle était déjà loin et se dirigeait lestement vers la sortie. Elle donna son billet à l'homme d'équipe et prit place dans un étroit omnibus à caisse jaune et poudreuse qui stationnait près de la barrière. Une fois casée à l'intérieur, elle abaissa la glace et daigna jeter un regard dans la direction de la voie. Elle m'aperçut planté en observation sur le trottoir. Alors un sourire effleura ses lèvres dédaigneuses, puis elle releva la glace et au même moment l'omnibus, tournant le dos à la gare, s'éloigna au trot de deux haridelles à la maigre encolure, ornée d'un collier de sonnailles fêlées.

J'écoutai les sonneries des grelots fuir dans la campagne obliquement éclairée par les rayons roses du soleil couchant, et, comme le sifflet de la locomotive donnait le signal du départ, je remontai, cette fois tout seul, dans le train qui devait me conduire à destination. Je n'y séjournai pas longtemps, car, dès la première station, on cria : « Civray ! » et je descendis !

Civray est une toute petite sous-préfecture

nichée au bord de la Charente, au creux d'un pli de vallée d'un vert rafraîchissant. La ville se compose de quatre ou cinq rues tortueuses, calmes, sans pavés, avec de vieux logis aux façades grises et des bordures d'herbe en guise de trottoirs. Au milieu s'ouvre la place des Halles, où une curieuse église romane arrondit ses trois porches brodés de sculptures. L'hôtel du *Chêne Vert*, que m'avait recommandé ma compagne de voyage, occupe l'un des angles de cette place, avec ses deux façades à pignon et sa tourelle pointue où tourne la vis d'un escalier de pierre. Je m'y fis conduire et, sitôt installé, j'en ressortis pour jeter un coup d'œil d'ensemble sur la ville et les environs.

Ce que j'admirai tout d'abord en ce pays poitevin fut la nature plantureusement verdoyante de la vallée. Dans notre Barrois, le paysage est généralement sec. Les collines, malgré leur manteau de vignes, ont un aspect monotone et uniforme; les plaines unies allongent à perte de vue leurs champs argileux, les prairies sont sans ombre et, en dehors des bois, on ne trouve

guère de verdure. Au long des rives de la Charente, au contraire, tout était couvert, partout il y avait des arbres et de la fraîcheur. A chaque pas, dans la campagne, je rencontrais des coins dont l'imprévu me ravissait : chemins creux bordés de buis à l'odeur amère et de chênes surplombant en berceau; châtaigneraies profondes, prairies encadrées en des haies très hautes et très fournies, où s'enroulaient des chèvrefeuilles; larges tonnelles de vignes bourgeonnantes, menant à des *borderies* enfouies sous les noyers; moulins sonores, perchés à chevauchons sur la rivière, dont le cours somnolent disparaissait sous les nénuphars. — La séduction de cette nature séveuse et mouillée invitait à une paresse contemplative; on s'y sentait envahi par de voluptueuses songeries. Il semblait qu'on y respirât de la tendresse, et on rêvait de voir surgir d'idéales amoureuses au détour des *traînes* fleuries ou parmi les *brandes* semées de châtaigniers.

A la brune, je rentrai, enchanté de ma promenade, et je soupai de bon appétit. Au *Chêne Vert*, bien que je fusse ce soir-là le seul convive,

le menu était savoureux et soigné. Je profitai de ma solitude pour faire causer l'hôtesse qui me servait. Je lui demandai tout d'abord si elle connaissait aux environs une famille du nom de Dalivaux.

— Les meuniers?... Bonnes gens, oui, je les connais! me répondit-elle. Le vieux Dalivaux descend ici les jours de marché et il n'en repart qu'après s'être lesté d'un copieux dîner... Même qu'il a oublié de me régler son écot la dernière fois qu'il est venu... Mais nous sommes de revue; le bonhomme est un tantinet sur sa bouche et il se passerait plutôt de chemise que de se priver d'un bon morceau quand ses affaires l'amènent à la ville.

— Est-ce qu'il demeure loin d'ici?

— Non pas... à deux petites lieues en remontant la Charente. On voit son moulin à main droite, quand on a traversé le pont de Dalidant, un peu en aval de Saint-Saviol... Il habite à une portée de fusil, au château de Lairé.

— Peste! un château?

— Oh! reprit ironiquement l'hôtelière, c'en a

été un dans le temps, mais à c't'heure, ça n'est plus qu'une masure avec deux tourelles qui servent de colombier... Pas moins, le père Dalivaux s'entête à appeler sa bicoque un « château », parce que si le dicton des trois G n'existait pas, il faudrait l'inventer pour lui... Il est gueux, glorieux et gourmand.

— Il vit seul à Lairé?

— Nenni, il y vit avec sa femme et aussi, depuis tantôt un an, avec une fille de sa défunte demoiselle, une orpheline qui s'est retirée chez eux et qui est aussi glorieuse que le grand-père.

— Ha! ha! m'écriai-je avec une animation qui fit ouvrir de grands yeux à la bonne dame...

Puis j'ajoutai, pour dérouter sa curiosité :

— C'est surtout à M. Dalivaux que j'ai affaire. La route qui mène à Lairé est-elle facile à suivre?

— Pas trop, quand on n'a pas l'habitude de nos chemins de traverse; si vous avez l'intention d'aller chez le meunier, je vous engage à longer autant que possible le bord de la rivière... Quand

vous aurez passé le pont de Dalidant, le premier venu vous montrera l'*housteau* du meunier. Comme vous serez forcé d'aller à pied, je vous conseille de déjeuner de bonne heure et de partir dès midi, afin de point vous anuiter au retour...

Je la remerciai de ses indications et de son conseil. Il fut convenu qu'elle me ferait déjeuner à onze heures et, comme ma journée avait été fatigante, comme celle du lendemain promettait de l'être également, j'empoignai mon bougeoir et je montai me coucher.

V

PENDANT tout le déjeuner, j'avais docilement écouté les instructions de l'hôtesse du *Chêne Vert*. Pour ne point me fourvoyer, je devais toujours appuyer sur la droite et ne pas perdre de vue la rivière. Muni de ces indications, malheureusement un peu sommaires, je traversai, au coup de midi, le pont jeté sur la Charente et tournai résolument à droite.

Je longeai pendant un quart de lieue des vergers pleins d'arbres fruitiers en fleurs. Le prin-

temps, cette année-là, avait été précoce : les cerisaies ne formaient qu'un grand bouquet blanc, et des centaines d'oiseaux rossignolaient dans la jeune verdure des châtaigniers. De temps en temps, j'apercevais, entre les feuillées, l'eau moirée d'argent de la rivière. Je me disais que je devais être dans le bon chemin, et tout en faisant résonner mon bâton sur le sentier caillouteux, je songeais à la façon dont je me présenterais à Mlle de La Brunie et à ses grands-parents. Je jugeais que l'entrée en matière serait assez embarrassante. Il faudrait raconter comment Jean Faubert avait connu Mlle de La Combe et quels tendres souvenirs avaient motivé les dernières volontés du Commandeur. Tout cela n'était point très commode à expliquer à une jeune fille. A tout hasard, j'avais emporté le livre relié en maroquin bleu qui contenait l'histoire de cet amour fauché en pleine sève. Je sentais le mince volume dans ma poche de côté ; je comptais le produire, au besoin, comme pièce de conviction et comme preuve de véracité. Si les Dalivaux étaient aussi désargentés qu'on le prétendait,

ils accepteraient, du reste, sans se faire trop prier, l'aubaine qui leur tombait du ciel ainsi qu'une manne, en la personne de leur petite-fille, et cette considération me rassurait suffisamment sur la réception qui m'attendait à Lairé.

Je m'étais si bien plongé dans mes réflexions que j'avais oublié les recommandations de mon hôtesse. Lorsque je relevai le nez pour chercher vers la droite la rivière qui devait me servir de point de repère, je m'aperçus qu'elle avait disparu.

Je me trouvais dans un chemin creux, encaissé entre de hauts talus au-dessus desquels d'épais taillis se recourbaient en voûte. Dans cette ombre verdoyante, impossible de m'orienter, et force me fut de suivre la sente qui montait peu à peu vers une brande semée de châtaigniers trapus et absolument déserte. Impatient de réparer ma bévue, je poussai énergiquement à travers la bruyère et les ajoncs dans la direction où je croyais que devait couler la Charente. Ignorant la topographie locale, je ne savais pas que cette capricieuse rivière décrit de nombreuses et

trompeuses courbes. Ma folle course emmi la brande n'eut d'autre résultat que de me mettre hors d'haleine et de m'égarer davantage. Fourbu, énervé, j'arrivai à un bois de chênes et de châtaigniers où j'achevai de me fourvoyer. Quand je réussis à en sortir, je tombai en pleine solitude.

A mes pieds se creusait une étroite gorge assez profonde; des pâtis en tapissaient les flancs, des bois taillis en couronnaient la crête, et tout au fond, un invisible ruisseau glougloutait sous une herbe coupée de touffes de joncs et de roseaux frissonnants. J'étais rompu de fatigue. Je m'étendis sur la pelouse afin de souffler et de réfléchir aux désagréments de la situation. Pendant que je battais l'estrade, le temps avait marché, le soleil obliquait vers les bois et ma montre marquait quatre heures. A quelle heure atteindrais-je le moulin de Lairé, en supposant que je réussisse à le découvrir, ce qui devenait fort douteux; et quand je serais las de déambuler, où trouverais-je un gîte pour la nuit? Ce coin de pays paraissait absolument sauvage; on n'y

apercevait pas trace d'une habitation et on n'avait pas même la chance d'y rencontrer la bergère classique, filant sa quenouille et paissant ses ouailles au bord des prés.

J'en étais là de ma méditation assez mélancolique, quand j'entendis derrière les feuillées du taillis d'en face une voix claire qui chantait une sorte de ronde rustique, dont les paroles patoises montaient très distinctement dans l'air tranquille :

Au printemps la mère ageasse
Fait son nid dans in buisson,
La pibole,
Fait son nid dans in buisson,
Pibolons !

Enfin je tombais sur une créature humaine et j'allais pouvoir être renseigné. Je poussai un « houp ! » énergique, et peu après, je vis déboucher de la lisière une silhouette féminine, qui côtoyait d'un pas léger le flanc du pâtis. A mon appel répété, elle s'arrêta, intriguée, et je m'en courus vers elle. A mesure que la distance s'accourcissait entre nous, la silhouette de la nou-

velle venue se précisait et, à ma vive surprise, je reconnaissais ma voyageuse de la veille, la jeune fille rencontrée entre Chef-Boutonne et Saint-Saviol. Elle était vêtue d'un corsage de percale claire et d'une jupe beige; une capeline noire avait glissé sur ses épaules et laissait voir sa tête nue aux cheveux châtains envolés. Elle portait au bras un panier plein de champignons. Son étonnement n'était pas moindre que le mien et je vis qu'elle rougissait légèrement.

— Eh! quoi, c'est vous, mademoiselle? murmurai-je encore essoufflé; je bénis cette rencontre, car, au risque de passer de nouveau pour un indiscret, je vais vous demander de me rendre un grand service... Je me suis égaré dans vos sentiers poitevins et je suis fort en peine de retrouver ma route.

Elle me regarda un moment bien en face, constata le piteux état de mes vêtements où la griffe des ronces et les piquants des ajoncs avaient laissé de visibles traces. Un sourire effleura les coins de sa bouche et elle me répondit de sa voix très nette :

— Si je puis vous être utile, monsieur, disposez de moi... Où voulez-vous aller?

— Au moulin de Lairé.

Une lueur de plus en plus étonnée passa dans ses yeux bruns, et elle reprit :

— Je vais moi-même à Lairé... Je viens de cueillir des morilles dans la prée, je les rapporte à la maison, et vous n'avez qu'à me suivre... Est-ce à M. Dalivaux que vous avez affaire?

— Vous le connaissez?

— C'est mon grand-père.

— Alors, m'écriai-je interdit, vous êtes mademoiselle de La Brunie?

— Oui... Laurence de La Brunie...

— Vous avez le même prénom que Mlle de La Combe, observai-je étourdiment, comme si je me parlais à moi-même, et vous lui ressemblez... J'aurais dû me douter déjà que vous étiez sa petite-fille.

Elle s'arrêta brusquement, et, fixant ses yeux droit sur les miens :

— Comment connaissez-vous ma grand'mère? demanda-t-elle.

— Nous avions, répliquai-je, un ami commun auquel elle était chère, et je n'ai fait le voyage de Niort et de Civray que pour exécuter les dernières volontés de cet ami... C'est toute une histoire d'une nature intime et très délicate, mais j'ai le devoir de vous la conter, puisque vous êtes l'unique héritière de Laurence de La Combe... Lorsque vous viviez avec madame votre grand'mère, ne vous a-t-elle jamais parlé de Jean Faubert?...

— Jean Faubert! répéta-t-elle, tandis qu'une rougeur lui montait aux joues... Parfaitement... C'était... un ami de sa jeunesse.

— Oui... Il l'avait aimée passionnément et il avait rêvé de l'épouser; mais Mlle de La Combe était déjà engagée à feu votre grand-père, et Jean Faubert s'en est allé désespéré...

— Le pauvre homme! murmura Mlle de La Brunie... Grand'mère ne l'avait pas oublié... Elle se plaisait à reparler de lui et de cette époque de sa jeunesse, qui avait été, disait-elle, le meilleur temps de sa vie... Elle savait par cœur des vers que ce M. Faubert avait écrits pour elle et

elle les répétait si souvent que moi-même je les ai retenus :

Laurence, ô ma beauté, te souviens-tu toujours
De ce temps de la vie, où, comme une déesse,
Tu montais l'escalier doré de la jeunesse
En traînant après toi mon cœur flambant d'amour ?

— Ces vers ! m'exclamai-je en tirant le livre bleu de ma poche, vous les trouverez copiés de la main de Faubert dans ce volume que je vous apporte et qui vous appartient, puisqu'il fut entièrement composé en l'honneur de votre grand'-mère... Voyez... Sur le premier feuillet, voici le portrait de Mlle de La Combe, quand elle avait votre âge...

J'avais ouvert le livre. Mlle de La Brunie, se rapprochant de moi, la tête un peu penchée, parcourait des yeux les pages, à mesure que je les tournais. Je sentais son bras toucher le mien, ses cheveux fous frôler ma joue et le souffle de sa respiration caresser ma main. Tandis que nous lisions, la même inconsciente émotion s'emparait de nous et nos cœurs battaient plus fort.

— On dirait un roman, soupira la jeune fille, et cependant tout cela a été vécu... Une femme est heureuse d'inspirer une pareille affection et je comprends que grand'mère ait été fière de l'amour de ce M. Jean Faubert...

— Avez-vous remarqué, chuchotai-je d'une voix attendrie, comme le portrait de votre aïeule vous ressemble?

— Vous trouvez? fit-elle.

— J'en suis frappé, et je m'en veux de ne pas m'en être tout de suite aperçu.

Nous demeurions immobiles et mes yeux comparaient silencieusement l'aquarelle au fin visage de la jeune fille. Elle se prêtait complaisamment à cet examen et souriait.

— On a toujours dit, en effet, que j'avais quelques-uns des traits de grand'mère, mais la ressemblance s'arrête là... Je ne serai jamais une héroïne de roman, et je ne monterai pas « l'escalier doré de la jeunesse », pour me servir des expressions de Jean Faubert.

— Qui sait? répliquai-je avec feu... Jeune et charmante autant que Mlle de La Combe,

pourquoi ne seriez-vous pas aimée comme elle?

Mlle de La Brunie haussa les épaules et un mélancolique sourire courut sur ses lèvres :

— Parce que je suis pauvre et obligée de chercher un gagne-pain afin de ne pas rester à la charge de ma famille... Mon lot est de devenir institutrice ou dame de compagnie, et, dans ces conditions, l'amour tel que je le conçois n'est pas permis...

Nous nous étions remis en marche.

— D'abord vous n'êtes pas pauvre, me récriai-je... En mourant, Jean Faubert a pensé à assurer l'avenir de celle qu'il aimait et de sa descendance... Écoutez plutôt !

Je lui lus les dernières pages où le Commandeur m'adressait de suprêmes recommandations au sujet de Laurence de La Combe et de ses enfants. Elle prêtait à ma lecture une attention émue et ses yeux se mouillaient.

— Mais, interrompit-elle, si je comprends bien, c'est vous qui êtes en réalité l'héritier de Jean Faubert, et c'est vous qui seriez frustré si j'acceptais.

— Je ne suis que son mandataire, repartis-je, et vous devez accepter... Vous le devez, parce que telle est la volonté du mort et parce que nous sommes tenus tous les deux de la respecter... Si votre aïeule avait vécu, elle ne se serait pas dérobée à une dernière marque de tendresse et elle vous aurait transmis cet héritage... Ne vous préoccupez pas de moi... Je me tirais parfaitement d'affaire avant le testament du Commandeur et j'aurai toujours de quoi subsister honorablement. Au contraire, je suis trop heureux, en m'acquittant de mon mandat, d'assurer ainsi le repos, la dignité, le bonheur d'une personne qui le mérite autant que vous, et pour laquelle j'ai senti dès le premier moment la plus vive sympathie... Il faut que vous acceptiez, je ne suis venu à Lairé que pour vous dire tout cela et je ne m'en irai qu'en emportant votre consentement...

— Chut! murmura-t-elle en posant un doigt sur ses lèvres, nous voici arrivés...

Mon attention avait été si uniquement absorbée par Mlle de La Brunie, je m'étais si bien échauffé en parlant, que le chemin parcouru

m'avait semblé court. Je relevai la tête et je vis devant moi, dans l'encadrement de deux noyers, un bâtiment en mauvais état, qui semblait dater du XVIe siècle, et que flanquaient deux tourelles en éteignoir. Un peu en contre-bas, au milieu d'un îlot formé par deux bras de la Charente, on entendait le tic-tac du moulin blotti parmi des fouillis de saules et de frênes.

— Comment, déjà! m'exclamai-je désappointé, je ne puis pourtant pas vous quitter sans obtenir une réponse!

— Vous ne me quitterez pas... ce soir, du moins, déclara-t-elle; la journée est trop avancée et vous ignorez trop nos chemins pour vous mettre en route à l'entrée de la nuit... Vous souperez et vous coucherez ici... Si pauvres que nous soyons, nous pouvons encore vous offrir l'hospitalité... Je vous promets de réfléchir au sujet de notre entretien et de vous faire connaître demain matin à quoi je me serai arrêtée... Seulement pas un mot de tout cela devant mes grands-parents... Je vous présenterai comme un compatriote, envoyé par des amis de Niort et chargé

de me proposer une situation... C'est convenu, n'est-ce pas?... Maintenant, venez!

Elle m'avait pris la main et me la serrait nerveusement. Après que nous eûmes franchi le porche au cintre surbaissé qui donnait sur une cour intérieure, où deux corps de logis également délabrés étaient disposés en équerre, nous gravîmes les marches disjointes d'un perron et elle m'introduisit dans une grande salle voûtée, déjà obscure, qui paraissait servir de cuisine et de réfectoire.

VI

Le reste de jour qui filtrait par les fenêtres à petits carreaux me permit de distinguer en entrant les deux maîtres du logis, groupés sous le manteau d'une haute cheminée. La femme, mince et de mine chétive, portant la coiffe poitevine, était accroupie devant l'âtre où flambaient des souches de châtaignier. L'homme, de taille moyenne et replète, se chauffait debout, le dos à la flamme. Vêtu d'un complet de drap gris, les mains dans les poches, l'air avantageux, il releva la tête et écarquilla ses yeux futés, en me voyant entrer avec sa petite-fille.

— Bonsoir, pépé; bonsoir grand'mère, dit celle-ci, je vous amène un visiteur que j'ai rencontré en route... M. Noirtin. Il venait chez nous de la part de nos amis de Niort pour me proposer une situation... Comme le jour tombe déjà et qu'il connaît mal nos chemins, je n'ai pas voulu qu'il s'en retourne ce soir à Civray; j'ai pris sur moi de l'engager à souper avec nous et à coucher à Lairé... N'est-ce pas que j'ai eu raison?

— Assurément, répondit M. Dalivaux en tirant de sa poche l'une de ses mains et en me la tendant... Les amis de nos amis sont nos amis... Je vous souhaite bienvenue, monsieur, et ma petite-fille a bien fait de vous retenir... Ah! dame, vous nous prenez au dépourvu, vous ne serez pas richement logé et vous aurez maigre chère... La femme de chez nous va vous préparer votre chambre et Laurence s'occupera du souper... Asseyez-vous en attendant.

Il choisissait ses mots, parlait beau et s'efforçait de se donner les airs d'un monsieur; mais le campagnard rusé, méfiant et avare, perçait en dessous, de sorte que ce mélange de rusticité et

de citadinisme rendait le bonhomme Dalivaux peu sympathique. Quant à la femme, elle paraissait une créature purement passive. Sans desserrer les lèvres, elle s'était dirigée vers une massive armoire qui meublait une encoignure. Elle y prit une paire de draps, des couvertures et du linge, puis disparut.

— Oui, continuait le meunier en soulevant le couvercle d'une marmite fumante, suspendue à la crémaillère, vous souperez mal... Le menu est un peu exigu.

— Bah! répliquait Laurence, M. Noirtin nous excusera... Je vais vous confectionner une omelette aux morilles, nous aurons un ragoût aux pommes de terre comme plat de résistance, et du *caillé* pour notre dessert... Avec cela on ne meurt pas de faim.

Elle s'occupait d'éplucher ses morilles, puis elle battait les œufs, graissait la poêle, enlevait la marmite, fourgonnait le brasier. C'était pour moi un charme de la voir virer à travers la cuisine, les bras nus jusqu'au coude, les joues rosées, avec de jolis gestes agiles et harmonieux.

Quand, penchée vers l'âtre pour y jeter une poignée de sarments et assujettir le trépied, elle recevait brusquement une flambée de lumière, ses yeux bruns étincelaient; la lueur de la braise éclairait à plein son fin profil ou la ligne de la nuque et du dos, et je me sentais à mon tour illuminé d'une joie intérieure : une soudaine tendresse m'alanguissait le cœur. Mme Dalivaux reparut avec une lampe et dressa le couvert sur la longue table rectangulaire qui s'étalait au milieu de la pièce.

— La salle à manger est encombrée du linge de la dernière lessive, crut devoir expliquer le meunier, et nous sommes forcés de vous faire manger à la cuisine... Vous le voyez, nous vous recevons à la bonne franquette.

Nous nous mîmes à table, Dalivaux, Laurence et moi, tandis que la meunière restait debout et s'empressait à nous servir. Le menu, arrosé d'une piquette que Dalivaux décorait du nom de vin d'Angoumois, eût été en effet fort frugal, sans l'omelette assaisonnée avec les morilles cueillies par Laurence. Mais la bonne chère était le cadet

de mes soucis; une émotion non encore éprouvée me serrait l'estomac et je n'avais d'attention que pour Mlle de La Brunie.

Tout en mangeant le bonhomme Dalivaux me questionnait cauteleusement :

— Par ainsi, insinua-t-il, vos amis de Niort ont trouvé une situation pour Laurence?... Je suppose qu'il s'agit d'un emploi honorable et convenablement rétribué?... Bien que les temps soient mauvais, et encore qu'une bouche de plus à nourrir grève sensiblement notre budget, ça me ferait deuil de la voir partir chez des étrangers.

— Rassurez-vous, monsieur, répondis-je évasivement, mademoiselle n'aurait nullement à pâtir de ce changement de position.

— C'est que la *drôlière* est un peu fiérotte... Elle a été élevée comme une princesse et ne sait pas combien l'argent est dur à gagner... Alors, vous lui avez expliqué de quoi il s'agit et la chose lui plaît?

— Oui, *pépé,* interrompit impatiemment Laurence, M. Noirtin m'a communiqué les offres de

nos amis... J'ai demandé la nuit pour réfléchir et je rendrai réponse demain.

— Réfléchis à ton aise, reprit-il d'un ton papelard, mais souviens-toi que lorsque l'on tient la caille en main, il ne faut pas la laisser s'envoler... Pense à toi, naturellement, ma *mignonne,* et aussi un peu aux autres, qui s'imposent de lourds sacrifices...

— Je pense, repartit brièvement Mlle de La Brunie, que monsieur est fatigué de sa route et qu'il a grand besoin de se reposer... Si vous le permettez, je vais allumer un flambeau et lui montrer sa chambre.

Elle se leva, j'en fis autant et, après avoir souhaité le bonsoir aux deux époux, je suivis Laurence dans le couloir. Nous gravîmes ensemble l'escalier en colimaçon pratiqué dans l'une des tourelles. Elle me guidait silencieusement; il me sembla que ses yeux étaient humides et qu'elle avait le cœur gros. Quand nous fûmes au premier étage, elle déposa mon bougeoir sur une planchette appliquée au mur et s'arrêtant devant une porte entr'ouverte :

— Voici votre chambre, monsieur, tâchez d'y bien dormir... Puis elle murmura en me tendant la main :

— Dès que vous serez levé, descendez au jardin par le porche qui est au bas de l'escalier... Vous m'y trouverez et je vous ferai connaître ma réponse.

Je gardai un moment sa main dans la mienne :

— Ne vous décidez pas à la légère, insistai-je ; d'après ce que j'ai vu et entendu ce soir, vous devez accepter !

Elle se dégagea doucement de mon étreinte :

— Bonne nuit ! chuchota-t-elle, puis elle s'enfonça dans l'ombre de l'escalier.

J'entrai dans ma chambre. Sommairement meublée, avec ses murs nus, blanchis à la chaux, elle ressemblait à une cellule de couvent ; mais elle était proprette et les draps de grosse toile exhalaient une bonne odeur de blé mûr. Je n'avais nulle envie de dormir, j'ouvris la fenêtre et je m'y accoudai.

La nuit printanière était déjà attiédie, tout embaumée de l'haleine des lilas. Une lune à demi

rongée s'abaissait vers les massifs de châtaigniers qui bornaient l'horizon. Dans le fond noir de la vallée, la Charente bouillonnait légèrement en passant par-dessus un barrage, et, plus près, l'eau du déversoir s'égouttait avec un bruit frais sur la roue immobilisée du moulin. Tout autour, parmi les *ouches* et les vergers de Lairé, j'entendais deux rossignols, dont les cantilènes sonores se répondaient. A travers ces soupirs mélodieux et ces senteurs d'avril, passait et repassait la séduisante silhouette de Laurence de La Brunie. Je songeais à cette charmante fille, je songeais à son aïeule Laurence de La Combe, et ces deux images se confondaient pour moi dans une même admiration attendrie. L'ancien amour du Commandeur semblait revivre et se transfuser dans mes veines. Jusque-là, je n'avais guère vécu qu'avec les livres; je ne connaissais de la passion que ce que m'en avaient appris les romanciers et les poètes. Et soudain, dans la tendresse qui m'amollissait le cœur, dans la délectation que j'éprouvais à évoquer le souvenir de Mlle de La Brunie, dans l'anxiété avec laquelle j'attendais la venue du

lendemain, je reconnus les émotions et les troubles décrits dans mes livres, et je compris que je devenais amoureux.

Pendant longtemps, je me laissai aller à cette voluptueuse rêverie, mêlée d'attristantes appréhensions. A la fin, mes paupières s'alourdirent, je fermai la fenêtre et je me couchai. Je fus brusquement réveillé par le soleil levant qui dardait ses flèches roses par les vitres sans rideaux. Vite, je me jetai hors du lit et je procédai en hâte à ma toilette.

« Voici l'heure, me disais-je, secoué par un étrange frisson, voici l'heure!... »

Et cette heure si impatiemment attendue, si ardemment désirée, je l'accueillais maintenant avec une fièvre sourde, une altération de joie et de crainte... Une fois habillé, je descendis sur la pointe des pieds l'escalier de la tourelle et, le cœur battant, je me glissai sous le porche.

Le jardin, fort négligé, était un clos herbeux, plein de poiriers et de cerisiers épanouis, au pied desquels croissait une herbe courte, semée de primevères et de boutons d'or. Çà et là, dans les

plates-bandes bordant les carrés de légumes, des narcisses, des impériales, des pivoines jetaient d'éclatantes notes jaunes et rouges; des lilas penchaient jusqu'à terre leurs thyrses violets, dont le parfum se mêlait à l'odeur amère des buis redevenus sauvages.

Je n'avais pas fait vingt pas dans ce fouillis de ramures bourgeonnantes et de floraisons précoces, qu'au détour d'une allée, je vis venir à moi Laurence de La Brunie. Un peignoir de laine blanche lui drapait la taille et des violettes fleurissaient l'entrecroisement du corsage. Ses cheveux châtains hâtivement noués retombaient en un chignon lâche sur la nuque et le soleil mettait une auréole dorée parmi les boucles folles qui frisaient autour de son front. En m'apercevant, elle me fit signe de la suivre jusqu'à une sorte de cabinet de verdure formé par des ifs et des buis qu'on ne taillait plus. Lorsque nous eûmes atteint ce retrait où se trouvait une table et un banc de pierre moussue, elle m'examina un moment en silence, et remarquant sans doute ma pâleur, elle murmura :

— Je vois, à votre mine, que la nuit n'a pas été bonne et que vous n'avez pas à vous louer de notre hospitalité.

— Mon lit était excellent, répliquai-je, mais je n'ai pas pu dormir... Et vous, mademoiselle, dans quelles dispositions êtes-vous ce matin? La nuit vous a-t-elle porté conseil?

— Moi aussi, j'ai peu dormi, mais j'ai beaucoup pensé.

— Et, interrogeai-je anxieusement, qu'avez-vous décidé?

— De ne rien changer à la situation, répondit-elle avec un pâle sourire... Seule au monde et abandonnée à moi-même, à quoi me servirait la fortune de Jean Faubert? Elle ne serait pour moi qu'un tracas; je ne saurais la défendre contre des convoitises que vous devinez, et elle tomberait en des mains auxquelles votre ami ne songeait guère. Ne vaut-il pas cent fois mieux qu'elle reste dans les vôtres?... Bien que notre rencontre date de peu de jours, je vous ai assez vu pour me convaincre que vous êtes un brave cœur et que vous emploierez plus utilement cet héritage.

— Je suis touché de la bonne opinion que vous avez de moi, m'écriai-je, mais il n'est pas possible que ce soit la vraie raison de votre refus!

— N'est-elle pas suffisante?

— Non, il y en a une autre plus sérieuse et que vous me cachez.

— Eh bien! reprit-elle avec une moue agacée, puisqu'il faut tout vous dire, oui, je l'avoue, mon refus a encore un autre motif... Je ne puis oublier que mon grand-père La Brunie a supplanté Jean Faubert, sinon dans le cœur de ma grand'mère, du moins légalement et aux yeux du monde... J'ignore comment sont faits les autres, mais pour moi il y aurait quasi une trahison filiale, une sorte de coupable reniement, à accepter la fortune d'un homme qui a été le rival de mon aïeul, et sûrement un rival d'autant plus odieux qu'on le savait secrètement préféré... Laurence de La Combe elle-même, malgré son ancienne tendresse, eût hésité à profiter de cet argent. Quant à moi, je n'hésite pas et je refuse... Ne m'en gardez pas rancune et surtout n'insistez pas... Ce serait inutile.

Un silence tomba entre nous. Je la contemplais avec une expression de tendre désapprobation; nos regards se rencontrèrent et je crus lire dans les siens une égale tristesse attendrie. Mon cœur se serrait douloureusement et je résolus du moins de ne pas me séparer de Laurence avant lui avoir révélé les sentiments tout nouveaux que j'éprouvais pour elle.

— Peut-être, hasardai-je timidement, y aurait-il un moyen de tout arranger?

— Quel moyen? demanda-t-elle.

— Ce serait, confessai-je dans un bel élan passionné et en me jetant à ses genoux, ce serait, puisque vous refusez le legs, d'accepter le légataire.

— Je ne comprends pas...

— Je vous aime! poursuivis-je; depuis le premier moment où je vous ai vue, je me suis senti attiré vers vous, et il m'en coûte trop maintenant de vous quitter... Vous n'auriez rien su si vous vous étiez rendue à mes raisons, mais à présent que votre résolution est si fortement arrêtée, je ne puis vous le cacher, je vous aime!...

Une rougeur montait à ses joues et une lueur humide scintillait dans ses yeux.

— Vous m'aimez? balbutia-t-elle, en êtes-vous sûr?... Vous me connaissez à peine.

— Il ne faut pas beaucoup de temps pour aimer : moi, il me semble que je vous connais depuis des années... Laurence, voulez-vous être ma femme?...

Elle ne répondit pas, mais elle laissa tomber ses mains dans les siennes, et, me relevant doucement, elle me fit asseoir sur le banc auprès d'elle :

— Je vous l'ai déjà dit, murmura-t-elle, vous êtes un brave cœur...

Je vous fais grâce des confidences que nous échangeâmes ensuite et je n'insisterai pas sur les émotions exquises des premiers aveux. Quand nous nous fûmes doucement accordés, nous entrâmes ensemble dans la cuisine où maître Dalivaux se lestait d'une rôtie au vin blanc et où la meunière préparait le café au lait.

— Eh bien! interrogea-t-il de son ton faux bonhomme, l'affaire est-elle arrangée?... Laurence accepte-t-elle?

— Oui, repartit laconiquement Mlle de La Brunie, j'accepte.

— Alors, poursuivit-il avec un soupir de soulagement, tu vas nous quitter... Peut-on savoir au moins ce que c'est que cette nouvelle situation?

— Mon Dieu, répliquai-je à mon tour, c'est bien simple, monsieur Dalivaux... Je suis venu à Lairé pour demander à votre petite-fille si elle voulait être ma femme, elle m'a répondu que oui, et il ne nous reste plus qu'à obtenir votre consentement.

Le meunier demeura un moment ébaubi, puis ses petits yeux rusés s'illuminèrent :

— Mais... mais... mais, objecta-t-il en s'essuyant la bouche d'un revers de main, je ne vous connais pas, mon bon monsieur... Je ne sais pas quel est l'état de votre fortune et si vous avez de quoi suffire à l'entretien d'un ménage?...

Je donnai naïvement dans le panneau, et me, hâtant de rassurer l'ombrageux meunier, je lui fis connaître rapidement ma position pécuniaire en l'invitant à écrire à mon notaire pour avoir de plus complètes références.

Laurence nous écoutait, énervée; elle s'était approchée de la fenêtre et tournait le dos à son grand-père, elle marquait son agacement en tambourinant contre la vitre...

Maître Dalivaux avait changé de gamme; maintenant il passait au mode mineur et s'exprimait avec des intonations plaintives :

— Hélas! hélas! gémissait-il, pour lors vous voulez nous prendre la petite?... Elle nous fera grandement défaut, car elle nous rendait bien des services, à nous autres vieux... Je ne sais comment nous arriverons à vivre sans elle...

Il se lamentait si généreusement et égrenait un si long chapelet de doléances que, pour le tranquilliser, je me hâtai de lui promettre qu'on stipulerait au contrat, pour lui et sa femme, une pension compensatrice, réversible sur la tête du survivant d'eux. Cette perspective le calma; il daigna déclarer avec une noble résignation que j'agissais en galant homme et qu'il était heureux de me confier le bonheur de sa petite-fille...

Trois semaines après, nous nous mariâmes sans bruit dans la rustique église de Saint-

Saviol. — Maintenant nous vivons joyeux à la Gruerie, et dans le salon de l'ancien logis du Commandeur, le portrait de Laurence de La Combe, qui a vu les mélancoliques amours de Jean Faubert, sourit du haut de son cadre d'or à l'aube de nos amours heureuses.

Table

TABLE

Monsieur Lulu 1

I. *Premières Angoisses* 3

II. *La Robe* 13

III. *Premier Voyage* 22

IV. *La Science amère* 33

V. *Tante Thérèse* 44

VI. *Égoïsme* 55

VII. *Mythologie* 64

VIII. *Le Catéchisme* 73

IX. *Clairette* 83

X. *Souffrances d'Écolier* 95

XI. *La Crise*. 105
XII. *Peau neuve*. 116
XIII. *Flirt*. 128
Le Feu 141
Kathe. 153
Histoire d'un Prétendant et d'un Escalier 167
Laurence. 179

FEB 25 1915

Achevé d'imprimer

le huit octobre mil neuf cent deux

PAR

ALPHONSE LEMERRE

6, RUE DES BERGERS, 6

A PARIS

1.5. — 3845.